Les Cahiers Cliniques de Nice

L'égarement de nos jouissances

Le nouveau désordre dans la clinique

N° 23
Novembre 2022

SECTION CLINIQUE DE NICE 2021-2022

L'ÉGAREMENT DE NOS JOUISSANCES

ARGUMENT 3

SEMINAIRE THEORIQUE - ARGUMENTS

ORIENTATION, LIMITES, PHILIPPE DE GEORGES 7
PARASITES, ARMELLE GAYDON 9
DES FEMMES, DES HOMMES, WHAT ELSE ?, CHANTAL BONNEAU 11

LE SEMINAIRE THEORIQUE

DE L'AUTRE A L'AUTRE QUI N'EXISTE PAS, REMY BAUP 15
JOUISSANCE EGAREE, PHILIPPE DE GEORGES 26
PARASITES (PAR LA JOUISSANCE), ARMELLE GAYDON 33
DES FEMMES, DES HOMMES, WHAT ELSE ?, CH. BONNEAU 56

« Les six paradigmes de la jouissance » - Arguments

FIXATION, DETOUR, EGAREMENT. SITUER LA JOUISSANCE, FRANÇOIS BONY 67
INTRODUCTION AU CONCEPT DE JOUISSANCE, CHRISTINE DE GEORGES 71
LA JOUISSANCE CHEZ FREUD, ANNIE ARDISSON 75
L'EGAREMENT DE NOS JOUISSANCES ?, PHILIPPE GIOVANELLI 80
« LES SIX PARADIGMES DE LA JOUISSANCE », FRANK ROLLIER 83

Lectures commentées du séminaire de Jacques-Alain Miller : « Les six paradigmes de la jouissance »

PARADIGMES 1 ET 2 DE LA JOUISSANCE, CH. DE GEORGES 88
PARADIGME 3 : LA JOUISSANCE IMPOSSIBLE, A. ARDISSON 97
LE PARADIGME 4 : LA JOUISSANCE FRAGMENTEE OU LA JOUISSANCE NORMALE, FRANÇOIS BONY 108
LECTURE DU 5EME PARADIGME DE LA JOUISSANCE : LA JOUISSANCE DISCURSIVE, FRANK ROLLIER 128
LECTURE DU PARADIGME 6 : LE NON-RAPPORT, PHILIPPE GIOVANELLI 144

CONFERENCE

« LA CLINIQUE DU SINTHOME », DOSSIA AVDELIDI 158

Argument

Désordre dans la clinique

La clinique quotidienne confronte les praticiens à des phénomènes erratiques, souvent insaisissables et toujours inquiétants : TS, scarifications, mises en danger diverses, addictions et passages à l'acte. Les affects dominants sont la solitude et l'ennui, parfois une détresse mélancoliforme. La haine est dénudée et la parole désinvestie, voire dangereuse : l'Autre n'est pas vécu comme un lieu d'adresse possible ou un recours, et en retour, son discours est ressenti comme stigmatisant et réduit à des exigences.

Le tableau d'ensemble est celui d'un grand désordre dans la clinique. Quels repères nous permettent d'être présents pour ces sujets déboussolés ?

Repère

« L'égarement de nos jouissances » est une formule qui vaut pour cette actualité brûlante, mais qui vaut aussi bien pour d'autres temps : n'en déplaise aux nostalgiques de l'ordre ancien, du temps de la marine à voile et de la lampe à huile, comme disait l'autre, ce n'était pas mieux hier. Mais le déclin du patriarcat, d'une forme binaire et sans nuance du symbolique, de la domination familiale et sociale des pères[1] et de la norme-mâle, se traduit dans la vie quotidienne et donc dans la clinique par un évident dérèglement général : la violence et les passages à l'acte explosent, la solitude se fait extrême, sinon dans les effets de bande, les automutilations et les gestes auto-agressifs prolifèrent. Ce désordre dans le rapport au corps, au sexe et à autrui est particulièrement sensible et spectaculaire chez les jeunes gens qui franchissent le seuil de la puberté, peinent à entrer dans l'âge dit adulte et n'ont aucun désir d'acquérir le supposé statut de « grandes personnes ».

---

[1] Lacan diagnostique en 1938 ce qu'il appelle « le déclin social de l'imago paternelle » ; Cf. « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 23-84.

Mais la formule, pour y revenir, est venue dans la bouche de Lacan en 1974, dans le dialogue connu sous le nom de « Télévision[2] ». Elle valait alors aussi bien pour le moment de chamboulement social et intime de l'après 68, que pour ce que Lacan appelle alors « la structure ». Il répond à une question de Jacques-Alain Miller : « Il y a une rumeur qui chante : si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme ».
La réponse est progressive et dialectique :
1. Freud n'a jamais dit que le refoulement provient de la répression et il a pensé de plus en plus que le refoulement était premier.
2. Ce qui est en jeu dans le désordre de la jouissance, c'est la « gourmandise du surmoi ». Celle-ci est « structurale, non pas effet de la civilisation, mais malaise (symptôme) dans la civilisation ».
3. D'où la clé qu'apporte Lacan et qui éclaire les effets cliniques auxquels nous nous intéressons : « Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe ». Et la cauda qui précise ce qui concerne l'époque où nous sommes (que Lacan appelle ailleurs le discours capitaliste) : « la précarité de notre mode [de jouissance], qui désormais ne se situe plus que du plus-de-jouir ».

Jouissance autiste **et nécessité de l'Autre**

C'est donc de structure, que la jouissance ne s'ordonne que parce qu'il y a de l'Autre, qui lui apporte ses limites[3]. Le malaise est donc en tous lieux et de tout temps, du fait que nous consentons à vivre dans une forme ou une autre de lien social. Lacan a pu faire du Nom-du-Père l'opérateur de cette régulation. Mais le Nom-du-Père, on le cherche avec une lanterne en plein jour, à notre époque, où il ne s'agit plus que d'une façon, « traditionnelle et héritée » de nouer les exigences de la pulsion avec celles de la vie avec autrui, le désir et la loi. Car il n'est plus question de tradition ni d'héritage et la parole de l'autre a perdu son crédit. Les affolements auxquels nous prêterons une attention particulière pendant cette session sont corolaires du chaos contemporain au champ de l'Autre. C'est celui-ci qui met à nu

[2] Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, *op. cit*., pp. 509-545.

[3] Un mathème résume cela : $\frac{A}{\not{J}} \rightarrow \alpha$

la pulsion dans sa crudité, et son expression ultime qui est pulsion de mort.
Reste l'enjeu qui est celui de notre clinique, sous transfert : permettre au sujet, depuis son désarroi et son errance, de trouver un savoir y faire, avec ce qui est plus fort que lui.

Séminaire théorique

Arguments

Philippe De Georges

Orientation, limites

Je propose de partir de l'intitulé de notre session, déployé dans notre argument qui sera mon guide : « L'égarement de nos jouissances ». Il me semble qu'on peut situer deux significations de cette formule.

La première est de structure. Elle invite à soutenir que la jouissance est en soi égarée, c'est-à-dire sans limite, sans loi et sans orientation. Ou plutôt : sa seule loi est son impératif de satisfaction. Ainsi dit, vous entendez que ces caractéristiques sont celles que Freud attribue à sa pulsion.
- Ainsi, la jouissance aspire à la fois à s'agiter tous azimuts (la jouissance est du corps, un corps qui « se jouit »), mais elle contient en elle-même son propre principe de limitation : elle recherche les limites et la direction qui lui sont nécessaires, sauf à s'épuiser jusqu'à la mort. Car celle-ci est l'aboutissement inévitable et la limite ultime. Pensons à la métaphore de l'eau de pluie, qui ruisselle sur le sol et que le sable absorbe : les rives qui la localisent la canalisent et en font un fleuve qui trouve son chemin vers la mer.
- Ce qui apporte limite et orientation se situe pour Lacan au lieu de l'Autre. C'est dans l'Autre qu'elle trouve donc ses repères. Traditionnellement, disons depuis 2500 ans sans doute, ce que Lacan appelle le Nom-du-Père est ce signifiant.

La deuxième est contextuelle : la jouissance contemporaine est égarée. Elle a perdu ses repères. C'est l'effet de ce que Lacan qualifiait dès 1938 (dans « Les complexes familiaux », *Autres écrits*) de « déclin social de l'Imago paternelle », comme il dira plus tard que l'Œdipe ne tient plus l'affiche et qu'il y a « évaporation » du Nom-du-Père.
- Il en résulte à la fois une désorientation générale des sujets qui nous entourent et une angoisse majeure et diffuse. Parmi les effets, entre psychologie collective et individuelle, notons la problématique

du genre, le thème de « l'autodétermination » de celui-ci, le pousse-au-trans, et la montée du racisme. C'est d'ailleurs à ce propos que Lacan utilise cette formule, dans sa « Télévision » (*Autres écrits*) : « Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe ».
- Un film que j'ai vu récemment illustre une impasse courante de nos jours : *Ad Astra*. Un jeune homme presque parfait – sinon que le synopsis nous le dit autiste (Asperger, bien sûr : c'est follement à la mode !), au sens où il est inapte aux rapports sociaux, sinon par l'application des semblants conformistes –, part à la recherche du père perdu dans les étoiles. Celui-ci est-il un héros ou un traître à la communauté des hommes ? Il erre aux confins de la galaxie, animé par une certitude (dont l'expérience lui a prouvé l'erreur, ce qu'il ne veut pas admettre) qui lui fait tout abandonner, et particulièrement son fils. C'est cette passion qui a annihilé tout lien social, à commencer par sa fonction paternelle. Il n'aura d'autre issue que la mort, tout retour lui étant impossible. Et le fils, guéri de sa nostalgie, pourra connaître l'amour d'une femme.
La morale de cette histoire est qu'il n'y a rien à attendre d'un retour du père, sinon, en parodiant Lacan, le retour de son passé funeste.

Pour conclure : mon projet cette année sera, à partir de la praxis analytique, d'enquêter sur les alternatives au Nom-du-Père.

Armelle Gaydon

Parasités

Je suis partie d'une question : qu'est-ce qui peut faire limite à "l'égarement" de la jouissance ? Qu'est-ce qui peut faire limite dans un monde sans limite ? Comment écrire la fonction de la limite aujourd'hui ?

La question est d'actualité. Dans le *Séminaire* XVI, Lacan met en évidence « le rapport pulsionnel » de l'HOM du XXIème siècle « avec l'objet de consommation et « l'intérêt qu'y trouve le capitalisme[1] ». L'impératif *Jouis !,* le droit à la jouissance « fabriquent une aliénation d'un genre nouveau » et notamment « une véritable addiction à l'objet[2] ». « A notre époque », ajoute-t-il, « la précarité de notre mode [de jouissance] […] désormais ne se situe plus que du plus-de-jouir ».

Depuis la Chute du Mur de Berlin, le capitalisme, qui promet la jouissance – c'est-à-dire la pulsion sans entrave – pour tous, s'est universalisé. Sans frontière, il ne comporte plus d'extériorité, plus de point d'exception. Or, en théorie des ensembles, un ensemble – par exemple l'ensemble des x – ne peut consister (se clore) que si au moins un "x" est situé en dehors de l'ensemble. Cela implique que le capitalisme aujourd'hui doit être conçu comme un ensemble ouvert, "pas-tout", liquide, féminin, avec une dimension d'illimité. Cela emporte des conséquences sur la manière de le penser. Ainsi : est-il encore possible d'agir dessus, de le réguler, le limiter ? Est-il pensable d'en sortir ? Car comment sortir d'un monde sans limite (sans point d'extériorité), sans se détruire soi-même ?

A l'heure où de nombreux économistes publient sur ces mutations[3], je reviendrai sur la logique des discours formalisée par Lacan. La

---

[1] Thèse de doctorat de l'université de Paris VIII de Françoise Denan, psychanalyste, enseignante à la Section clinique d'Aix-Marseille, à paraître en 2022, sur le thème « Souffrance au travail et discours capitaliste ».

[2] *Ibid.*

[3] Cf. par exemple la soirée à l'ECF le 25 novembre 2021, organisée dans le cadre des « Enseignements ouverts 2021-2022 » de l'Ecole. Laurent

particularité du Discours capitaliste est de mettre en relation des éléments épars, disjoints, qui de ce fait n'articulent pas un discours. De ce fait, le discours ambiant, le discours de l'hypermodernité, laisse le sujet déboussolé, inapte à réguler la jouissance. Cependant le réel étant inéliminable, lorsque l'universel triomphe, que règne la logique du "tout", apparaissent nécessairement des conditions d'impossibilité.
Un point d'appui sera pris sur l'expérience clinique et les artistes d'avant-garde. Ainsi le film *Parasite,* véritable film d'anticipation, montre – tout comme *Crash* et *Limitless* pour le cinéma ou *L'inceste* pour la littérature – comment, face au déchainement de la pulsion, la seule limite peut devenir celle du corps (sa vie, sa mort, son appropriation) dans l'imaginaire comme dans le réel.
Nous verrons aussi comment les mutations de la société contemporaine n'ont pas que "l'égarement" ou la lutte à mort comme résultat. Elles permettent aussi un monde plus ouvert. Un monde capable de s'extraire de la logique phallique, d'avoir un accès au "pas-tout". Un monde plus diversifié qui offre une plus grande liberté et qui convoque l'invention.

Baechler, économiste, y présentait les travaux d'Elinor Ostrom, prix Nobel d'économie 2009.

Chantal Bonneau

Des femmes, des hommes, what else ?
Jouissance et non-rapport sexuel

Nous avons pris conscience que notre société a changé. Comme il est précisé dans l'argument de cette année : « Le tableau d'ensemble est celui d'un grand désordre dans la clinique ». Ce « dérèglement » prend un nouvel accent aujourd'hui avec l'influence croissante des réseaux sociaux et la mondialisation des moyens d'information. Posons-nous la question : comment ce qui s'observe dans le monde vient frapper à la porte des psychanalystes ? Ce n'est pas nouveau, car il y a déjà un certain temps que les analystes ont leur mot à dire sur ce qui vient changer les paradigmes de nos sociétés. Comme l'écrit Éric Laurent dans le N° 371 de *Lacan Quotidien* (revue électronique de l'ECF), ce qui se passe n'est pas « le choc des civilisations mais le choc des jouissances ». C'est un véritable bouleversement car si les civilisations sont le produit de l'histoire des peuples, de leur culture, que cela offre une idée d'ordre et de permanence, "les jouissances" – thème de notre année, sous l'intitulé : « l'égarement de nos jouissances » –, renvoie au divers, au variable, et c'est la singularité qui est de mise.

Que se passe-t-il donc entre les femmes et les hommes ? Ce « *what else* ? » ne serait-ce pas la façon dont chacun jouit, de son corps, de son inconscient, de sa parole, et cela ne fait-il pas problème quand on ne jouit pas de la même façon ? Ce sera l'un des points que je développerai dans mon texte cette année. Comment le sujet se débrouille-t-il, ou pas, avec la jouissance, la différence des sexes ? Et s'il est un homme, avec cette jouissance féminine énigmatique – qui l'est pour elle tout autant, puisqu'elle-même ne peut rien en dire ?

Entre la femme et l'homme, il n'y a pas d'harmonie. Lacan nous précise bien que les êtres sexués ont une relation différente au phallus selon qu'ils sont hommes ou femmes.

Pourtant, il peut y avoir de bonnes rencontres qui sont contingentes, l'amour en est une, mais certaines virent à la violence, au drame et parfois au pire.

Lorsque la violence se déchaîne, c'est la haine qui apparaît, la haine de l'Autre, qui est le masque qui recouvre parfois la propre haine de soi, celle que le sujet porte en lui, indice de la pulsion de mort à l'œuvre.

Comment approcher cette violence que nous relatent certaines femmes dans nos cabinets quand elles s'autorisent à venir en parler ? Cela intervient dans toutes les classes sociales et à tous les âges. L'analyste peut parfois être un partenaire pour de tels sujets, même si la pudeur et la honte font d'abord barrage à la parole. Avant Lacan, souvent, l'attitude de soumission était qualifiée de « masochisme féminin ». Lacan battra en brèche cette affirmation, sur laquelle je reviendrai, en parlant du prétendu masochisme féminin[1]. Il en fait une question sérieuse.

S'il y a chez chaque être parlant une violence refoulée, sue ou plus souvent insue, c'est cette violence qui peut aller jusqu'au meurtre que je questionnerai avec ce que l'on nomme le "féminicide".

Le féminicide proprement dit, relève d'une autre dimension que ce que l'on nomme violence. Il est l'exacerbation de la haine, le rejet de la partenaire dans la vie. La haine est une passion qui vise l'être. C'est un mécanisme qui, engagé, ne permet plus un retour en arrière.

J.-A. Miller a cette formule : « Il arrive qu'elle [la haine] agrafe tout l'univers mental d'un sujet, suppléant ainsi au trou béant de sa psychose. […] Car chacun d'entre nous, tout éperdu de compassion qu'il soit, est aussi sollicité dans sa part irréductible d'inhumanité, sans laquelle il n'est pas d'humanité qui tienne[2] ».

Nous aurons donc à aborder la question du partenaire-symptôme dans l'enseignement de J.-A. Miller, qui nous permettra d'éclairer ce qu'il en est de la jouissance et du non-rapport sexuel pour chacun des partenaires.

Quand le féminicide renvoie à la violence faite aux femmes, le mouvement *#MeToo* dénonce d'une tout autre façon les violences

---

[1] Lacan J., « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 731 : « Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ? »

[2] Miller J.-A., « Le théâtre secret de la pulsion », *Le Point*, N°2062, 22 mars 2012, p. 46.

sexuelles ou le harcèlement qu'elles ont subi. Nous nous souvenons de l'affaire Weinstein et de la vague déferlante qui a suivi. Jean-Claude Milner dit que ce mouvement montre que, dans le milieu hollywoodien, le viol était la règle et que c'est lié à la nature même de l'acte sexuel. Cette affirmation engage un débat sur le statut du rapport sexuel et peut être discutée, car la psychanalyse ne suit pas ce chemin (je laisse ce débat pour ma présentation, avec l'idée que la théorie du partenaire-symptôme sera un précieux éclairage pour cette discussion).

Soumission d'une part, révolte d'autre part, comment la psychanalyse peut nous servir de boussole pour nous repérer dans la clinique ?

Enfin, pour terminer, je vous fais cette dernière proposition : au-delà de la différence des sexes, savons-nous ce qu'est une femme ?

Quelques éléments de bibliographie

Lacan J., « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Lacan J., « Télévision », *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 509-545.

Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIV, leçon du 18 mars 1977, *Ornicar?*, N°17/18 et leçon du 8 avril 1975.

Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Paris, Seuil, 1973.

Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, « L'envers de la psychanalyse », Paris, Seuil, 1991.

Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, « Encore », Paris, Seuil, 1975.

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le partenaire-symptôme » (1997-1998), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'Université Paris VIII, inédit.

Miller J.-A., « Le théâtre secret de la pulsion », *Le Point*, N°2062, 23 mars 2012, p. 46.

Laurent É., « Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel », *Lacan Quotidien*, N°861, vendredi 13 décembre 2019.

Le séminaire théorique

Rémy Baup

De l'Autre à l'Autre qui n'existe pas

L'Autre qui existe

Nous sommes donc partis de cette citation de Lacan, dans « Télévision », en réponse à une question de Jacques-Alain Miller sur la montée du racisme : « Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne s'en mêlait pas[1] ».
En réponse à l'égarement, il existe donc un Autre qui permet de situer, de nommer et donc de réguler, la jouissance. Mais qu'est-ce que cet Autre ?

Comme vous le devinez, le concept d'Autre a subi de profondes modifications dans l'œuvre de Lacan. On y retrouvera là deux effets, celui du travail incessant de Lacan à ne jamais se laisser enfermer par un concept, mais aussi celui des mutations de l'époque engendrant un rapport à l'Autre qui s'est profondément modifié au point d'en altérer sa consistance. Par ailleurs, Lacan va utiliser le même phonème pour désigner deux choses très différentes : l'Autre et l'autre.
Le petit autre n'est pas Autre. Il est essentiellement une réflexion, une projection de l'Ego. Il relève donc de l'ordre imaginaire. L'altérité demeure illusoire et est essentiellement fondée sur des mécanismes d'identification. Ce petit autre est donc plutôt du côté du même ou du pair, comme on le voit dans les groupes d'entraide. Freud, dans « Psychologie des foules[2] », avait déjà mis en évidence la spécificité de ce mécanisme identificatoire où chacun se fond dans la masse et ne fait qu'un. Mais cette inclination à ne faire qu'un révèle bien vite son côté mortifère en attisant la rivalité, l'agressivité – voire la haine – pour tenter de récupérer une reconnaissance.

---

[1] Lacan J., « Télévision », *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 534.
[2] Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, *1921,* Payot, 1981, p. 123-217.

Pour sortir de cette relation imaginaire, il faut donc en passer par l'Autre, lieu du déploiement de la parole. L'Autre est donc un autre lieu qui définit une altérité radicale et qui ne pourrait s'atteindre par des mécanismes identificatoires. L'Autre désigne le lieu où la psychanalyse situe ce qui détermine l'individu, au-delà du partenaire imaginaire, et qui lui est antérieur et extérieur. Le premier Lacan insiste beaucoup sur cette opposition entre l'imaginaire (les petits autres) et le symbolique (l'Autre). Le *schéma L* en déploie toute la dialectique[3].

C'est d'abord un lieu caractérisé comme « Trésor des signifiants ».
Le Sujet ne se fonde que parce qu'il y a de l'Autre qui lui préexiste. Prenons l'exemple d'un enfant. Lorsque celui-ci prend naissance, il est aussitôt immergé dans un bain de langage et il est nécessaire qu'il consente à cette aliénation pour entrer dans le langage et la parole. Le sujet est donc défini comme effet du signifiant – signifiant parmi d'autres qui constituent ce trésor qu'est l'Autre. Dès que nous parlons, nous sommes identifiés au signifiant.
On a donc une première représentation d'un lieu offrant complétude et consistance. C'est un Autre unitaire, avec une première définition de l'inconscient : « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré[4] ». Le travail de l'analyste consiste alors à réécrire le texte, comme Freud le mentionnait déjà en prenant l'exemple de la censure russe qui caviardait un article au point de le rendre illisible. Nous sommes là dans une conception de la psychanalyse où il convient de restaurer du sens.

Mais dans le même temps, Lacan donne un autre statut à l'Autre : il est barré, et ne témoigne que de l'incomplétude de la Langue.
Quelle garantie peut alors offrir cet Autre, puisqu'un signifiant n'a pas de lien fixe avec le signifié (Lacan a ainsi modifié le schéma de Saussure), qu'il peut donc délivrer plusieurs significations à la fois et

---

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre II*, Le moi dans la théorie de Freud et la technique psychanalytique,* Paris, Seuil, 1978, p. 275-288.
[4] Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse »*, Ecrits*, *1953,* Paris, Seuil, 1966, p. 259.

que, par ailleurs, il n'existe aucun signifiant qui puisse réellement représenter le sujet. Rappelons-nous cette définition du sujet : « Un sujet est représenté par un signifiant, pour un autre signifiant, là où il n'est pas[5] ». Il n'empêche que c'est à partir du signifiant qui émane de ce lieu – l'Autre, que le sujet trouve son statut symbolique et cherche à se faire reconnaître. Nous abordons là une autre définition de l'inconscient proposée par Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage[6] ».

L'Autre qui n'existe plus

Si l'Autre est le lieu du code, cela suppose un opérateur qui va cadrer, ordonner la chaîne signifiante et donc, par voie de conséquence, réguler la jouissance. Pour Freud, celui qui ordonne la jouissance, c'est le Père. Lacan reprendra la fonction paternelle comme venant occuper le champ de l'Autre au point de faire équivaloir à certains moments ces deux notions.

Et si la fonction paternelle redouble le champ de l'Autre comme opérateur venant ordonner la chaîne signifiante, on assiste pourtant à une déconstruction de ladite fonction. Déconstruction de l'Autre et déconstruction de la fonction paternelle vont de pair. Jacques-Alain Miller dit que le Nom-du-Père faisait exister l'Autre. Lacan a repris la fonction paternelle, mise en exergue par Freud, pour en montrer la fonction mais aussi, par voie de conséquence, la fiction !

Miller dit plus précisément : « Si Lacan l'a dégagé, ce n'est pas pour y adhérer ; ce n'est pas pour le continuer, le Nom-du-Père, c'est pour y mettre fin[7] ». L'inexistence de l'Autre ne permet plus la garantie. Elle ouvre la voie à la pluralisation du Nom-du-Père. Celui-ci a perdu son caractère universalisant. Sa capacité à tout signifier de ce qu'il en est de la jouissance s'est considérablement affaiblie. Le père s'avère donc une fiction qui n'apporte aucune garantie, mais qui propose une version – une père-version – de l'organisation désirante.

---

[5] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits, 1953,* Paris, Seuil, 1966, p. 819.

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX*, Encore,* Paris, Seuil, 1972, p. 20.

[7] Miller J.-A., Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris viii, 1996-1997, inédit.

Selon Jacques-Alain Miller, à partir du moment où Lacan « pose le non-rapport comme une donnée inéliminable, on peut dire que c'est l'échec du Nom-du-Père. C'est que, c'est là qu'il rencontre le point où aucun Nom-du-Père ne peut réparer, ne peut placer, ne peut nommer, où ce qu'il nomme ou ce qu'il place est de toute façon en déficit[8] ». En ce sens, il demeure une fonction qui garde toute son importance. Mais cette fonction n'est plus universelle comme l'était l'œdipe, elle signe un nouage particulier : R.S.I. Ce nouage advient comme solution, comme Lacan le démontre avec Joyce.

Au sein de son œuvre, J. Joyce a essayé de remédier à la carence de son père en ne cessant de faire vivre sa propre relation à son père. J. Joyce y croit à la carence de son père, il y reste enraciné tout en le reniant. C'est ce qui en fait son symptôme. Lors de la leçon du 10 février 1976[9], Lacan suppose que, dans ses écrits, J. Joyce se fait le rédempteur et il définit la rédemption comme un prototype de la père-version – à savoir l'amour du fils pour son père. C'est parce que J. Joyce croit que son père est carrent, indigne, qu'il désire être un artiste, un écrivain et, surtout, qu'il a voulu se faire un nom. Lacan remarque donc que c'est par l'intermédiaire de son art que cet écrivain s'est construit un *sinthome*, c'est-à-dire un quatrième nœud réparateur, venant « faire tenir » les trois registres ensemble et compenser la carence paternelle. Dans ce *Séminaire* des années 1975-1976[10], le Nom-du-Père – ou le Père comme Nom – est un symptôme ou un sinthome, soit le quatrième terme qui permet aux trois registres d'être noués ou d'avoir l'air d'être noués.

L'Autre qui n'existe pas

Lacan fait un pas de plus. Il ne s'agit plus de démontrer que l'arrimage à l'Autre se trouve fragilisé par l'affaiblissement de la fonction paternelle, mais que l'Autre en fait, n'existe pas.

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre[11] ». C'est par cette formule que Lacan a désigné son absence de garantie. Il l'inscrit par un mathème : S(A

---

[8] *Ibid.*

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII*, Le synthome,* Paris, Seuil, 2005.

[10] *Ibid.*

[11] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI*, Le désir et son interprétation,* Paris, La Martinière/Le champ freudien, 2013, p. 353.

barré) qui désigne le signifiant qui fait défaut dans l'Autre. L'Autre, est certes le lieu de la parole, lieu du trésor des signifiants, mais il est un lieu où il manque un signifiant. « C'est, si je puis dire, le grand secret de la psychanalyse. Le grand secret, c'est – il n'y pas d'Autre de l'Autre[12] ».
Dire qu'*il n'y a pas d'Autre de l'Autre* ne veut pas dire qu'il n'y a pas de Nom-du-Père : « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre » à même de normaliser la jouissance, d'en venir à bout et de lui donner sens.

L'Autre dans l'Autre (reprise d'une étude de Jacques-Alain Miller[13]) :
Nous suivons là la dernière conceptualisation de Lacan. Trois éléments viennent s'y articuler : le corps, le signifiant et la jouissance.
La jouissance est posée comme une fonction vivante.
Le signifiant incorporé vient mortifier le corps, le vider de toute jouissance.
L'Autre, lieu du corps, devient un ensemble vide.
Mais de même qu'il y a un échec à pouvoir tout représenter par le signifiant, il y a un échec à pouvoir significantiser toute la jouissance. Elle fait alors retour dans le corps. La schizophrénie nous donne un exemple du retour massif de la jouissance dans le corps. Voici quelques vignettes cliniques pour illustrer le propos :
1) Paul va régulièrement consulter des spécialistes. Il pense être affecté d'une mauvaise haleine qui l'écarte de toutes relations. Comme le disait Freud, il se construit toute une anatomie populaire : un repli de son estomac empêcherait la bonne digestion des aliments, lesquels pourriraient dans son corps au risque de le faire pourrir aussi.
2) La paranoïa témoigne aussi du retour de la jouissance, mais le sujet l'identifie au lieu de l'Autre. Michèle évoque son histoire ; elle met en avant le non-désir maternel quant à sa naissance dans un contexte de scandale familial. Elle peut à la fois dire : je sabote toutes mes relations, tout en décrivant minutieusement combien son environnement professionnel est hostile et sabote systématiquement

---

[12] *Ibid.*
[13] Miller J.-A., « L'autre dans l'Autre », Revue La Cause du Désir N° 96, Paris, Navarin éditeur, 2017, p. 101-111.

toutes ses initiatives. Elle s'oriente ainsi dans la vie en ne pouvant que situer la jouissance mauvaise au lieu de l'Autre.
3) Idem dans la psychosomatique où l'on peut aussi isoler ce retour de jouissance qui affecte le corps. Il s'agit dans cette clinique d'un signifiant isolé (non pris dans une chaîne S_1-S_2) qui se trouve incorporé et libère une jouissance non significantisée.
Bruno a développé un psoriasis qui envahit tout son corps. Âgé d'une dizaine d'années, et alors qu'il pratiquait une discipline sportive, il se trouve mêlé dans les vestiaires à un groupe de jeunes adultes qui exhibent leur sexe en érection. Cette expérience fut traumatique. Lorsqu'il parle de son affection psychosomatique, il dit « Mon sporiasis », sans jamais avoir pu le prononcer autrement.

Nous avons là des échecs du vidage de la jouissance par la fonction signifiante. Mais il convient d'admettre que cet échec est aussi de structure et ne relève pas uniquement d'un mécanisme pathologique. L'Autre devrait donc être en principe un ensemble vide, un corps nettoyé de toute jouissance ; du moins dans l'idéal... « Un désert de jouissance », dit Lacan[14].

Revenons à la chaîne signifiante. Si un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, nous sommes là dans l'illimité. Pour stopper cet illimité, Lacan a recours à la théorie des ensembles. Pour que tous les signifiants soient pris (et donc limités) dans un ensemble, il en faut un à l'extérieur de l'ensemble. Ce -1 (c'est ainsi que Lacan le nomme) va toutefois occuper une place particulière. Il est à la fois à l'extérieur tout en étant à l'intérieur de l'ensemble. S'il était à l'extérieur, il y aurait un métalangage, il y aurait un Autre de l'Autre. Il est à l'intérieur et constitue un trou au lieu de l'Autre, ne renvoyant à aucune signification. Lacan le redéfinira comme objet α.
Cet objet α signe une jouissance... une jouissance interdite que je n'attribue pas à l'Autre mais comme m'appartenant. C'est L'Autre de l'Autre, au lieu le plus *extime*.

[14] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI*, D'un Autre à l'autre,* Paris, Seuil, 2006.

Lacan précisait dans ses *Écrits* : « Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisqu'au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui m'agite ?[15] »
L'*extime*, c'est en premier lieu l'Autre du signifiant, *extime* au sujet ne serait-ce qu'en raison de ceci : ma langue, celle par laquelle s'exprime mon intimité, est celle de l'Autre.
Mais il y a aussi un autre *extime*, qui est l'objet, auquel est consacré le dernier chapitre du *Séminaire* XI intitulé : « En toi plus que toi ». Et là, nous sommes au plus intime du sujet. Cela nous fait penser à Charles Peguy : « L'étrange n'est pas toujours en pays étranger »...

Variations subjectives quand l'Autre n'existe pas

La crise sanitaire que nous traversons nous confronte à une situation inédite, un Réel dont nous ne savons pas très bien comment nous en dépatouiller. Tous nos recours sont fragilisés par un savoir qui n'existe pas vraiment, du moins en l'état. Ce qui provoque une certaine exaspération : « Mais qui faut-il croire ? Que faut-il croire ? », entendons-nous souvent. La science est en défaut et la religion d'aucun recours. Cette actualité révèle bien des modalités de notre fonctionnement psychique quand nous ne disposons plus du recours à l'Autre.
Considérons en effet que tout sujet à besoin de croire en l'Autre. D'une part, parce qu'il dépend des signifiants qui le représentent, le déterminent, le font être. Cela est d'autant plus vrai avec le névrosé dont l'inclination première est de toujours s'en remettre à l'Autre. L'absence de réponse satisfaisante lui fait alors dénoncer l'imposture et la défaillance de l'Autre.
Tel analysant peut ainsi passer beaucoup de temps à soutenir, sur le mode de la plainte ou de l'idéalisation, un roman familial où il ne serait que le résultat de son anamnèse. Tel autre mettra en évidence combien il est assujetti à des signifiants maîtres de son histoire au point d'y sceller son destin. Dès les premiers entretiens, le patient s'en remet à l'Autre. Il lui suppose un savoir et lui demande de délivrer un sens à son malaise. Mais aussi, tel sujet victime de

[15] Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 524.

violences d'un père ou d'une mère lorsqu'il était enfant, et qui protège ses adultes tutélaires, même s'il dénonce leurs agissements.
Dans tous les cas, lorsque le névrosé s'en remet à l'Autre où même lorsqu'il le dénonce, c'est sa culpabilité inconsciente qui est au poste de commande ; les exemples récents de témoignages d'abus sexuels le montrent bien. Les deux livres de Sorj Chalandon, *Profession du père*[16] et *Enfant de salaud*[17], illustrent aussi que l'enfant aux prises avec un père fou, paranoïaque, cherche quand même l'ultime reconnaissance de ce dernier, même lorsque devenu adulte il est lucide sur les agissements paternels.
Le psychotique aussi croit en l'Autre (du moins en son pouvoir de nuisance), puisqu'il le situe comme hostile, méchant, inquiétant ; nous l'avons vu plus haut.

Ne plus pouvoir se référer à un Autre dont on suppose une garantie, implique une pluralisation des savoirs : ainsi la production des comités d'experts en tout genre.
Barbara Stiegler dans un petit opuscule[18], montre combien nos gouvernants confrontés au Réel de la Covid 19 cherchent un savoir qui court-circuite toutes les institutions républicaines. Ainsi, écrit-elle, « tous les dispositifs nationaux de santé publique (le plan pandémie, Santé publique France, le Haut conseil de la santé publique, la Haute autorité de santé, l'Agence nationale de sécurité sanitaire) eux-mêmes irrigués par un savoir universitaire inscrit dans les échanges scientifiques internationaux [se voient disqualifiés et contraints] d'imposer à leur place "hors de tout cadre réglementaire existant" une succession de conseils dépourvus de toute légitimité institutionnelle ». Les Nudges Units[19], puis le CARE (comité d'analyse Recherche expertise), puis le conseil de défense.

---

[16] Chalandon S., *Profession du père*, Paris, Grasset, 2015.
[17] Chalandon S., *Enfant de salaud*, Paris Grasset, 2021.
[18] Striegler B., *De la démocratie en pandémie*, collection tracts, 23, Paris, Gallimard, 2021.
[19] La montée en puissance des nudges comme outil de gouvernance : La théorie du nudge ou "coup de coude" en anglais, a été développée par le prix Nobel d'économie 2017, Richard Thaler. Cette technique issue de l'économie comportementale se propose d'influencer nos comportements

Prenons encore un autre exemple où la défaillance de l'Autre est criante et provoque une vacillation du sujet. C'est l'adolescence. Celle-ci peut se définir comme ce moment d'exil quant à l'Autre tutélaire. Le sujet adolescent s'en sépare, car il prend acte que le savoir de ce dernier ne rend pas compte de son éprouvé, ne peut traiter sa jouissance en éveil. Cet éprouvé, jusqu'à la fin du XIXème siècle, était fortement régulé par l'ordre social. Il n'y avait pas d'adolescence puisque les jeunes gens étaient rapidement assignés à une place. L'adolescent est le pur produit de notre époque, puisque les jeunes passent de longues années entre eux, en bande, constituant un savoir qui leur est propre et jouissant du discours capitaliste dans lequel ils sont plongés. Nous n'y retrouvons pas trop les états d'âme des adolescents de *L'éveil du printemps*, dont le surmoi produit des interdits, le sens du devoir, la culpabilité. Autant de termes qui font exister l'Autre à partir de ces semblants. L'adolescent d'aujourd'hui est davantage embarrassé par le « surmoi lacanien » qui l'assujetti à un impératif : Jouis ! La grande majorité des adolescents que nous rencontrons au CPCT sont animés par cet en-trop de jouissance plutôt que par un conflit psychique.

Ainsi Boris, 14 ans, qui vient au CPCT car il affiche un désintérêt profond pour la chose scolaire. Il a aussi des relations très conflictuelles avec sa mère. Il n'a pas vraiment connu son père, n'en porte pas le nom et s'est autorisé à le mettre à la porte lorsqu'il est réapparu vers ses douze ans pour « faire le père ». Boris est à la fois dans la toute-puissance et l'illimité. Il livrera toutefois une angoisse qui le taraude depuis plusieurs mois. « Je dois avoir un ange gardien, quelque chose que je ne peux pas définir mais qui me protège... Je passe toujours entre les mailles du filet. Par exemple, si une prof décide de m'interroger, alors la sonnerie de la fin du cours retentit et elle doit renoncer. Mais je me dis que cela ne va pas durer et ça m'angoisse. Le jour où je n'aurai plus cette protection, il faudra que je me mette au travail ». Pour pacifier ses excès, Boris s'est lancé dans le VTT. Il a trouvé via les réseaux sociaux une communauté de

---

dans notre propre intérêt. Cette approche qui intéresse les pouvoirs publics privilégie l'obtention d'un comportement au détriment de la parole explicative et de l'adhésion consentie du sujet.

jeunes ayant la même passion et la même activité, à savoir : faire des exhibitions en ville en chahutant un peu les automobilistes et la police municipale. Mais, dit-il : « Il faut savoir ne pas aller trop loin. Les automobilistes râlent, mais ils aiment aussi ce que nous faisons. C'est pareil pour la police. Ils ne veulent pas qu'on emprunte les voies réservées aux bus, mais ils nous laissent plutôt faire. Ils savent qu'on ne fait rien de mal ».

Le travail entrepris avec ce jeune, très rétif au départ, consiste à accueillir sa passion et à lui permettre d'élaborer un savoir sur comment ne pas se faire mal, ne pas faire mal aux autres (en créant des dommages), ne pas mal faire dans la cité. Ce n'est certainement pas l'illusion de recourir à une instance paternelle qui permettrait à ce jeune homme de trouver une limitation à sa jouissance. Il nous l'a dit d'emblée : son père qui ne l'a jamais vraiment élevé veut faire le père, mais l'adolescent en dénonce la fiction. Il nous faut donc chercher avec lui ce qui peut faire fonction limitative. Pour reprendre la citation introductive de Lacan, il ne dispose pas de cet Autre capable de situer sa jouissance. Il tente de s'orienter avec un Autre imaginaire qui ne fait pas vraiment boussole.

L'exemple de Boris illustre notre clinique contemporaine. Imaginaire et Symbolique ne sont plus en opposition comme le formalisait jadis Lacan dans son *schéma L*. Le symbolique contemporain n'accomplit plus désormais cette traversée dialectique, à laquelle Lacan ordonnait l'expérience analytique. On constate plutôt que « le symbolique contemporain est comme asservi à l'imaginaire, comme en continuité avec lui [20]». Les identifications horizontales prennent le pas sur les identifications verticales. Cela n'est pas sans conséquences dans l'organisation même de notre société. Prenons pour exemples, dans le domaine médico-social, le développement des groupes d'entraide de malades (G.E.M.), soutenus par les tutelles sanitaires. Ou le développement d'un nouveau métier dans le social : les pairs-aidants[21]. Ou encore la place prépondérante donnée au patient-expert dans les processus de certification des

[20] Miller J.-A., Laurent E., *L'autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*, *op., cit*.

[21] Personnes qui, parce qu'elles ont vécu la même maladie physique ou psychique, seraient plus à même d'aider leurs semblables.

établissements de santé. Patient et expert : voilà deux places bien opposées dans l'ordre symbolique classique. Mais dans le symbolique contemporain, cela se met en continuité, s'équivaut, et fait advenir un nouveau signifiant : « patient-expert », dont le savoir se hisse au niveau des autres protagonistes qui se revendiquent du discours de la science.

En guise de conclusion

Le parcours de Lacan quant à la conceptualisation de l'Autre, montre de nombreux remaniements. Insistons pour rappeler que remanier ne veut pas dire renoncer ! Le point de départ est un Autre consistant, localisable et qui s'affirme comme existant, pour en arriver à un Autre inconsistant, pluralisé – voire inexistant.

Cette dernière conceptualisation nous donne une orientation quant à la façon de repenser la psychanalyse – la psychanalyse dite d'orientation lacanienne – tout comme le trajet d'une cure. Une cure orientée vers le réel montre qu'il faut, petit à petit, se départir du sens et donc se départir de cet Autre aliénant auquel l'analysant a donné consistance, pour qu'il accède à ces (ses) petits restes – témoins du plus intime, du plus singulier – qui ont donné forme à son Autre et structurent tant sa place dans le monde que son comment faire avec les autres.

Le dernier enseignement de Lacan, où l'Autre n'existe pas, permet à la psychanalyse de s'inscrire dans la modernité et de demeurer opérante quels que soient les changements de paradigmes de nos sociétés.

Philippe De Georges

Jouissance égarée

Partons du thème de notre année, « l'égarement de nos jouissances », et prenons-le comme une question : faut-il entendre cet égarement comme contextuel, momentané, lié à la conjoncture ? Ou faut-il entendre que de structure, la jouissance est égarée ?

La jouissance est égarée, de structure

• La jouissance est en soi égarée, car en elle-même, elle est sans limite et sans orientation. Pour le comprendre, nous pouvons partir d'une hypothèse freudienne, celle du narcissisme primordial. Elle revient à imaginer le nouveau-né comme constituant une sorte de sphère autosuffisante, une bulle *une* et sans altérité. C'est un mythe de monade… Son fonctionnement est alors une jouissance pure, à laquelle Freud donne le nom de « principe de plaisir ». Ou plus exactement, il parle d'un *Lustprinzip*, et nous savons que dans sa langue et dans son usage, *Lust* n'est pas sans équivoque, outrepassant le plaisir et valant aussi bien pour ce que nous appelons avec Lacan "jouissance". Autrement dit : nous pourrions parler de principe de jouissance, sous-entendu, originelle.
Lacan mettra d'abord l'accent sur la préexistence de l'Autre : avant même que d'être né, le petit d'homme existe déjà comme signifiant et comme objet, dans le discours de l'Autre. Le désir qui le fonde l'excède et l'anticipe. Cet Autre primordial est une version de la formule : le désir, c'est le désir de l'Autre.
Mais plus tard, il reprendra à son compte l'hypothèse d'une jouissance primordiale, sans loi et hors langage. Il s'agit alors d'un réel originel, qu'il définira comme jouissance autiste. Il y aurait ainsi un autisme initial.

• Le destin de cette puissance archaïque est de trouver des connexions.
Chez Freud, ce qu'il définit comme pulsions s'étaye sur les besoins et les organise. Les pulsions sont au joint de la psyché et du soma et sont en soi

mixtes et hybrides, chimériques et procédant des deux registres. Elles doivent nécessairement s'appareiller à l'Autre primordial, partenaire vital des échanges et des besoins, *Nebenmensch*, c'est-à-dire « prochain secourable ». Cette dialectique relationnelle qui s'instaure dès l'orée de la vie, conduit l'activité libidinale à se localiser sur les orifices corporels, qui sont les lieux de contact et d'échange entre le petit d'homme et son monde vivant. Les trous du corps sont à l'interface de ce qui n'est pas encore un sujet, l'*infans*, et de son monde de partenaires et d'objets. Ces sites de rencontre entre le corps propre et les objets présentés par le prochain constituent les zones érogènes sur lesquelles se condense et se localise la jouissance.

Chez Lacan, on peut prêter une attention particulière à un « moment » logique qui correspond à ce qu'il décrit très tôt sous le nom de stade du miroir. C'est le moment de constitution du moi, à partir de l'image spéculaire, qui est aussi bien celle du corps propre (saisie dans le miroir) que celle du semblable, du petit autre. Cette constitution ne se fait pas sans l'Autre, présentifiée dans l'opération par l'Autre des soins « maternels » qui accompagne l'expérience, l'interprète et nomme. Ce stade est celui d'une aliénation leurrante à l'autre imaginaire et corporel.

Son pendant est une autre aliénation, signifiante celle-ci : le proto-sujet s'identifie au signifiant qui lui vient de l'Autre de la parole et du langage, le désigne et le représente auprès de celui-ci. Le terme d'identification dit bien que ce signifiant le représente seulement et qu'il n'y a aucune identité entre ce S_1 et le sujet qui est engendré par l'opération mais qui se trouve en quelque sorte « jeté dans les dessous » (*sub-jectum* en lati*n, hupokeimenon* en grec). L'inconscient s'y institue.

• C'est donc par le prochain et dans l'Autre, que le sujet naissant se connecte, à l'imaginaire d'une part et au symbolique de l'autre.

Le concept freudien d'Œdipe est le mythe qui rend compte de cette connexion et de cette prise dans le lien social. L'enfant, pour l'amour du père, consent dans cette opération à une perte de jouissance imaginaire – et son objet originaire (l'origine, c'est la mère) est définitivement perdu – au profit d'un accès à un état *normativé* du désir. Lacan traduit en effet cette construction théorique de « normativation » et d'humanisation du désir, qui

correspond ou conduit à une assomption par chacun des idéaux de son sexe.
Le terme freudien de castration rend compte à la fois de cette perte et de ce gain. Si l'Œdipe est un mythe, le complexe de castration au contraire confine au réel qui est au cœur du mythe : il s'agit bien de rendre compte d'une perte originelle de jouissance et d'objet. Jacques-Alain Miller en proposera une écriture étendue : A/J barré → α. L'intervention de l'Autre et la prise dans le lien social opèrent une déperdition de la jouissance primordiale, qui a pour effet que la jouissance se condense dans un objet électif, que Lacan a nommé « objet petit α ». Celui-ci est à la fois condensateur de jouissance et source d'un *plus-de-jouir*.

• Cette mutation pose inévitablement une question qui est aussi bien anthropologique que clinique : pourquoi accepte-t-on cette perte ?
Le refus de celle-ci est possible. On peut supposer que l'autisme primaire de Kanner en est une expression majeure. Le rejet de l'Autre est un refus de céder sur la jouissance originaire, qui se paie d'une indéniable souffrance : cette jouissance sans appareillage est en effet pure pulsion de mort. *A contrario*, on peut supposer que la raison pour laquelle on accepte la castration réside dans le *plus-de-vie* qu'apporte malgré tout le lien social.
Il faut toutefois noter, suivant en cela Freud qui y a insisté à plusieurs reprises, qu'il y a un reste inéliminable d'un « Quantum » de jouissance, qui se traduit dans ce qui fait que la jouissance demeure essentiellement autiste. Freud l'a particulièrement souligné dans son texte *Malaise dans la civilisation*, où il met en valeur le caractère fondamentalement antisocial de cette part irréfragable et rebelle à tout effort de domestication. Pour revenir au petit schéma de la castration généralisée, proposé par J.-A. Miller : « pas-toute » la jouissance primordiale est barrée par l'Autre : il existe un réel absolument impossible à dire et à signifiantiser, résolument in-symbolisable.

La jouissance contemporaine s'égare.

• Mais il est aussi possible d'entendre la jouissance égarée comme un constat d'époque. Lacan parle ainsi, pour notre temps, de « l'anarchie démocratique des passions ». Déjà en 1938, il mettait en évidence le

« déclin social de l'imago paternelle » dans son texte sur « Les complexes familiaux ». Dans le vocabulaire de l'époque, *imago* était un terme que Freud avait utilisé (en l'empruntant à Jung) pour évoquer une instance à la fois symbolique et imaginaire, soit ce que Lacan appellera plus tard un semblant. Par la suite, en 1975, il parlera du déclin du Nom-du-Père, corrélé à « la montée au zénith de l'objet α », et ce de plus en plus dans son TDE, et J.-A. Miller épinglait récemment ce diagnostic de « l'évaporation » du Nom-du-Père.

• Le Nom-du-Père est une invention de Lacan (dont l'origine chrétienne est évidente), qui lui sert à traduire dans ses signifiants ce qui est l'enjeu de l'Œdipe freudien. Il s'agit de logifier ce qui pouvait paraître psychologisé et personnalisé chez Freud à travers la mise en scène d'un petit monde familial nucléaire. C'est un signifiant, qui opère, signifiant incarné, supporté par une personne de chair et de parole, qui sépare l'enfant de la mère et de l'origine, en même temps qu'il indique la loi et la voie du désir. Le père œdipien est pour Lacan celui qui à la fois limite (inter-dit) et oriente, en disant "Oui" au désir possible. Le réquisit est que ce signifiant soit porté par un parlêtre vivant. Plus tard, Lacan « pluralisera » ce Nom-du-Père, ouvrant la voie à une variété considérable de possibilités de mises en œuvre de cette instance. Car si c'est, dans la théorie freudienne, le père qui par son exemple indique la possibilité d'un désir humanisé, Lacan n'a pas tardé à souligner que ce qui a changé sous nos yeux de jour en jour conduit à diversifier les agents de la castration. Notons pour exemple que dans sa présentation de « L'éveil du printemps », de Wedekind, il supposera que ce qui met en jeu le Nom-du-Père est le personnage de l'homme masqué, énigmatique et de fait anonyme, qu'il mettra en série avec les figures mythiques de la déesse blanche, avatar de La femme…

Clinique et psy**chologie sociale de l'égarement**

Parler d'égarement contemporain de la jouissance, c'est procéder à une critique de l'air du temps.

• On peut penser à un symptôme social qui a pris ces dernières années la forme des « gilets jaunes » et, plus récemment, des « antivax ». On voit alors

des foules arpenter les rues au cri sublime de « Liberté ! ». Il s'agit d'affirmer celle-ci contre un discours qui se pose comme discours de la raison. Il s'appuie sur un contre-récit qui revendique un argumentaire offert au titre de *vérité alternative*, comme dirait Trump. Les ressources idéologiques sont infinies… La dérive vers l'irrationnel pur et le délire paranoïaque sont comme toujours à l'horizon, à partir de positions victimaires (les sans-voix et les exclus) et de thèses complotistes (*Bigpharma*, les GAFA, le Système). Des porte-paroles venus du vedettariat relaient ces thèses, comme Juliette Binoche expliquant que la vaccination permet d'injecter à chacun une puce de la 5G.
Il faut voir là la confirmation de l'une des thèses ultimes de Freud, développée dans son *Malaise dans la civilisation*. La civilisation domestique progressivement et de façon croissante la pulsion. Ce qui en celle-ci est irréductible à la loi et essentiellement antisocial fait retour dans le réel sous forme de négativité radicale et de destruction : violence et pulsion de mort. Ce qui se traduit à l'occasion dans le refus de ses foules de s'organiser et de se donner des représentants. Toute tentative en ce sens est taxée de récupération et déchaîne une férocité qui s'accompagne de menaces de mort. La spontanéité est l'argument d'un rejet de toute institutionnalisation vécue comme trahison, ce qui fige ces mouvements sociaux dans le registre de la protestation pure, c'est-à-dire résolument et absolument destructrice.

• Une autre expression symptomatique prend la forme d'un trouble bruyamment dénoncé par parents, éducateurs et enseignants : celui des enfants indomptables. Ces enfants dits parfois rois ou tyrans sont le symptôme de parents qui ne savent ni pourquoi ni comment leur offrir la castration.

• Un phénomène encore plus « tendance » est celui dit « Trans », qui a bien sûr bien d'autres caractéristiques que nous avons abordées ces dernières années par la clinique du un par un. Je ne l'évoque ici que sous l'angle de son statut de symptôme de l'effritement du modèle patriarcal, de la forme classique binaire de l'ordre symbolique, et des conséquences de ces changements profonds dans le goût sur l'assomption par les sujets de leur

sexe génétique et anatomique. Retenons de cette clinique riche et diverse qu'elle démontre à quel point « les non-dupes errent »…

Effets sur la praxis

• Les reconfigurations de la clinique conduisent les praticiens orientés par l'analyse à se demander pour chaque cas : existe-t-il pour ce sujet quelqu'un ou quelque chose qui a fait tiers ? Depuis le Séminaire *Le sinthome*, Lacan nous conduit à poser cette question, non plus en termes de présence du Nom-du-Père ou de forclusion de celui-ci, mais en termes borroméens : l'enquête consiste alors à se demander ce qui fait tenir ensemble, chez ce sujet particulier, incomparable à tout autre, les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Qu'est-ce qui assure le nouage nécessaire à la tenue de l'ensemble ? Dès la première séance du Séminaire *Le sinthome*, Lacan indique pourquoi le cas de Joyce est enseignant pour nous : du fait de l'in-signifiance du père (Lacan parle page 84 d'une « forclusion de fait »), le sujet présente une précarité évidente de sa position phallique. D'où la nécessité pour lui d'avoir recours à « l'art », c'est-à-dire à un artifice sinthomatique qui supplée cette carence.

• Je souhaite prolonger mes réflexions récentes (aujourd'hui, mais précédemment lors de mon séminaire sur *Lacan ultime*, puis lors des Journées 51 de l'École) en recherchant à partir de notre praxis ce qui peut assurer la fonction de nouage à laquelle Lacan résume finalement ce qui était autrefois l'apanage du Nom-du-Père : après le père, les pairs, le pire, la mère, l'exception, la solitude, le pas-tout, la singularité…

Conclusion

Pour conclure provisoirement, je crois pouvoir vous rendre sensibles à ce qui pour Freud et Lacan est le remède, tant à la tyrannie du surmoi qu'à celle de la pulsion de mort : le désir. D'où ce qui résume l'éthique que Lacan a voulu promouvoir : ne pas céder sur son désir.

J'ai fait ici trace écrite d'un propos tenu à la section clinique sous une forme orale largement improvisée. A l'écrit, le caractère superficiel de ce propos

apparaît évident. Ceux qui souhaitent approfondir ce qui n'est qu'effleuré peuvent se référer aux textes suivants :

Chez Freud :
- À propos de l'état initial du petit d'homme : « L'esquisse ».
- Pour le narcissisme : « Pour introduire le narcissisme ».
- Pour la nature de la pulsion : « Pulsion et destin des pulsions ».
- Pour le danger que courent les civilisations : « Malaise dans la civilisation ».

Chez Lacan :
- Pour la constitution aliénante du surmoi, « Le stade du miroir ».
- Pour l'aliénation signifiante, « aliénation-séparation ».
- Pour le rapport du sujet au symbolique : Le discours du maître, dans « Les quatre discours ».
- Pour la clinique borroméenne : « Le sinthome ».

Armelle Gaydon

Parasités (par la jouissance)

Lorsque la jouissance s'impose à lui et prend les commandes, le sujet se sent envahi, parasité. Aujourd'hui, le « trop », l'excès de jouissance, est le principal motif de consultation – bien davantage que le manque. Lorsque la pulsion déborde les défenses du sujet, il en subit la démesure, la domination, la répétition insupportable. En effet la pulsion est avant tout pulsion de mort. À l'inverse, la modalité pulsionnelle propre à chacun peut devenir une alliée précieuse – à condition d'être repérée, reconnue, nommée, localisée et dirigée vers des buts compatibles avec le lien à l'autre.

Je suis partie de cette question : dans un monde sans limite, où le mot d'ordre est *Jouis !* qu'est-ce qui peut faire point d'arrêt à « l'égarement de nos jouissances[1] » ? Que devient la fonction de la limite dans un monde globalisé, sans limite ? Comment la penser ? Comment l'écrire ? Est-il possible de sortir d'un univers sans limite (sans point d'extériorité) sans se détruire soi-même ?

La question est d'actualité. Dans le *Séminaire* XVI, Lacan met en évidence que l'impératif *Jouis !* et le droit à la jouissance « fabriquent une aliénation d'un genre nouveau » et notamment « une véritable addiction à l'objet[2] », comme le remarque notre collègue Françoise Denan, auteur d'une thèse sur le capitalisme. Elle y insiste sur « le rapport pulsionnel » de nos contemporains « avec l'objet de consommation » et « l'intérêt qu'y trouve le capitalisme[3] ». Comme le constate Lacan dès 1974, « la précarité de notre

---

[1] Lacan J., « Télévision », Interview diffusée les 6 et 9 mars 1974 sur la Première Chaine sous le titre *Psychanalyse I et II »*, publiée dans les *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 534.

[2] Denan F., « Souffrance au travail et discours capitaliste », Thèse de doctorat du Département de Psychanalyse de l'Université de Paris VIII, à paraître en 2023 chez L'harmattan.

[3] *Ibid.*

mode [de jouissance] […], désormais ne se situe que du plus-de-jouir[4] ». De fait, à notre époque, le *plus-de-jouir* est devenu le véritable maître.

Mais en quoi est-ce nouveau ? Ce qui est nouveau et fait symptôme, c'est l'effet d'illimitation généralisée que produit cet encouragement à une satisfaction sans frein de la pulsion, dans un monde globalisé. Pour Lacan, « la gourmandise du surmoi », cette pente à l'excès, qui est « structurale », est à prendre non pas comme un effet de la civilisation mais comme « le *Malaise* », le « symptôme de la civilisation elle-même[5] ».

Notre civilisation est aux prises avec l'illimité de la demande pulsionnelle et cet illimité a changé de nature. Depuis la chute du Mur de Berlin, mettant fin à la guerre froide et à l'affrontement des blocs Est et Ouest, le capitalisme s'est mondialisé. Il n'a plus de frontière. Il ne comporte plus d'extériorité, plus de point d'exception – donc plus de contre-pouvoir. Lui non plus ne connait plus de limite.

Dans la Théorie des ensembles, un ensemble – par exemple l'ensemble des « x » – ne peut consister (être clos) que si au moins un « x » est situé en dehors de l'ensemble. Ce principe est ce qui permet de faire exister l'exception par rapport à une norme et de faire consister l'ensemble fermé. Il suppose la possibilité d'une exception, d'un « x » qui dise « non ». Si cette possibilité n'existe pas d'un « x » qui dise « non », aucun ensemble ne peut tenir. On entre dans l'illimité – ici, l'illimité de la jouissance. Plus rien ne vient faire limite.

Lacan rend compte de cette logique dans le *Séminaire Encore.* Reprenant le carré d'Aristote, le quadrant de Peirce, l'apport de Frege et les avancées de quelques autres, il écrit à l'aide des quantificateurs comment cet « x » vient faire limite, avec la formule : $\exists X\, \overline{\Phi X}$ *,* $\forall X\, \Phi X$ – soit en revisitant et réinventant la « particulière affirmative » $\exists X\, \overline{\Phi X}$ et « l'universelle affirmative » $\forall X\, \Phi X$ aristotéliciennes[6].

---

[4] Lacan J., « Télévision », Interview diffusée les 6 et 9 mars 1974 sur la Première Chaine sous le titre *Psychanalyse I et II »*, publiée dans les *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 534.

[5] Lacan, J., « Télévision »*, op.cit.*, p. 530.

[6] Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, p. 73 - Pour approfondir ces mathèmes, cf. les premières pages du livre de J.-C. Milner cité ci-après et l'article d'Etienne Oldenhowe, « Carré logique et cadrant de Pierce », *Le Bulletin Freudien*

Mais, poursuit Lacan, la logique conduit à poser l'existence d'une autre forme d'illimitation. Le point décisif est que désormais « à la figure du tout *limité*, s'oppose […] celle du tout *illimité* ». Avec cette « seconde figure, celle du tout *illimité*, Lacan institue un tout nouveau » et c'est pour ce tout illimité qu'il a inventé le nom de *pastout* (en un seul mot), rappelle Jean-Claude Milner[7]. « Le *pastout* requiert comme condition, que rien d'existant ne [lui] fasse limite »[8].
C'est à cet illimité-là – exigeant que « rien ne lui fasse limite » – que notre époque a affaire : « la société moderne est au régime de l'illimité. […] Personne d'existant ne doit ni ne peut y faire limite ou exception […][9] », insiste J.-C. Milner.
Lacan formalise cela dans son *Séminaire Encore* avec la formule $\exists X\, \overline{\Phi X}$, $\overline{\forall X}\, \Phi X$ – version revue et corrigée cette fois des « particulière négative » $\overline{\exists X}\, \overline{\Phi X}$ et « universelle négative » $\overline{\forall X}\, \Phi X$ d'Aristote[10].
Notons que pour qualifier ce *pastout,* Lacan n'emploie pas le terme d'illimité mais les termes d'« infini » et d'« indéterminé ».

Ceci implique que le capitalisme mondialisé aujourd'hui doit être conceptualisé non plus comme un « tout » homogène avec des règles s'imposant « à tous », c'est-à-dire régi par la loi phallique, mais comme un ensemble « *pastout* », liquide, féminin, avec une dimension d'illimité.
Ce nouvel état de la civilisation se repère par les effets qu'il produit : il désoriente nos contemporains, les plonge dans l'indécidable, égare l'amour, favorise les abus de pouvoir. Il a également des conséquences politiques. Ainsi, comment faire société dès lors que disparait le principe d'exception qui jusqu'alors les faisait consister ? Dans un monde globalisé, est-il encore

---

n° 11 de l'Association Freudienne de Belgique, février 1989, disponible en ligne (septembre 2022) : http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/16-BF11OLDEN.. pdf

[7] Milner, J.-C., *Les penchants criminels de l'Europe démocratique,* Paris, Verdier, 2003, p. 18.

[8] *Ibid.,* p. 20.

[9] *Ibid.,* p. 23

[10] Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, p. 73 et p. 94.

pensable de réguler le capitalisme – voire d'en sortir ? D'en contenir les emballements, d'en atténuer les crises ?
À l'heure où nombreux sont les économistes qui mènent sur ces mutations des recherches éclairées par la psychanalyse, peut-on encore se servir de la réflexion de Lacan sur le capitalisme et de son écriture du Discours capitaliste[11] ?
Je rappellerai que Lacan a consacré plusieurs années à forger des outils logiques pour rendre compte de ces profondes mutations sociétales et les formaliser. Puis, au travers du parcours de deux patients, la clinique nous amènera à suivre Lacan logicien pour cerner si un sujet aux prises avec la souffrance liée à ses excès de jouissance peut rencontrer un point d'arrêt ouvrant sur une possible régulation. Enfin, un détour par le cinéma et le film *Parasite* sera l'occasion de montrer comment l'impératif de jouissance contemporain peut déchainer la pulsion à un point tel que la seule limite devient alors celle du corps – vivant ou mort – et cela dans l'imaginaire comme dans le réel.

1 – L'illimité

Un nouvel état de la civilisation

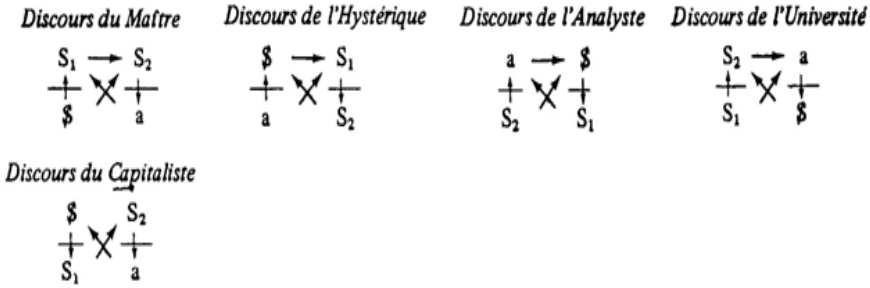
À Milan en 1972, Lacan formalise le Discours capitaliste (DK). Il cherche à rendre compte de l'entrée dans une société caractérisée par la domination de l'argent et du profit, dont l'effet clinique le plus marquant est la « montée au zénith social[12] » de l'objet plus-de-jouir. Déjà en 1970, il note que « quelque chose a changé dans le discours du maître à partir d'un certain moment de l'histoire […] le point important est qu'à partir d'un certain jour, le plus-de-jouir se compte, se comptabilise, se totalise. Là commence ce qu'on appelle accumulation du capital[13] ». En effet l'objet plus-de-jouir est conçu

[11] Exemple : sur la liste de diffusion de l'ECF, l'argument de la soirée du 25 novembre 2021 organisée dans le cadre des « Enseignements ouverts 2021-2022 » de l'Ecole, durant laquelle Laurent Baechler, économiste, présentait les travaux d'Elinor Ostrom, prix Nobel d'économie 2009, sur les mutations du capitalisme.
[12] Lacan J., « Radiophonie », *Autres Ecrits, op. cit.*, p. 414.
[13] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse,* Paris, Seuil, 1991, p. 207.

par Lacan sur le modèle de la plus-value marxiste : la plus-value est le reste, le résidu de l'opération de production et se comptabilise comme tel.

Pour rendre compte de cette logique, Lacan la formalise dans l'écriture du mathème du Discours capitaliste, sur lequel nous reviendrons au moment de conclure ce propos.

Il formalise quatre discours, plus un, le Discours du capitaliste[14] :



Les places sont celles de[15] :

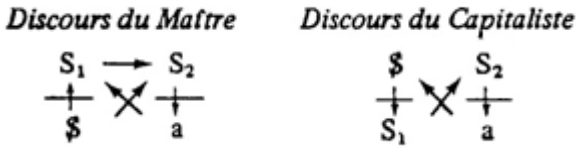
l'agent	l'autre
la vérité	la production

Les termes sont :
S_1, le signifiant maître
S_2, le savoir
$, le sujet
α, le plus-de-jouir

Isolons maintenant le Discours capitaliste (DK), en le plaçant à côté du Discours du maître (DM) pour visualiser en quoi le Discours du capitaliste est une transformation du Discours du maître.

[14] Lacan J., « Discours à l'Université de Milan le 12 mai 1972 », *Lacan en Italie,* La Salamandra, 1978, pp. 32-55, disponible en ligne (septembre 2022) à l'adresse : https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1972-05-12.pdf.
[15] Lacan, J., « Radiophonie », *Autres écrits, op.cit.,* p. 447.

Discours du Maître et Discours du Capitaliste[16]



Ce qu'il faut retenir dans le Discours capitaliste, c'est le repérage par Lacan d'une évolution suffisamment profonde dans la société pour constater l'entrée dans un nouvel ordre mondial, justifiant de l'écrire avec un mathème spécifique.

Pour formaliser comment le capitalisme a transformé le discours du maître (le discours ambiant) au point de le supplanter, Lacan procède en inversant à gauche du Discours du Maître les places du signifiant-maître, S_1, et celle du sujet dit « barré » ($), soit le sujet divisé.

Il modifie aussi la circulation du discours, indiquée par les flèches, de manière à insister sur le fait que le système capitalisme organise, structurellement, un circuit de production sans fin et une accumulation sans borne.

Cette écriture accentue que si cette circulation sans fin génère des échanges toujours plus nombreux, pourtant ils ne font pas lien. C'est pourquoi le Discours du capitaliste n'est pas véritablement un discours. Le sujet y est laissé sans Autre, c'est-à-dire sans le secours d'un discours *(c'est ce qu'indique la disparition de la flèche qui existait dans le Discours du Maître entre l'agent du discours*, S_1, *et l'Autre,* S_2*)*. C'est un système qui assaille le sujet de sollicitations et de propositions l'incitant à toujours consommer davantage, jusqu'à l'écraser *(ce qu'indique dans le DK la flèche allant de « α » – l'objet, vers $, le sujet)*. Précisons que les objets en question sont ici les « latouzes », les objets « en toc » produits par l'économie capitaliste, promus comme désirables, susceptibles de procurer une jouissance, voire de combler le manque structural creusé au cœur de l'être par « l'objet cause » du désir, cet objet « petit α » mythique, perdu de toujours, qui creuse un vide que rien ne parviendra jamais à combler mais

[16] *Ibid*.

qui motive la recherche incessante de succédanés susceptibles d'occulter ce manque.

On saisit mieux comment le discours capitalisme tire parti de notre rapport à l'objet cause du désir que Lacan appelait l'objet « petit α », « ce petit bout » de « plus-value[17] », inéliminable. Il organise un circuit sans point d'arrêt et sans impossible qui promet à tous une jouissance illimitée. Lacan constate également que ce circuit tourne de plus en plus vite, et avec toujours plus de succès, acquérant un pouvoir de domination toujours plus hypnotique, dopé par les avancées scientifiques et techniques à mesure que la civilisation se développe.

La science qui triomphe

Car, constate Lacan, désormais la science « cavale » et « mène le jeu[18] », contribuant à l'expansion de ce système de production. Une pluie d'objets de consommation se déverse sur l'homme moderne, toujours plus captivants, car le savoir scientifique accroît continûment leur efficacité. Nous avons désormais au creux de la main (et sans doute bientôt greffés dans nos corps), des objets addictifs, souvent dotés d'écrans, conçus pour capter en continu l'attention de chacun, et qui mobilisent à la fois l'œil, l'oreille et le corps.

La crise de la Covid a été une occasion de plus de vérifier l'importance prise par la science dans notre quotidien, son haut degré de technicité, et son efficacité : lorsque le virus du SARS-Cov2 a fait irruption sous forme de pandémie, stoppant l'économie mondiale et ouvrant une période de grande incertitude, c'est auprès d'un comité de médecins et de scientifiques bardés de statistiques, d'algorithmes et de calculs de probabilité que les chefs

---

[17] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant,* Paris, Seuil, 2006, Leçon du 20 janvier 1971, p. 29.

[18] Lacan J., « Du discours psychanalytique (Discours de Jacques Lacan à l'Université de Lacan J., « Discours à l'Université de Milan le 12 mai 1972 », *Lacan en Italie,* La Salamandra, 1978, pp. 32-55, disponible en ligne (septembre 2022) à l'adresse : https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1972-05-12.pdf : « il y a une autre chose qui a cavalé, et rudement bien, qui s'appelle rien de moins que le discours de la science, qui pour l'instant mène le jeu… mène le jeu jusqu'à ce qu'on en voie la limite. »

d'Etat, aussi déboussolés que les citoyens, ont cherché des réponses et une orientation.
Ils n'ont pas déçu : un vaccin a été trouvé en moins d'un an, sa production de masse et sa distribution organisées en quelques semaines, démontrant la rapidité et le degré d'efficience du système dans lequel nous sommes immergés.
Depuis Michel Foucault on appelle biopolitique le fait que la santé des populations relève désormais du politique et d'une gestion de masse. La nécessité de préserver notre santé et notre survie – et plus trivialement de maintenir en état le « capital humain » nécessaire au fonctionnement de l'économie – a conduit les Etats à dépenser sans compter pour financer la recherche de ce vaccin et le distribuer gratuitement, en même temps qu'ils finançaient la pérennité de l'économie en y déversant des milliards par wagons entiers.

Des effets sur la langue

L'entrée de notre monde dans le régime l'illimité – ou pour reprendre le terme de Lacan, le terrain gagné par « l'indéterminé » – se repère également par les effets qu'il produit sur la langue et sur le lien social. Le système capitaliste se passe de la parole : pour produire, il lui faut recruter du personnel, qu'il appelle « forces productives » ou « capital humain ». Il a besoin de la force de travail des salariés, non de leur parole. C'est pourquoi le discours ambiant que produit le capitalisme mondialisé s'accompagne d'une dévalorisation des discours constitués (les quatre discours « mathémisés » par Lacan). Une manifestation de cette dépréciation est la crise des classifications. Quand les catégories issues de l'ordre phallique perdent de leur force, nos contemporains peuvent vouloir en abolir certaines ou chercher à en imposer de nouvelles. Aujourd'hui les discours – tout comme les catégories, les classifications et leurs usages – se multiplient et se concurrencent. Aucun ne domine. Au fond, lorsque les semblants ne tiennent plus, chacun devient libre d'inventer n'importe quelle nomination. Une nouvelle classification peut être jugée plus adéquate que celle ayant prévalu jusqu'alors.
Les exemples de création de catégories nouvelles abondent. Par exemple, pour inciter la société à une prise de conscience, les défenseurs des

femmes ont obtenu qu'en en cas de meurtre commis sur une personne de sexe féminin par son conjoint, s'impose le terme de « féminicide » et non plus celui d'« homicide ». Dans un registre tout autre, un autre exemple est le succès des théories sur le *genre (ou gender)* qui produisent sans cesse de nouvelles auto-identifications : LGBT, LGBTQIA+, altersexuel ou MOGAI pour *Marginalized Orientations, Gender identities, And Intersex*…
Peut être cité en exemple aussi ce moment où avant l'élection présidentielle de 2022 en France, un collectif créé par des militants de gauche a inventé une « primaire », qui a pris la forme d'un vote organisé sur internet, avec pour visée d'imposer un candidat unique rassemblant les partis de Gauche, cela sans demander leur avis aux partis concernés ni à leurs dirigeants, que ce vote entendait pourtant départager en vue de l'élection. Bien que dépourvue de toute base légale et d'effet réel, cette initiative est parvenue à obtenir une couverture médiatique considérable, conformément à un monde dans lequel les discours – et avec eux leur pouvoir de commandement – se diffractent, se dispersent et s'affrontent. Comme l'écrit Marie-Hélène Brousse, dans un monde plus liquide, « le principe de hiérarchie ne tient plus, [dans] un éclectisme où toutes les opinions se valent dans une logique de rapport de force et de lobbying[19] ».

Un exercice plus autoritaire du pouvoir

Les discours constitués ont perdu de leur force. Mais si tout discours est un discours de domination, comme Michel Foucault l'a montré, comment cette domination s'exerce-t-elle aujourd'hui ? L'actualité en donne des preuves quotidiennement : elle s'exerce de manière de plus en plus ouvertement autoritaire. Dans les organisations, en politique, sur les lieux de travail, à la tête des Etats, la pente dominante est à un exercice plus solitaire et discrétionnaire du pouvoir.
Le discours ambiant contemporain s'intéresse peu à l'inconscient, car l'inconscient c'est le discours de l'Autre. Lorsque l'inconscient est aux abonnés absents, que les discours constitués (c'est-à-dire limitant la liberté de parole) s'affaiblissent, celui « qui ne doute de rien » ou « réinvente l'histoire » atteint souvent les sommets. Désormais la parole publique peut

[19] Brousse M.-H., « Fragmentation du père et ultramodernité », *Quarto,* N°86, avril 2006, pp. 32-36.

être floue, fluctuante et le décret du Prince arbitraire. À la tête de nombreux Etats, y compris démocratiques, on observe une tendance à gouverner sans faire mine d'obtenir l'assentiment des corps constitués – voire celui de quiconque. On assiste à la généralisation d'une gouvernance de plus en plus solitaire, allant jusqu'à court-circuiter les instances décisionnelles, voire les institutions conçues pour servir de contre-pouvoir. En France, les observateurs ont souligné ainsi pendant la pandémie de la Covid-19 que le gouvernement par décret s'accompagnait d'un moindre respect du principe de « séparation des pouvoirs » inscrit dans la Constitution.

Finalement, lorsque l'illimité semble avoir tout balayé, devient problématique, tout ce qui repose sur des choix – comme diriger (qui implique de choisir), ou dans un tout autre registre, se séparer ou, à l'opposé, s'unir (ce qui nécessite également un choix).

Cependant, la clinique l'enseigne, même lorsque l'illimité triomphe, apparaissent nécessairement (logiquement) des conditions d'impossibilité, dues notamment à l'impossibilité radicale de contrôler, collectiviser ou mettre en ordre les jouissances singulières de chacun. Des barrières se lèvent, cherchant à recréer de la différence. Tout se passe comme si la singularité tendait à se reconstituer. Ce qui se vérifie à l'échelle des pays et des peuples s'observe aussi au « un par un ». Si Lacan s'est tant intéressé au Discours du capitaliste, s'il a modelé l'objet plus-de-jouir sur le modèle de la plus-value, qui est un reste de l'opération de production, c'est pour rendre compte de l'intérêt de s'intéresser, pour nos analysants, au moyen de « faire passer la jouissance à la comptabilité », ce qui est au fond l'enjeu de toute cure. Si nous suivons Lacan, nous pouvons rappeler qu'en logique, « limité ne veut pas dire fini » et « illimité ne veut pas dire infini »[20] et que, pour cette raison, il est nécessaire de distinguer le *tout* et le *pastout.* En effet, le *pastout,* insiste Lacan, « c'est tout autre chose que l'Un de la fusion universelle[21] ».

« Il y a des « ensembles ouverts qui constituent une finitude et que finalement on compte », poursuit-il[22], donnant l'exemple des femmes pour souligner que : « Ne voyez-vous pas que l'essentiel dans le mythe féminin

[20] Milner J.-C., *Les penchants criminels… », op. cit*., p. 19.
[21] *Ibid.,* p. 18.
[22] *Ibid.,* p. 21.

de don Juan, c'est qu'il les a une par une ? […][23] » Les femmes, parce qu'elles sont *pastoutes,* se comptent une par une. « Le fait qu'il existe le langage et qu'il est hors des corps qui en sont agités », écrit Lacan, « exige ce une par une[24] ».
C'est pourquoi la jouissance de chacun, qui ne saurait se résorber dans l'universel, ne peut être traitée au moyen de protocoles applicables à tous. Elle ne peut être accueillie qu'au un par un, condition pour qu'elle puisse « passer à la comptabilité », c'est-à-dire être symbolisée.

2 **– L'illimité dans la clinique**

Archibald ou la difficulté de choisir

Quand le mot d'ordre devient « tout est possible » et l'indifférencié, la norme, lorsque l'existence est orientée par la jouissance et non par le symbolique, comment faire des choix ? « Vouloir tout » est peu compatible avec « choisir ». Quand l'ordre symbolique n'est plus un outil à portée de main et ne fait plus limite à la jouissance, de multiples barrières peuvent s'ériger brutalement dans la vie d'un sujet : *inhibition, symptôme,* et surtout *angoisse* surgissent, venant le faire reculer et l'éloigner d'une trop grande proximité avec l'objet pulsionnel, l'objet « *a* ». En effet, pour trouver une régulation de sa jouissance, pas d'autres moyens pour le sujet que de se décoller un peu de son objet.
Ainsi Archibald, 24 ans, se présente à mon cabinet. Selon ses termes, « il vient de craquer » dans un moment où il doit prendre des décisions cruciales, donc faire des choix. Archibald se dit perdu, « égaré ». Il veut tout. Et ne rien perdre. Cela fait un moment que ça dure. Il y a cinq ans, très jeune, à 18 ans, il a quitté les rivages du pays lointain où il vivait une vie insouciante avec ses parents, pour la France. Venu dans le but de faire des études de sciences, après s'être aperçu rapidement s'être mal orienté, il a bifurqué vers l'artisanat et passé un diplôme dans un métier lié à la restauration des œuvres d'art.
Récemment, il a été embauché par le maître chez qui il a fait son apprentissage l'année d'avant, qui voit en ce jeune homme le « fils spirituel dont il voudrait faire son associé ». Très vite à son arrivée dans notre région,

[23] *Ibid.,* p. 15.
[24] *Ibid.,* p. 15.

Archibald a rencontré une jeune fille, qui devient sa compagne immédiatement et dont la famille « l'adopte », comme il dit. Quand je reçois Archibald, ses parents sont venus passer de longues vacances avec lui et viennent de repartir. Retrouver le cocon familial et l'irresponsabilité qui lui est associée a profondément ébranlé le jeune homme : « C'est seulement quand je suis retourné au travail et que je me suis retrouvé seul avec ma copine, que j'ai pris conscience de la fin de leur séjour. J'ai complètement craqué. En fait, c'est la première fois que je dois faire face à une vie sans mes parents », note-t-il.

C'est là que le jeune homme a perdu pied. Appelé à devenir un adulte investi dans une vie professionnelle, et, simultanément, un homme pour une femme, Archibald chute. Le départ de ses parents a déclenché un tourbillon de pensées indécidables. Car lorsque le jeune homme envisage de suivre son désir à lui, il ne parvient à imaginer que des scénarios catastrophe, impliquant des pertes inacceptables. Voici comment il raisonne : « depuis le départ de mes parents, je ne pense qu'à retourner là-bas, près de la mer, pour retrouver ma famille, la plage et la plongée. La vie tellement plus cool là-bas. Le problème, c'est que je pense à y aller seul, sans ma copine. Et je pense ne pas rentrer en France après. D'un autre côté, je sais aussi qu'un fils, un jour, doit quitter ses parents, et qu'ils ne seront pas éternels. Et puis en retournant là-bas, je crains de ne pas retrouver ma vie d'avant, de m'ennuyer. Mais si je l'emmène ma copine, et qu'elle ne s'y plait pas ? Je ne veux pas être celui qui lui aurait demandé ça. » Ainsi, selon lui, s'il reste en France, il doit renoncer à sa famille, s'il « rentre chez ses parents », il perd sa compagne. Lorsqu'il évoque son dilemme avec son amie, dit-il, « elle pleure beaucoup car elle a peur que je la quitte ».

D'emblée les séances s'orientent donc sur le lien à « la copine ». Je lui demande comment il situe la relation avec elle. Il poursuit : « je n'ose pas trop lui parler de tout ça. De toute façon, elle aussi est tellement liée à sa propre famille que je ne peux pas lui demander de me suivre ». Je coupe la première séance lorsqu'il énonce qu'« il a déjà craqué trois fois : la première fois que ses parents lui avaient rendu une première longue visite, la deuxième fois, l'été dernier, quand il a passé ses premières vacances, seul avec sa copine, sans les familles ni de l'un ni de l'autre. « Je voulais rentrer

chez ses parents (à elle) », dit-il, et « la troisième fois, la semaine dernière, au départ de mes parents ».
Ce début de travail est centré pour l'heure sur la question des choix immédiats, avec pour horizon (encore très lointain) celle de son engagement sur la voie de son désir. Consentir à mettre ce qui lui arrive en mots réouvre pour le moment l'éventail des possibles. Archibald l'exprime ainsi : « avec ma copine, on réfléchit à peut-être partir, pour un ou deux ans là-bas, dans mon île, pour voir comment on se sentirait… il y a plusieurs solutions. C'est possible… avec des compromis… on se renseigne… Moi ça m'obsède. Elle aussi. Sa mère dit que c'est un sacrifice pour sa fille, qui devra quitter tout ce qu'elle a. Ça n'aide pas. Et si on quitte la France, les week-ends et les vacances, qu'est-ce qu'on fera, là-bas, dans cette île, loin de tout ? Tout cela me fait peur car quand je fais quelque chose, je le fais à fond… ».
Au fond, si l'impératif de jouissance rend les unions autant que les séparations difficiles, c'est qu'elles sont les deux faces d'une même médaille.

Clara ou la difficulté de se séparer

Dans notre civilisation, le symptôme de l'enfant est souvent la barrière qui se lève pour dire « stop », faisant objection au mot d'ordre « *Jouis ! et tais-toi* » de l'hypermodernité. Les enfants disent souvent avec leur corps, leurs symptômes, parfois leurs passages à l'acte, ce qui ne peut se dire avec les mots. C'est ce que va nous apprendre Clara, que je rencontre âgée de six ans.
Pour situer notre mode de jouissance par rapport à l'Autre, dit Lacan, il ne nous reste que le plus-de-jouir. Encore faut-il que nous soyons séparés suffisamment de l'objet – donc de l'Autre. Quand l'Autre disparaît (c'est le cas quand triomphe le Discours capitaliste), cela veut dire que l'instance séparatrice, le tiers, disparait.
C'est là que se manifeste la pertinence d'une clinique orientée par le réel, fondée sur l'idée que la modalité de jouissance propre à chacun, cette irréductible fixation de jouissance qui ne cède pas, qui insiste, est aussi un point d'arrêt, un point de fixité, dont nous faisons notre boussole pour « faire

de la jouissance une fonction[25] », selon l'expression de Lacan, avec la circulation de la parole pour seul outil. Car c'est en remettant ses objets en circulation et en se reconnectant avec sa *lalangue* qu'un enfant traite son insupportable.

Depuis peu Clara ne peut plus aller à l'école. Le symptôme prend la forme de crises de larmes – jusqu'au malaise –, au moment d'en franchir le seuil pour se rendre dans sa classe. Difficile ici de parler de « phobie scolaire » car l'enfant adore l'école où elle est une excellente élève. Elle se dit impatiente d'y retourner et en attendant, fait ses devoirs chez elle. Tout se passe comme si sa tête voulait aller à l'école, mais que ses pieds refusaient de l'y emmener. Au fil de nos rencontres, le symptôme s'atténuera, mais va insister longtemps, du CE1 au CM2.
Clara est élevée seule par sa mère, dans le même immeuble que ses grands-parents. Son père est à ce point « vaporisé » que durant les trois années qui seront nécessaires pour qu'elle puisse retourner durablement à l'école, je n'obtiendrai aucun récit sur son existence passée ou présente.
Dans cette école, c'est une chance, le psychologue de l'éducation nationale partage notre orientation, tandis que le directeur ne demande qu'à trouver des solutions. Tous deux s'occuperont d'un « symptôme » et non d'un « caprice » de Clara, comme le qualifie la maîtresse de CE1, année où émerge ce « refus scolaire ».
Dans ce cas, l'enjeu se situait, comme souvent, ailleurs qu'à l'école. Il était à situer du côté d'un illimité, d'une impossible séparation entre la mère et l'enfant, si fréquente aujourd'hui, qui peut mener un enfant, comme c'est le cas pour Clara, à se sentir responsable d'une mère qui lui est si indispensable qu'elle craint à tout instant de la perdre si elle la quitte d'une semelle. En outre Clara est coincée dans une identification qui la met en impasse. Elle se vit comme « une dame », une amie de sa mère, sa partenaire. Elle trouve bien plus intéressant que l'école de partager le quotidien des adultes de sa famille, et spécialement celui de ses grands-parents. Vivre la même vie qu'eux lui parait à sa portée, car personne chez elle ne songe à apporter limite ou démenti à cette position. Sa mère moins

[25] Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, pp. 321-322.

que quiconque, étant elle-même identifiée à sa fille, ce dont témoigne le fait que jamais elle n'acceptera de changer son adresse mail, composée non pas de son nom à elle, mais du prénom et du nom de sa fille… La jouissance prise dans le symptôme de l'enfant est aussi celle de la mère, qui obtient de surcroît les aides publiques prévues pour rester auprès d'un enfant souffrant, ce qui lui permet de redevenir à l'occasion, elle-même, l'enfant de ses parents retraités, dans une famille où chacun se retrouve libre de ne pas aller travailler.

L'éthique du directeur et du psychologue leur permettant de ne pas se dissoudre dans cet illimité, diverses manœuvres et réponses coordonnées ont permis graduellement à Clara de retourner à l'école. Cela durait quelques semaines ou quelques mois. Mais le symptôme insistait : la mère était réticente à lâcher les dernières prises qui empêchaient l'écart suffisant entre elle et sa fille permettant que les absences de Clara à l'école cessent complètement.

Finalement, c'est la puissance publique qui a fini par intervenir en tiers séparateur. Une inspectrice très « hypermoderne », sans s'embarrasser du dispositif que l'équipe constituée autour de Clara avait bâti, a décrété que le système scolaire avait été suffisamment coopératif et l'a exclue de son école. Son intervention soudaine a éclairé crument à quel point « l'enfant, aujourd'hui, est un enjeu de pouvoir ». Jacques-Alain Miller le constatait avec force en inaugurant *L'institut de l'enfant :* « Il s'agit toujours de réduire, de comprimer, de maîtriser, de manipuler la jouissance de celui que l'on appelle un enfant pour en extraire un sujet digne de ce nom, c'est-à-dire un sujet assujetti[26] ».

Clara a dû changer d'école. Elle a été admise dans une école faisant exception par ses méthodes pédagogiques, de petites classes et un accueil personnalisé. Ce choix s'est avéré être la formation de compromis qui a permis à Clara de conserver son petit monde d'adultes à la maison, tout en consentant à fréquenter sa classe d'âge. Comme souvent dans ce type de situation, le travail mené discrètement en parallèle, séance après séance,

[26] Miller J.-A., « L'enfant et le savoir », discours de conclusion de la première Journée d'étude de l'Institut de l'Enfant le 19 mars 2011, disponible en ligne sur le site de l'Institut de l'enfant : https://institut-enfant.fr/orientation/jacques-alain-miller-lenfant-et-le-savoir/

avec la mère, s'est avéré essentiel, car pour accéder à une position de sujet, l'enfant doit s'extraire de son statut premier d'objet de la mère, ce qui suppose qu'elle y consente, et donc qu'elle puisse se tourner vers d'autres objets. D'ailleurs, à peine sa fille sortie d'affaire, la mère s'est mise au régime, à cuisiner mieux aussi pour sa fille, s'est réinscrite au sport.
Grâce au transfert et à la confiance inébranlable que cette mère m'accordait, le dispositif analytique a pu démontrer, une fois encore, sa capacité à manier la coupure.
La clinique le démontre, sortir d'une jouissance sans limite et trouver une boussole pour s'orienter est possible en prenant appui sur l'irréductible singularité du sujet, c'est-à-dire en repérant le nouage singulier qui lui permet de se soutenir dans l'existence. Pour Archibald, il s'agit de traiter la jouissance qui sous-tend l'identification qui le pousse à s'enfermer dans le rôle du fils, de l'héritier, avec les adultes qu'il côtoie ; pour Clara, de trouver une modalité moins ruineuse que d'être « une dame ». La pulsion étant consubstantielle au vivant, il est bien sûr inenvisageable d'éliminer toute satisfaction de la pulsion. Pour entamer la jouissance d'un sujet, il s'agit tout simplement de remettre la parole en circulation, ce qui suppose un désir qui ne soit pas anonyme, permettant d'ouvrir la possibilité de désirer autre chose que cette jouissance coupée de l'Autre, qui est celle de l'Un tout seul.

3 – Le corps comme seule limite

« Parasite, la peine capitaliste[27] »

Si l'Un tout seul n'est pas quelqu'un de très sociable, il est parfois infréquentable, pourrait-on dire du protagoniste principal du film *Parasite*. Réalisé par Bong Joon-ho, ce film coréen dénude un autre effet repérable de l'hypermodernité qui, en incitant nos contemporains à satisfaire sans limite la pulsion, libère en même temps le « penchant à l'agression[28] », « l'hostilité primaire[29] », et la haine de son semblable qui, affirmait Freud, caractérisent

[27] Titre de l'article de Pierrard M., « Parasite, la peine capitaliste », *Citazine magazine* du 4 juin 2019, disponible en ligne (septembre 2022) à l'adresse : https://www.citazine.fr/article/parasite-peine-capitaliste/
[28] Freud S., *Le malaise dans la culture,* Paris, PUF, 1995, rééd. 2000, pp. 53-54.
[29] *Ibid.*

l'être humain, poussé par ses « passions pulsionnelles[30] » à vouloir s'approprier de force les biens ou le corps d'autrui, à exploiter son prochain, l'humilier, le martyriser, voire de le tuer.

Parasite pointe la dimension sadienne du *no limit* et comment quand il n'y a plus d'Autre, le corps peut devenir la seule limite.

Sorti en 2019, ce film d'anticipation a défrayé la chronique autant en raison de ses qualités qu'en raison de son succès dans le monde entier, où il a été couronné par de multiples prix dont la palme d'or du Festival de Cannes. Il est le septième film d'un réalisateur déjà auteur de blockbusters à gros budget comme *Snowpiercer* (Transperceneige) et *Okja*.

« Drame familial[31] » et thriller à suspens sur les inégalités sociales, *Parasite* dépasse largement ces dimensions par sa radicalité. Comme l'exprimait un critique, il met en scène deux familles « dans un jeu de massacre aussi radical que jubilatoire[32] ». La première est une famille de chômeurs de Séoul (Corée), celle de Ki-Taek (incarné par l'acteur fétiche du réalisateur), « vivant d'expédients » et végétant dans « un appartement en sous-sol sombre et sordide », où elle « cohabite » avec les inondations et « les cafards[33] ».

Dans cette famille, la mère est employée de maison chez une autre famille, aisée, bourgeoise, celle les Park.

L'engrenage implacable autant qu'incontrôlable s'enclenche le jour où Ki-Woo, le fils de Ki-Taek, aidé par sa mère, décroche, à l'esbroufe, et en mentant sur ses qualifications, un emploi de professeur particulier d'anglais pour la fille des Park, avant de faire profiter sa famille du filon : il manigance

---

[30] *Ibid.*

[31] « *Parasite*. Bonng-Hoon Ho revient avec un drame familial maîtrisé », site web de L'express, 22 mai 2019, disponible en ligne (septembre 2022) à l'adresse : https://www.lexpress.fr/actualites/1/culture/parasite-bong-joon-ho-revient-a-cannes-avec-un-drame-familial-maitrise_2079517.html#:~:text=Pr%C3%A9sent%C3%A9%20mardi%20en%20comp%C3%A9tition%2C%20%22Parasite,cafards%20et%20vivent%20d'exp%C3%A9dients.,

[32] Pierrard M., « Parasite, la peine capitaliste », *Citazine magazine* du 4 juin 2019, disponible en ligne (février 2022) à l'adresse : https://www.citazine.fr/article/parasite-peine-capitaliste/

[33] « Parasite. Bonng-Hoon Ho revient avec un drame… », site web de L'express, *op. cit.*

pour faire embaucher sa sœur comme art-thérapeute auprès du fils puis son père comme chauffeur.

Comme beaucoup de films et romans futuristes, *Parasite* montre que le *pastout* est notre futur. La question qu'il traite est celle de la réduction de l'homme à sa valeur d'objet. Il nous avertit qu'un des enjeux du monde moderne est de savoir si notre corps et notre subjectivité continueront de nous appartenir. Il met en scène la fragilité de la limite qui empêche que nos corps soient « détaillés pour l'échange », le risque qu'ils puissent être achetés, vendus, négociés en pièces détachées et nos vies marchandées sous forme de « datas ».

« Ce dont il s'agit dans le *Malaise de la* civilisation [de Freud], c'est de repenser un peu sérieusement le problème du Mal, en s'apercevant qu'il est radicalement modifié par l'absence de Dieu », énonçait Lacan[34]. Dieu est l'un des noms que les hommes donnent à l'exception. Dans l'ordre traditionnel, il est cet « x » échappant à la castration qui permet aux sociétés de trouver leur cohésion et de supporter la castration. Mais il est aussi le principe qui obtient cette cohésion au prix de l'exclusion, dans une logique où le principe d'exception est l'opérateur qui permet de séparer, classer, trier, hiérarchiser, c'est-à-dire d'ordonner – et plus généralement de maintenir l'ordre (l'ordre public notamment). *Parasite* illustre aussi comment la loi phallique, si elle permet d'organiser et de civiliser, justifie aussi et maintient hiérarchies, inégalités, injustices et barrières sociales.

Pourquoi ce titre *Parasite* ? Le réalisateur ne s'en est jamais expliqué. Pourtant ce nom est le sel du film, sa clé aussi. Le premier mouvement est d'attribuer ce qualificatif de parasite à la famille de chômeurs qui manigance pour s'immiscer, voire prendre possession de la vie et des biens de la famille Park, qui habite une maison d'architecte de rêve avec baies vitrées, déco épurée de magazines de décoration contemporaine et vue sur un jardin « manucuré » comme disent les Américains.

Selon le dictionnaire, « parasite » est un « qualificatif péjoratif » pour désigner « une personne qui vit dans l'oisiveté, aux dépens d'une communauté ou d'une autre personne ». Au sens littéral, le parasite est un

---

[34] Lacan J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960),* Paris, Seuil, 1986, Leçon du 23 mars 1960, pp. 217-218

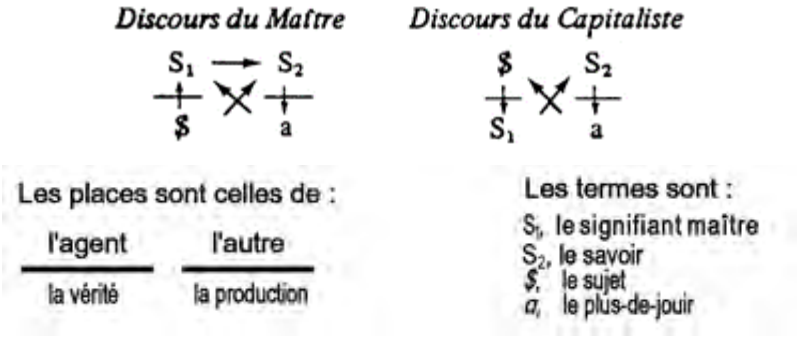
être qui vit aux dépens d'un autre (un hôte d'une autre espèce) de façon permanente, sans le détruire (virus, pou, ténia sont des parasites).
Mais *Parasite* dévoile aussi la violence et la sauvagerie d'un monde dominé par l'argent, dans lequel une famille pauvre est aussi transparente aux yeux d'une famille aisée que les vitres de la grande maison, qui, au-delà des deux familles, est le troisième protagoniste du film.
Alors, qui est le parasite de qui, dans ces conditions ?
Qualifié de « tragédie sans méchants » par son réalisateur, le film met en scène ce qui peut se produire le jour où tombent les barrières sociales et les principes organisateurs qui maintiennent séparés riches et pauvres et font que chacun reste à sa place. Le réalisateur pourtant « se garde bien de jouer sur l'antagonisme[35] ». Son propos est de révéler comment l'absence totale de limite vient dérégler le cloisonnement que s'efforce de maintenir la société moderne pour maintenir séparés les groupes sociaux. Car sans les manœuvres hors la loi du fils pour amadouer la famille riche, les deux clans ne se seraient jamais rencontrés ni rapprochés – jusqu'à… (ceux qui ont vu le film savent jusqu'où cela ira).
Parasite avertit sur la puissance dévastatrice de la pulsion libérée, quand elle conduit deux êtres – ou deux familles – ou deux pays – à s'affronter sur l'axe a-a', en dehors de toute régulation par la parole, le droit, la loi. Ici, ce que les anglais appellent le *greed* – soit l'avidité, la cupidité – constitue le ressort qui anime des protagonistes qui se perçoivent en miroir.
Avec un subtil dosage d'humour (noir), de suspens et de farce « qui voilent la violence du propos », « *Parasite* est un pamphlet brillant sur le capitalisme en roue libre générateur d'injustices explosives, une satire sociale déguisée en polar, à moins que ce ne soit l'inverse[36] ».
Dans un article au titre génial « *Parasite,* la peine capitaliste », saluant l'exploit, le critique Marco Pierrard concluait en estimant que le génie du film est qu'il « parvient à dépasser les interactions entre les personnages pour

---

[35] Pierrard M., « Parasite, la peine capitaliste », *Citazine magazine* du 4 juin 2019, disponible en ligne (février 2022) à l'adresse : https://www.citazine.fr/article/parasite-peine-capitaliste/
[36] Pierrard M., « Parasite, la peine capitaliste », *Citazine magazine* du 4 juin 2019, disponible en ligne (février 2022) à l'adresse : https://www.citazine.fr/article/parasite-peine-capitaliste/

mettre en lumière le système implacable qui contrôle de façon invisible leur destin. Ils ne sont après tout que des marionnettes inconscientes…[37] ».
Un « système implacable qui contrôle de façon invisible le destin » : n'est-ce pas une excellente façon de décrire la modalité de jouissance propre à chacun ? C'est aussi la définition du capitalisme, système implacable dont l'intérêt est de ne mettre aucun frein à cette pulsion, à cette modalité de jouissance qui parfois prend le contrôle, envahit, et parasite le sujet.

Lire ces phénomènes avec Lacan
Pour conclure, reprenons le mathème du Discours capitaliste :



L'écriture par Lacan du Discours capitaliste met l'accent sur le fait que :
– Avec son circuit sans fin, le Discours capitaliste (DK) est un système qui vise l'accumulation du capital – et rien d'autre. À ceux qui en sont les acteurs, il sera demandé toujours plus. C'est ce qu'indique le circuit sans fin illustré par les flèches (un circuit sans fin en forme de 8 allongé, c'est-à-dire en lemniscate) ;
– Les éléments du Discours capitaliste sont épars, disjoints et de ce fait ne s'articulent pas en discours. De ce fait le DK est inapte à réguler la jouissance et laisse le sujet déboussolé ;
– Le mathème indique que le système promeut une satisfaction en court-circuit : le sujet se trouve en position d'obtenir un accès direct à l'objet plus-

[37] *Ibid*.

de-jouir noté « α », sans passer par la parole, le lien, la demande ou l'échange. L'Autre est évincé. L'objet plus-de-jouir s'impose au sujet.
– En rapprochant le sujet de son objet, le DK ouvre sur un illimité de jouissance au point que le sujet peut se trouver hypnotisé, asphyxié, écrasé sous l'objet. Lacan écrit ces deux derniers aspects avec la flèche allant de « α » à $\$$;
– Ainsi écrasé, le sujet est beaucoup moins « sujet », et devient beaucoup plus « objet » : il se trouve en position de se voir précipité lui-même en position d'objet ;
– Avec sa structure en lemniscate, le système de production capitaliste (la civilisation actuelle) est un circuit tournant de plus en plus vite, sans point d'arrêt, relançant sans cesse la recherche de l'objet de consommation. D'où le style addictif de notre époque : « et encore un », « et encore un », « et encore un »... ;
– En haut du mathème figurent les places dont nous sommes conscients, et en bas, celles qui restent non conscientes. Le S_1 placé en bas à gauche, soit en place de vérité, souligne que le Discours capitaliste passe sous silence ce qui est son véritable ressort : le mot d'ordre (S_1) *Jouis !* qui manipule l'objet plus-de-jouir (inscrit sous la barre à droite) pour l'asséner au sujet ;
– En haut à droite est placé le savoir : il s'agit du savoir scientifique, chiffré, comptabilisé. Tout ce qui se calcule, se compte et s'accumule est placé au sommet des savoirs dans notre hypermodernité. L'information, les savoirs, sont d'ailleurs devenus aussi des marchandises.
– Le savoir scientifique est désormais injecté dans le système de production capitaliste (ce qu'indique la flèche qui va de S_2 à « α »). Il domine aussi le politique ;
– Ce savoir est injecté dans fabrication d'objets toujours plus sophistiqués qui pleuvent sur le sujet, relançant le processus à l'infini, à grand renfort de communication et de publicité ;
– Les autres discours sont court-circuités : le sujet n'est plus épinglé par un signifiant-maître (un S_1) reçu de l'Autre : il peut s'en trouver déboussolé. Il se trouve libre de se nommer à sa guise (ou d'appartenir à n'importe quel ensemble, de chercher des réponses auprès de n'importe quel maître, de suivre n'importe quel mot d'ordre, de s'identifier au premier signifiant-maître qui passe…) ;

– S'il n'a pas cette ressource de s'inventer à sa guise, il se trouve dans une indifférenciation qui le réduit à n'être qu'un quelconque. Cela favorise l'axe a-a', la relation en miroir d'où nait la haine de son semblable, alimentant son rejet et son exclusion, voire la volonté de le détruire ;
– Le capitalisme est un système qui exige que chacun participe à une œuvre commune et abandonne son identité en échange d'une satisfaction sans frein de la pulsion ;
– Rappelons aussi que le DK et ses éléments épars désorganisent les autres discours formalisés par Lacan, car en les écartant, il les affaiblit. Il dénude que la langue n'est qu'un code, une « élucubration », dit Lacan, qui peut se remanier. De fait, le capitalisme a donné naissance à une « novlangue managériale » et à une gestion de toute chose par la norme comptable, le chiffre et la statistique, qui ont désormais envahi toutes les structures sociales et jusqu'au secteur du soin. Il s'accompagne d'une concurrence des discours, y compris des discours à la croissance exponentielle que sont les *fake news* et les discours complotistes ;
– Comme c'est un discours déconnecté de toute référence à la vérité (puisqu'en place de vérité, sous la barre, à gauche, il y a une injonction, un commandement), il ne connait donc ni doute ni honte ni culpabilité ni question ni éthique. Il promeut ceux qui partagent cette indifférence.
– Enfin, Lacan dit dans « Télévision » qu'il s'agit d'un système « follement astucieux », mais « voué à la crevaison[38] ». Tournant comme un moteur, sans fin et de plus en plus vite, Lacan prédisait qu'il serait logique de la voir un jour s'emballer et hoqueter dans des crises sans cesse plus rapprochées – jusqu'à disparaitre…

Pour terminer, je rappellerai que les mutations de la société contemporaine n'ont pas que la lutte à mort, « l'égarement », le *greed,* la haine de l'autre et l'effondrement des valeurs morales comme perspective. Tout d'abord, les quatre discours « traditionnels » continuent d'exister. Ensuite, l'effritement progressif de l'ordre du Père permet aussi un monde plus ouvert, ouvrant une voie au *pastout*, au singulier, au un par un, aux valeurs féminines. Les

[38] Lacan J., « Discours à l'Université de Milan le 12 mai 1972 », *Lacan en Italie,* La Salamandra, 1978, pp. 32-55, disponible en ligne (septembre 2022) à l'adresse : https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1972-05-12.pdf.

artistes d'avant-garde nous le montrent, c'est un monde qui offre aussi une plus grande liberté, qui convoque et encourage l'invention. Dans son livre sur le capitalisme, F. Denan estime que si l'on ne peut plus enfermer « *tous* » les habitants de la planète dans un ensemble clos, « le concept de *pas-tout* [permet] un accès nouveau à la chose politique, en la pensant à partir de [la série…], une série non close de petites expériences avec d'autres que ça intéresse […]. Au lieu d'être commandé par le surmoi, on suit son désir. […] La structuration sociale en petits groupes permet d'autres expériences, ailleurs[39] »…

[39] Denan, F., Thèse de doctorat, *op. cit.*

Chantal Bonneau

Des femmes, Des hommes, what else ?

Jouissance et non-rapport sexuel

Féminicide

Lacan nous a ouvert une piste féconde pour aborder la question des modifications dans la société de la place des hommes et de leur relation aux femmes, à un moment où les paradigmes traditionnels ont changé. Il écrit : « Il n'y a qu'une seule chose dont il ne sache littéralement que faire quand par exemple c'est un homme – c'est une femme. Il n'y a rien dont il sache moins que faire, que d'une femme. Interrogez-vous. Qu'y a-t-il de plus embarrassant pour un homme qu'un corps de femme ? […] Freud, tombant dans le panneau, nous raconte que l'Éros, c'est la tendance vers l'Un. C'est justement là qu'est toute la question – le réel, lui, il est bel et bien deux, à partir de là, il est tout à fait clair que le réel, comme je l'exprime, c'est justement l'impossible. À savoir, l'impossible de ce qui donnerait un sens à ce rapport dit sexuel[1] ».

Cet embarras, poussé au paroxysme, peut conduire certains hommes à franchir une limite et c'est alors la violence, voire la haine, qui surgit. Cela n'est pas nouveau, mais ce qui entraîne un bouleversement sociétal c'est que, face à la haine qui peut conduire au meurtre, un nouveau signifiant est apparu il y a peu de temps, celui de "féminicide".

En 1976 une sociologue, militante féministe américaine, d'origine sud-africaine, Diana Russell, crée ce néologisme *féminicide*. C'est un mixte des mots "féminin" et "homicide". Elle a été la première à définir le féminicide comme un « meurtre à mobile misogyne […] motivé par la haine, le mépris, le plaisir ou le sentiment d'appropriation[2] ». Féministe de réputation internationale, elle a publié de nombreux ouvrages et articles sur le viol

---

[1] Lacan J., « Le phénomène lacanien » (1974), texte établi par J.-A. Miller, tiré à part des Cahiers cliniques de Nice, n°1, juin 1998, Section clinique de Nice, 2011, p. 24.

[2] Cf. Mirat Castrillo D., « Là où les mots ne suffisent pas : la violence et le féminicide », *Mental*, nº 41, Juin 2020, p. 29.

conjugal, l'inceste, le meurtre misogyne et la pornographie et a consacré sa vie à la lutte contre les crimes envers les femmes. Cependant, ce signifiant n'a été diffusé auprès du grand public qu'en 1992, au moment où, elle et la criminologue britannique Jill Radford, l'introduisent dans le titre de leurs livres. Il faudra quelques années encore pour que le féminicide entre dans le lexique courant. Aujourd'hui, il s'est imposé dans de nombreux pays touchés par les meurtres des femmes, en particulier en Amérique Latine qui s'est mobilisée à la suite d'une vague d'assassinats, à Ciudad Juarez au Mexique dans les années 1990. Une dizaine de pays latino-américains, dont le Mexique, le Chili et l'Argentine, ont depuis introduit le terme de *femicidio* dans leur code pénal. En France, le meurtre d'une femme ou d'une jeune fille n'est pas reconnu en tant que tel par le code pénal[3]. Cependant, en 2019, le gouvernement a lancé le Grenelle des violences conjugales pour enrayer le phénomène des féminicides. Quarante-six mesures ont été prises mais, en 2020, seules vingt-huit mesures ont été engagées.
Les statistiques parlent d'elles-mêmes : chaque année, environ cent trente femmes sont tuées en France par leur conjoint, ou ex-compagnon[4]. Longtemps qualifié de « crime passionnel », le féminicide fait l'objet d'une prise de conscience collective. Il n'y a pas de profil-type, cela concerne tous les âges, toutes les classes sociales et 70% des féminicides sont déclenchées par la décision des victimes de partir.

Cet Autre que je hais

Les crimes et les violences faites aux femmes occupent maintenant une place importante dans le débat public, politique, législatif et éducatif afin de poser des limites à cette violence. Mais il faut bien constater que la violence contre le corps des femmes continue[5]. Comme l'écrit Dolores Castrillo Mirat dans *Mental* : « Il est devenu impossible de soutenir le mythe du « macho », dominateur propre à l'ère patriarcale[6] ».

---

[3] Cf. https://information.tv5monde.com/terriennes

[4] Cf. *Le Monde*, https://www.lemonde.fr/societe/visuel/2020/06/01/feminicides-mecanique-d-un-crime-annonce_6041403_3224.html

[5]Cf. Mirat Castrillo D., « Là où les mots ne suffisent pas : la violence et le féminicide », *op.cit*., p. 29.

[6] *Ibid.*

« La disparition du viril » relevée par Lacan à partir du cas du petit Hans, fait état d'hommes d'un nouveau style ; je le cite : « Il [Hans], rejoint là un type qui ne vous paraîtra pas étranger à notre époque, celui de la génération d'un certain style que nous connaissons, le style des années 1945, de ces charmants jeunes gens qui attendent que les entreprises viennent de l'autre bord – qui attendent pour tout dire, qu'on les déculotte[7] ». Ce constat semble toujours opérant.

La chute du viril accompagne le mouvement du déclin du père que Jacques-Alain Miller interroge : « qu'est-ce que la disparition du viril ? C'est ce qui reste de la formule de la sexuation masculine si l'on oblitère la partie gauche de la formule. Il reste alors simplement le *tous*. Le tous ensemble, le tous pareils, de la démocratie. Ce qui sans doute explique le sentiment de la disparition du viril, c'est l'atteinte faite à la fonction paternelle. Derrière la disparition du viril, il y a le déclin du père[8] ».

Cette disparition du viril qui masque le déclin du père s'accompagne de manifestations et de revendications des mouvements féministes qui s'élèvent contre le phallocentrisme et radicalisent leurs positions. La société en est bouleversée et l'intime dans les couples est touché. Les passages à l'acte se multiplient. Lorsque nous lisons des comptes rendus de gendarmerie ou des enquêtes menées par des journalistes – je vous renvoie à la grande enquête menée par une cellule d'investigation du *Monde* sur les « Féminicides » publiée en juin 2020 – ce qui saisit c'est le moment où tout bascule et que l'irréversible va se produire. Si nous savons qu'entre l'homme et la femme il n'y a pas d'harmonie, comment comprendre cette passion haineuse qui saisit l'homme et instille son venin jusqu'à la déraison, le délire ?

C'est qu'il existe une frontière étanche entre la violence propre à l'agressivité qui concerne tout sujet et la haine qui vise l'être même et n'a pas de limites. L'agressivité se manifeste dans une expérience qui est subjective par sa conception même. Il y a chez chacun d'entre nous une pulsion agressive qui

---

[7] Cité par Castrillo Mirat D., Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 414.

[8] Miller J., « Bonjour Sagesse », *La Cause du Désir*, N° 95, avril 2017, p. 84.

fait partie de la constitution du sujet. Lacan nomme ce moment la « connaissance paranoïaque » du stade du miroir[9].

Tout être humain est le résultat d'une force interne qui met en place une transformation de la force en enjeu verbal. Pour cela il faut un semblable en face à affronter.

La haine est une passion réelle qui vise le cœur de l'autre, son être, et dans le pire des cas, sa vie. Il y a quelque chose d'irréductible et d'impossible dans la haine, qui peut conduire à la mort et au meurtre lorsqu'elle nourrit le trou de la forclusion en faisant exister le *rapport sexuel*. « Il arrive qu'elle [la haine] agrafe tout l'univers mental d'un sujet […] Car chacun d'entre nous, tout éperdu de compassion qu'il soit, est aussi sollicité dans sa part irréductible d'inhumanité, sans laquelle il n'est pas d'humanité qui tienne [10]».

On prête à la femme de céder au masochisme dit féminin. Lacan va battre en brèche cette affirmation en parlant du prétendu masochisme féminin. Voilà ce qu'on peut lire dans le *Séminaire* XI : « la prétendue valeur […] du *masochisme féminin*, comme on l'exprime, il convient de la mettre dans la parenthèse d'une interrogation sérieuse. Elle fait partie de ce dialogue qu'on peut définir, […], comme un fantasme masculin[11] ». Le féminicide, pourrait se dire « une absolutisation ordinaire de la jouissance, qui vient voiler le trou du non-rapport sexuel[12] ».

#MeToo

À partir des textes produits par Jean-Claude Milner, celui de sa conférence à Lagrasse le 8 août 2018[13] et celui paru dans le collectif Milner J.-C., Zizek

---

[9] Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 93-100.

[10] Miller J.-A., « Le théâtre secret de la pulsion », *Le Point*, n° 2062, 22 mars 2012, p. 46.

[11] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, pp. 175-176.

[12] Laurent É., « Remarques sur trois rencontres entre le féminicide et le non-rapport sexuel », *Lacan Quotidien*, N° 861, vendredi 13 décembre 2019.

[13] Conférence de Jean-Claude Milner le 8 août 2018, dans le cadre du banquet d'été « dans la confusion des temps », à Lagrasse du 4 août au 10 août 2018. Disponible sur *YouTube*.

S., Lucchelli J. P.[14], je vous propose de nous arrêter sur les réflexions de Jean-Claude Milner sur ce que le mouvement #MeToo révèle, mais aussi sur les conséquences qui pourraient découler de ses propres impasses. Que nous dit-il ?

Tout d'abord, il revient sur l'affaire Weinstein et sur le scandale dont les médias ont parlé. Cette affaire « vient de l'inégalité extra-sexuelle qui vient corrompre l'acte sexuel – inégalité de force physique, de moyens financiers, etc.[15] » ; « Dans les sociétés modernisées ayant renoncé aux formes anciennes de l'oppression sur les femmes », dit-il, « l'acte sexuel devient le lieu où quelque chose de l'oppression demeure intouché[16] ».

#MeToo signifie qu'avec l'Affaire Weinstein, il y a un renversement entre l'exception et la règle ; son comportement n'est pas une exception mais révèle une règle. Quant au « Too » de MeToo, qui veut dire « Moi aussi », il permet une extension sans limite pour celles et ceux qui ont connu les effets de la règle. Si nous comparons avec le mouvement *Balancetonporc* qui a pris le relais en France, nous remarquons que la différence porte sur l'exception : le porc étant une exception, la formule n'est donc pas généralisable. #MeToo est l'espace de la règle générale[17].

Au-delà de cette affaire, une autre question insiste : on dénonce l'inégalité mais, poursuit J.-C. Milner, est-il toujours vrai qu'elle se ramène à une donnée extérieure qui s'ajouterait au coït ? Ou est-elle consubstantielle au coït ? C'est une dimension qui ouvre sur une problématique différente, puisqu'elle engage à clarifier la façon dont la relation intime peut se dérouler. Dans le premier cas, cela pourrait se résumer à une pure donnée sociale. Une société inégalitaire engendre des partenaires de l'acte sexuel inégaux sans que « lui-même y contribue[18] ». Ce serait alors une valeur d'usage.

Kant avait déjà envisagé une solution qui permettait d'éviter cette inégalité en recourant au contrat. Ce serait un contrat où chacun des deux corps parlants annoncerait à l'autre son consentement. Il faut qu'il soit pris une fois

---

[14] Milner J.-C., « D'une sexualité l'autre » *in Sexualités en travaux*, Paris, éditions Michèle, 2018,

[15] *Ibid*., p. 42.

[16] Conférence de Jean-Claude Milner le 8 août 2018, *op., cit.*

[17] *Ibid.*

[18] Milner J.-C., « D'une sexualité l'autre », *op. cit*., p. 42.

pour toutes, de manière symétrique, simultanée et entièrement libre. Actuellement il y a un seul contrat qui y répond : le mariage. Notons qu'aujourd'hui la notion de contrat est très présente dans les pays scandinaves par exemple (pas seulement dans le cas du mariage). Mais quand il s'agit des êtres parlants, le consentement est illusoire car, dans n'importe quelle situation, il y aura toujours un plus fort et un plus faible. J-C. Milner rappelle d'ailleurs que pour Marx l'usage n'est jamais symétrique, car quand l'ouvrier vend sa force de travail, il croit vendre son temps de travail ; or, l'échange est fondamentalement vicié puisque l'ouvrier a vendu son temps de travail, pas sa force de travail. Sa force de travail ne sera pas payée, elle crée de la valeur supplémentaire qui ne sera pas payée dans la rétribution du temps de travail (plus-value). Le patron est maître de l'ouvrier et tout usage est « inéquitable, inégal[19] ». Il ne peut y avoir de consentement entre les partenaires d'usage, l'utilisateur et l'utilisé.

J.-C. Milner pointe qu'en allant au-delà de l'affaire Weinstein, une doctrine sous-jacente n'est jamais vraiment exprimée dans le mouvement #MeToo, c'est la question de la force et de la faiblesse dans l'acte sexuel. Cette doctrine pose que l'acte sexuel ne doit pas seulement s'aborder en termes objectifs mais en termes structuraux. Il met en avant un point de structure posant que la femme est faible structuralement et l'homme est fort structuralement. Ainsi, dans l'acte sexuel, la femme serait structuralement faible et l'acte sexuel pourrait être vécu comme un viol après coup, même s'il y a eu consentement. Partant de cette reconnaissance de la faiblesse de la femme et de l'absence d'égalité entre l'homme et la femme, elle doit être protégée.

S'appuyant sur « La Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen » (1789) qui dit que : « Les êtres humains naissent et demeurent libres et égaux en droits », J.-C. Milner nous renvoie à ce qui se passe dans le monde, dans notre société, où s'observe que c'est l'inégalité des droits qui domine et que les êtres humains naissent inégaux en droits (notons que « droits » est écrit au pluriel). Par ailleurs, dès qu'il s'agit de la sexualité, il faut laisser l'interprétation des droits de l'homme de côté. Pour la justice quand l'acte sexuel est concerné, les hommes sont toujours soupçonnés

[19] Cf. Conférence de Jean-Claude Milner, *op. cit*.

d'avoir abusé de leur force. Le doute qui bénéficie à l'accusé ne s'applique pas ici. Les droits, dans ces conditions, ne sont pas des droits fondés sur l'égalité mais sur la protection du plus faible à l'égard du plus fort. Cela soulève deux critiques de la part de J.-C. Milner :

1) Si l'on réfléchit à ce que pourrait devenir l'aboutissement potentiel de #MeToo, le comportement de Weinstein n'est pas une exception mais une règle qui concerne l'acte sexuel. Freud nous a montré qu'il y a, chez tout être humain, une part d'animalité, que seule la culture peut, parfois, limiter.
Mais nous savons aussi que la culture et la vie sexuelle sont difficilement compatibles. Pour le sexuel, il n'y a pas de régulation par les droits. Si #MeToo poursuit dans la voie de la faiblesse structurale qui ne pourrait être réservée qu'aux femmes, que deviennent les enfants qui sont aussi faibles structuralement ? Il faudrait étendre à la pédophilie, à l'infanticide…

2) #MeToo dénonce une violence interne due à la richesse de Weinstein. Des précautions peuvent être prises pour limiter cette violence interne mais il y a un risque : en contractualisant tous les aspects de l'acte sexuel, ne risque-t-on pas d'isoler un noyau de violence irréductible à l'acte sexuel ? Est-ce qu'on ne s'oriente pas vers la prostitution ? *Quid* alors du penchant au rigorisme féroce ?
Mais, il existe aussi des violences externes. Si #MeToo en reste aux violences internes, que penser des violences externes comme l'excision dans d'autres cultures ?
Toutes ces remarques peuvent se réduire à une seule : au début du mouvement c'est la violence exercée par un corps sur un autre corps qui est en jeu. Si l'on aborde la question par la structure, nous risquons de perdre un point de réel essentiel : celui du sexuel qui concerne le corps, le corps que nous avons.
La force de la Déclaration des Droits de l'Homme est de se présenter comme droits du corps ; de corps ramenés à leur indifférenciation. La liberté, l'égalité et la fraternité, dans la Déclaration et dans la société, vont faire comme si les corps étaient semblables les uns aux autres. Or, chaque corps, quelle que soit sa forme, sa couleur, son âge ou son sexe, est unique et singulier.

What else ***? L'objet α***

Lorsque Lacan introduit l'objet α dans son enseignement, il en fait le partenaire fondamental pour le sujet. C'est à partir de la structure du fantasme qu'il pose la fonction de petit α ($<>α). Ce n'est pas l'Autre du sujet, ni l'image, ni le phallus, mais un objet prélevé sur le corps. L'invention par Lacan de l'objet α veut dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Il en découle que le partenaire du sujet n'est pas l'Autre sexuel, mais le partenaire de sa jouissance, c'est le *plus-de-jouir*.

J.-A. Miller reprend ce que dit Lacan pour décrire la fonction de petit α. « Si l'on suit Lacan, la femme est toujours petit α pour un homme. C'est pourquoi elle n'est pas plus que partenaire-symptôme. Le noyau de jouissance, c'est petit α, et le partenaire est ici l'enveloppe de petit α, exactement comme l'est le symptôme. Le partenaire, comme personne, est l'enveloppe formelle du noyau de jouissance, tandis que pour la femme, si l'homme se loge en S de A barré, il n'est pas seulement un symptôme circonscrit, parce que cette place comporte l'illimitation. C'est une place qui n'est pas cernée, une place où il n'y a pas de limite. L'homme est alors, lui, partenaire-ravage[20] ».

Le sexe ne permet pas à l'homme et à la femme d'être partenaires, seul le symptôme y pourvoit, nous dit Lacan. Ce que délivre d'abord le non-rapport sexuel, c'est le symptôme. En cela le symptôme va plus loin que l'inconscient, dans la mesure où il est susceptible de s'incarner dans ce que l'on connaît le mieux, à savoir le partenaire sexuel.

Quelle est donc la place du symptôme ? On peut dire qu'il vient à la place du non-rapport sexuel et J.-A. Miller a cette formule : « Il est métaphore de ce non-rapport sexuel ».

Dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel revient à dire que les *parlêtres*, être sexués, ne font pas couple au niveau du signifiant mais à celui de la jouissance. Comme l'écrit Jacques-Alain Miller « cette liaison est toujours symptomatique[21] ». Quant à cette jouissance, celle du plus-de-jouir, elle nécessite le corps vivant.

J.-A. Miller poursuit : « Examinons la relation de la jouissance au partenaire-symptôme. Comment l'Autre devient-il le moyen de ma jouissance ? À quelle

[20] Miller J.-A., « La théorie du partenaire » (1997), *Quarto*, nº 77, juillet 2002, p. 27.
[21] Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 74.

condition ? Comment le parlêtre se sert-il de l'Autre pour jouir ? […] Commençons par cette formule : la jouissance se produit dans le corps de l'Un par le moyen du corps de l'Autre. Cette jouissance est toujours à la fois auto-érotique et allo-érotique puisqu'elle inclut l'Autre – il faut tenir ces deux aspects ensemble pour ne pas s'égarer[22] ».

Dans le Séminaire XX, Lacan montre que les femmes ne sont pas toutes soumises à la loi phallique, quelque chose y échappe. Mettant l'accent sur l'absence de rapport sexuel qui puisse s'inscrire, il montre que la relation sexuelle n'est possible qu'à partir du fantasme des partenaires. Côté masculin, il est construit autour de l'objet α. Côté féminin, quelque chose, au regard de la jouissance, échappe à cette captation par l'objet. Il y a pour la femme une jouissance supplémentaire, cette jouissance Autre est une jouissance du corps.

Quand l'homme fait d'une femme l'objet de son fantasme, elle peut être un symptôme pour lui, la logique de la sexuation en répond. En revanche, quand le partenaire d'une femme vient s'inscrire non pas dans la dimension du rapport au phallus mais dans son adresse au S de grand A barré, il s'inscrit alors sous l'angle du ravage, comme le démontre Lacan[23].

Nous voyons l'écart irréductible qui inscrit la différence des symptômes pour les sujets féminins ou masculins. Si le rapport sexuel ne peut pas s'écrire, le symptôme, par sa nécessité, fait que le *contrat illégal* qu'il constitue pour le couple en est le fondement même.

Pour conclure

Quand un homme mutile, anéantit le corps d'une femme, sa femme le plus souvent, torturé par une passion haineuse, il cherche à détruire l'objet α qu'elle a été pour lui, cet objet du désir, qui n'a pas révélé le secret de sa jouissance opaque et énigmatique dont elle-même ne peut rien dire. Dans ce malentendu fondamental, là où les mots manquent pour dire cette jouissance féminine, les coups mortels ne changeront rien, laissant l'homme face à un réel impossible à supporter. Nombre d'entre eux se suicident après l'acte mortel.

---

[22] *Ibid*.

[23] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 101.

Le corps, le corps qu'on a, qu'il soit aimé, haï, méprisé, est le lieu de la vie. Quand des femmes se rassemblent, s'élèvent contre le pouvoir et la domination des hommes dans la société et dans la relation sexuelle, c'est encore le corps qui est touché.

La psychanalyse nous a appris qu'entre l'homme et la femme il y a un mur, mais également que leur relation symptomatique à la jouissance peut les rendre partenaires, parfois pour le pire mais aussi pour le meilleur.

Encore faut-il qu'il puisse accepter que, selon la formule de Lacan, « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir[24] ».

[24] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 209.

« Les six paradigmes de la jouissance »

Arguments

François Bony

Fixation, détour, égarement. Situer la jouissance

Jouissance et Fixation

« Dans l'expérience analytique, la jouissance se présente avant tout par le biais de la fixation. […] La jouissance, c'est vraiment à la fixation qu'elle se reconnaît, c'est-à-dire qu'on y revient toujours[1] », nous indique J.-A. Miller.
Il y a un *on y revient toujours* qui s'exprime de deux façons.
La première passe par la voie du fantasme. Fantasme qui organise la jouissance dans sa répétition prise dans la signification phallique.
Il y a aussi la voie du symptôme, côté *Bedeutung* (référence, et non du sens du symptôme). Dans le symptôme, il y a ce qui est du côté du sens, du côté de la vérité menteuse du symptôme, et il y a la référence (*Bedeutung*, qui a parfois été traduit par signification) du symptôme, soit la jouissance [qui elle] ne ment pas.
Par exemple dans le cas d'Elisabeth von Her. Le sens du symptôme c'est « ne pas pouvoir tenir debout seule » (traduction littérale de *Alleinstehen*, solitude) qui se traduit dans son corps par une astasie-abasie. Elle ne peut ni se lever ni marcher. Côté signification (*Bedeutung*), cette « solitude » renvoie à son désir « inavouable » pour le mari de sa sœur morte. Le concept lacanien de jouissance condense le côté souffrance (déplaisir) et le côté satisfaction du symptôme. Il relie phénoménologie et vérité du symptôme.

C'est en raison de l'évolution de la réponse à cette question – de l'articulation entre sens et jouissance – que nous avons affaire aux six paradigmes que nous aborderons cette année. Séparer, articuler, déduire, produire et nouer, étant les cinq opérations produites par Lacan entre sens et jouissance.

---

[1] Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause du Désir* N°77, Navarin, 2011, p. 153.

Le fantasme organise la répétition, il vient d'une certaine façon également fixer la jouissance du sujet, en faisant croire au sujet qu'il y a un objet qui lui correspondrait, il fait croire au rapport (sexuel). Il est un voile avant la fixation véritable (réelle).

Si l'on entend par égarement de notre jouissance, une jouissance qui ne serait pas condensée, organisée par le fantasme dans la clinique, nous arrivons par une autre voie à la constatation de Marie-Hélène Brousse que, du fait de la perte d'efficacité de la métaphore, la psychose devient notre ordinaire.

Jouissance et détour

Le détour n'est pas l'égarement, bien au contraire ! Il est le mode de réalisation de la satisfaction. Jouissance et détour sont profondément liés dans l'expérience analytique.

Chez Freud, dans « l'expérience de satisfaction », cette dernière rencontre un obstacle dans la « réalité extérieure ». Cette *Versagung*, ce « dire que non » à la satisfaction, va secondairement devenir interne ; c'est ce qui va devenir à partir des années 20 le concept de surmoi.

C'est ainsi que dans « Les voies de la formation des symptômes » (titre de la 23ème des conférences d'Introduction à la psychanalyse) on voit que la libido-jouissance n'arrive à la satisfaction que par des voies substitutives, des détours par la création d'un symptôme ou d'une œuvre d'art. On peut donc d'une certaine façon dire que « le détour est de structure[2] ».

L'analyse apparait elle-même comme une nouvelle voie, un nouveau chemin de satisfaction, dans la mesure où la libido a des capacités transférentielles et où l'analyste se propose comme objet capable de les capter pour permettre de nouveaux arrangements. Ce serait là une version du détour où le sujet apprendrait à « rater de la bonne façon » pour reprendre une expression d'E. Laurent.

---

[2] Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique » (1996-1997) enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8/1/97, inédit.

L'Autre qui n'existe pas et l'égarement de « notre jouissance »

« Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe[3] », prononce Lacan dans « Télévision ». L'Autre est un ensemble fermé, organisé par un signifiant maître qu'il nomme : Nom-du-Père.

Là où Freud s'appuyait sur le mythe, celui d'Œdipe et celui de totem et tabou, Lacan a mis en place la structure – avec l'écriture de la métaphore paternelle qui permet la mise en place de la signification phallique. Soit, qu'il faut un certain consentement (pour rejoindre notre thème de l'année dernière) à la parole du père pour entrer dans un monde organisé par le signifiant phallique. Par la binarité nous dirait Paul B. Préciado.

J.-A. Miller simplifie l'écriture de la métaphore paternelle par :

N-d-P /DM. DM/ x → N-d-P (A / ℵ) au lieu de (A / Φ).

Soit que l'Autre vient interdire la jouissance à qui parle comme tel (« Le Nom-du-Père c'est le langage[4] »).

Ce que J.-A. Miller[5] complètera ainsi :

A / ℵ → (α), α étant ici le reste de l'opération, soit ce qu'il reste de jouissance, les lichettes de jouissance après la castration par le langage (d'où l'idée de jouissance fragmentée du 4ème paradigme).

On peut voir avec J.-A. Miller[6] qu'Il y deux façons de situer la jouissance. La première, privilégiée par Freud, consiste dans l'érection de l'agent de la castration. La seconde façon c'est l'investissement du reste, de ce que Lacan a appelé le plus-de-jouir. C'est là qu'il faut prendre en considération la phrase de Lacan dans « Télévision » : « Notre jouissance ne se situe plus que du plus-de-jouir[7] », soit que la jouissance au temps de l'Autre qui n'existe pas ne se situe plus à partir de l'agent de la castration (à partir du père.)

---

[3] Lacan J., « Télévision »*, Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 534.

[4] Miller J.-A., « Le séminaire de Barcelone sur Die Wege der Symptombildung », *Le Symptôme Charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 28.

[5] Miller J.-A., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », cours du 11/12/96, inédit.

[6] Miller J.-A., *Ibid*., cours du 4/12/96, inédit.

[7] Lacan J., « Télévision »*, op. cit*.

« La pratique freudienne a frayé la voie à ce qui s'est manifesté, avec tous les guillemets que vous voulez, comme une libération de la jouissance », note J.-A. Miller. « La pratique freudienne a anticipé la montée de l'objet petit α au zénith social et elle a contribué à l'installer [...] La pratique lacanienne, elle, a affaire aux conséquences de ce succès sensationnel. Des conséquences qui sont ressenties comme de l'ordre de la catastrophe. La dictature du plus-de-jouir dévaste la nature, elle fait éclater le mariage, elle disperse la famille et elle remanie le corps[8] ».

Que « notre jouissance » ne se situe que du plus de jouir c'est ce qu'écrit Lacan en 1972 à Milan, deux ans avant « Télévision », avec le Discours du capitaliste.
« Soit qu'il n'y a plus de signifiant maître, si ce n'est la propre vacuité du sujet, son propre culte de son épanouissement, de son autoréférence. Et avec, affèrent le devoir de vivre et le devoir de jouir[9] ». Dans ce discours le sujet, en place d'agent, trouve directement l'objet du fantasme dans le réel. Par exemple l'objet regard, trouvé dans les caméras de vidéosurveillance ou au niveau de l'écran de sa télé, de son ordinateur, si ce n'est de son smartphone. Ce rapport particulier du sujet à l'objet donne à notre époque une coloration d'addiction généralisée.

[8] Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n°15, février 2005, p. 19.
[9] Miller J.-A., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », cours du 27/11/96, inédit.

Christine De Georges

Introduction au concept de jouissance

Le travail de notre cartel s'est chargé de l'abord théorique du concept de jouissance. La charge apparaît massive, car le concept traverse la quasi-totalité de l'enseignement de Lacan et connait des modalités qui varient selon les époques de son enseignement.
Pour notre étude, nous vous proposons de nous appuyer sur le texte de Jacques-Alain Miller qui s'intitule *Les six paradigmes de la jouissance.* L'énorme traversée du concept est dans ce texte concentrée sur quelques pages que nous allons à notre tour et à notre façon, redéployer pour vous.
Si ce n'est déjà fait, vous allez lire le texte une fois ou dix fois et la chose vous restera toujours un peu obscure. Nous nous chargerons d'une explication de texte, paragraphe après paragraphe, qui ne manquera pas de soutenir les conséquences du concept de jouissance pour la clinique.
Par ailleurs, le titre de cette année : *Égarement* de nos jouissances, nous oblige à considérer les jouissances dans notre époque, qui se pointent il faut le dire, de façon inédite.

Les pulsions et la jouissance

Freud a établi la psychanalyse à partir de deux notions fondamentales : l'inconscient et les pulsions (*Unbewust* et *Triebe*). La pulsion, c'est ce qui nous permet avec Freud de nous décoller de la question de l'instinct, et même si son implication est somatopsychique, de nous décoller de l'organicité vers laquelle les explications sur le fonctionnement de l'homme ne cessent de vouloir revenir. La pulsion, avec Freud, c'est la puissance de la nature humaine. Il en a conçu un énorme appareillage, selon un principe binaire qui fait exister une opposition et une contradiction permanente entre pulsion de vie et pulsion de mort, entre plaisir et déplaisir, entre principe de plaisir et principe de réalité.
Le concept de jouissance viendra chez Lacan subsumer les pulsions dans leur aspect contradictoire.

Point de départ

La notion de jouissance est présente chez Freud dès le texte qui s'appelle *l'Esquisse ;* elle est contenue dans les termes de *Lust* et *Unlust,* qui pointent le paradoxe du plaisir dans la souffrance. Elle est présente également quand Freud se réfère aux éprouvés physiques et psychiques du petit d'homme. Il note à plusieurs reprises que ces éprouvés oscillent entre plaisir et déplaisir, entre satisfaction et détresse.

Lacan parlera d'une « situation originaire de jouissance[1] », pour dire que la jouissance se situe là, en deçà de l'affect, qu'elle n'est ni plaisir ni déplaisir, ou mieux, qu'elle peut être les deux en même temps.

Quand on observe un nourrisson, on a l'idée qu'il y a une fébrilité du corps, un frétillement de la chair qui peuvent être soumis à la variabilité de ces éprouvés. Lacan notera qu'il y a une « substance jouissante » parce qu'« un corps cela se jouit[2] » dit-il, et que la jouissance est liée à la vie même. Cette situation originaire de jouissance du nourrisson, ses cris, ses trémulations, va appeler l'intercession de la mère et des partenaires de l'enfant, que Lacan nomme alors l'Autre, avec un grand A. L'Autre, grand A, est le lieu des interprétations et des signifiants qui vont concerner l'enfant ; c'est le lieu du symbolique. De ce lieu partent les modes qui vont tenter de traiter la jouissance. Le point de départ est posé, c'est le point de départ de Lacan dans son enseignement. On peut lui donner un mathème : S/J ou A/J. Nous verrons cela la prochaine fois car je vous parlerai des deux premiers paradigmes de la jouissance.

Trois conséquences

C'est à cette opération d'articulation de la jouissance à l'Autre que l'autiste échappe. Il restera dans ce qui s'appelle communément la jouissance autistique.

C'est du défaut crucial d'articulation de la jouissance au symbolique qu'il est question dans la psychose ; défaut que Lacan a spécifié avec le syntagme de la *Forclusion du Nom-du-Père.*

---

[1] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre VII*, l'Ethique,* Editions du seuil, 2019*,* p. 141.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore,* Editions du Seuil, 2016*,* p. 26.

Dans notre époque, nous n'avons de cesse de pointer l'affaiblissement du Nom-du-Père et la dévaluation du symbolique. Ce qui a comme conséquence l'extension de ce que nous appelons dans notre Ecole, la psychose ordinaire.
L'actualité nous amène à examiner sérieusement ce qui se pointe avec force du côté de la déconstruction du symbolique qui structure nos sociétés, la mise à mal de la norme mâle et l'abolition de l'Autre, dans les mouvements d'autodétermination du genre et de la race. J'évoque là le mouvement *woke*.

Retour au point de départ

Dans la situation première de la jouissance du nourrisson, les partenaires ont bien du mal à interpréter ce qui se passe, tous les parents connaissent cela. Il y aura d'ailleurs toujours un défaut d'interprétation. Pourtant, ils vont tenter des actions, parce que la jouissance, c'est l'excès. Ils vont chercher à orienter la jouissance vers la pulsion orale en nourrissant l'enfant. Ils vont tenter de cerner la jouissance de l'ensemble du corps en prenant l'enfant dans les bras. Ils vont le soigner, le baigner, le changer pour induire une satisfaction là où la jouissance se rapporte au malaise.
La logique du développement et la constitution subjective, vont s'employer à traiter la jouissance, l'endiguer, la réduire, la cadrer, l'orienter. Elle sera négativée par les signifiants qui viennent de l'Autre, cernée par l'imaginaire dans l'image du corps au miroir, endiguée dans la pulsion. Elle trouvera sa formule dans le fantasme inconscient, puis sera orientée par le désir. L'ensemble de ces processus secrète la névrose.
Avec Lacan, ces modes de traitement relèvent d'abord du symbolique et de l'imaginaire. Mais on doit dire que pour tout sujet, il reste un résidu de jouissance qui échappe à tout traitement. Outre son excès, la jouissance se caractérise alors par sa fixité et sa constance (Cf. l'introduction de François Bony). La jouissance gardera un noyau de réel intraitable. Et au bout du compte pour Lacan, à la fin de son enseignement, la jouissance est réelle.

La jouissance et le symptôme

Freud avait remarqué l'implication de la jouissance dans le symptôme. Annie Ardisson va nous en dire quelque chose à partir de cas freudiens. L'idée clé est que le sujet jouit de ce dont il se plaint.

Dans ses conférences sur le symptôme, Freud relève qu'il y a deux faces au symptôme. Une face chiffrée, déchiffrable, qui ordonne le sens (*Sinn*) du symptôme. Elle est le résultat du refoulement. Elle est sujette à l'interprétation dans la cure analytique.
Et il y a l'autre face *(Bedeutung),* qui elle est fixe, invariable, aveugle, qui existe comme stase dans la répétition et la permanence. Elle reste hermétique à l'interprétation analytique, ce qui pose le problème de la fin des cures.
A partir de là, l'orientation des cures analytiques avec Lacan se fera au-delà de l'interprétation, vers le réel. Il remaniera sa conception du symptôme jusqu'à la fin où, avec sa conception du *Sinthome,* à la place du terme de symptôme, il donnera l'idée que si le symptôme freudien est résultat d'un conflit intrapsychique, le sinthome à la fin d'une cure analytique devra être un nouage acceptable pour le sujet, qui enserrera un peu plus le noyau de réel de la jouissance résiduelle.

Annie Ardisson

La jouissance chez Freud*

Si Freud revenait parmi nous, il serait peut-être étonné d'entendre résonner dans nos textes, tant cliniques que théoriques, le terme de *jouissance.* La théorie analytique a bénéficié de la relecture par Lacan des concepts freudiens conduisant, pour le dire simplement, à un changement de paradigme : du déchiffrage de l'inconscient au serrage de la jouissance. Mais comment définir la jouissance avant de pouvoir parler de ses égarements ? C'est ce que se propose d'aborder notre cartel, autour des six paradigmes de la jouissance, isolés par Jacques-Alain Miller dans la XIIIe séance de son cours « L'expérience du réel dans la cure analytique » (en 98-99), comme des « photogrammes simplifiés »[1], décrits de façon rapide, pour pouvoir recomposer le mouvement qui anime l'enseignement de Lacan, nous dit-il.

Dans le même ordre d'idée, l'ouvrage *La jouissance chez Freud*[2] propose, en amont de l'enseignement de Lacan, de pouvoir repérer, discerner, ce qui n'a pas été conceptualisé par Freud sous ce terme, mais qui contient déjà en germe ce qui permettra à Lacan de le faire. Sous quelles références et dans quel contexte la jouissance apparaît-elle chez Freud ? À bien des reprises, elle se laisse deviner ; évoquons déjà *la pulsion* ou *la libido*. Le but recherché n'est pas d'aplatir les concepts freudiens pour les gommer, les réduire pour affirmer la suprématie de celui de Lacan mais plutôt de les contextualiser pour pouvoir les utiliser à bon escient et aussi de permettre de saisir, comme le propose Jacques-Alain Miller, le mouvement que prenait déjà la théorie analytique chez Freud, dans sa tentative de concevoir le

---

* Lecture commentée « Les six paradigmes de la jouissance », Introduction du Cartel, Section Clinique de Nice, le 27 novembre 2021.

[1] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique », cours XIII, du 24 mars 1999, paru dans la *Revue de la Cause Freudienne* nº 43 sous le titre : « Les six paradigmes de la jouissance », pp. 4-21.

[2] De Georges Ph. sous la dir. de., *La jouissance chez Freud*, Éditions Michèle, Paris, 2016.

fonctionnement humain, en cernant le pathologique pour approcher le normal, comme il le soulignait ; fonctionnement humain qui n'est pas statique mais évolutif avec son époque.

Théorie : La naissance de la psychanalyse

L'histoire commence en 1895, avec « L'esquisse d'une psychologie scientifique » (*Entwurf*, traduite par *Esquisse* ou *Projet*), texte dont les toutes premières parties ont été écrites par Freud dans le train, au retour d'une visite à son ami Fliess, et qui a toujours été publié à part de la lettre qui l'accompagnait (lettre 75, du 8 octobre 1895) où Freud se prête d'ailleurs une « jouissance de découvreur »[3]. Il y tente une conception de l'appareil psychique en langage neurophysiologique (aujourd'hui, il aurait sans doute du succès !), qu'il reprendra plus tard dans son œuvre au Chapitre VII de la *Traumdeutung*. Il dit avoir écrit, à la suite, un chapitre sur le refoulement, qu'il n'arrive pas à élucider complètement, dit-il dans sa lettre[4], mais il pose déjà les jalons de la différence entre l'hystérie « conséquence d'un *effroi* sexuel présexuel »[5] (insatisfaction, encore !, dira Lacan) et la névrose de contrainte « conséquence d'un *plaisir sexuel* présexuel qui se transforme plus tard en reproche »[6] (c'est trop !, dira Lacan).

Freud, pour penser l'appareil psychique, introduit un point de vue quantitatif « une sorte d'économie de la force nerveuse »[7]. Le texte de « L'esquisse » contient ainsi nombre de références fondamentales – *liaison*, *déliaison*, *souffrance*, *plaisir*, *Lust, Unlust* –, qui seront développées plus tard dans son œuvre, en termes de *principes* et/ou de *pulsions*.

C'est sur la détresse originelle, l'*Hilflosigkeit*, la déréliction du petit d'homme, que vient s'appuyer la positivité de la pulsion, « l'état d'urgence de la vie »[8], autour du complexe du prochain, le *Nebenmensch.*

---

[3] Freud S., *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, lettre 75, 8. X. 95, PUF, Paris, 2006, p. 184.

[4] « Je ne réussis pas à trouver l'élucidation mécanique », lettre 75, *op. cit*., p. 184.

[5] Lettre 76, du 15. X. 95, *op. cit*., pp. 185-186.

[6] *Ibid.,* p. 186.

[7] Lettre 64, du 25. V. 95, *op. cit*., p. 167.

[8] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-60), Paris, Seuil, 1986, p. 58.

« Freud note que cette expérience décisive, matrice de tous les comportements moraux ultérieurs, dit-il, c'est-à-dire amorce du bien et du mal et soubassement de toute éthique, se fait dans la rencontre du prochain, à la fois semblable et Autre », nous dit Philippe De Georges[9].
C'est aussi auprès du prochain que s'appuiera le jugement humain[10], que l'être humain apprend à comprendre, à reconnaitre, tandis qu'une partie restera inassimilable, *als Ding* : « Ce que nous nommons les *choses* sont des restes qui se soustraient au jugement »[11], soit ce qui reste in-symbolisable, la Chose, que Lacan aime faire résonner en une langue étrangère dans le texte, *Das Ding*, et notamment dans le *Séminaire, L'éthique de la psychanalyse.*
« *Das Ding* est originellement ce que nous appellerons le hors-signifié »[12], dit-il.
C'est le trajet auquel nous conduiront les trois premiers paradigmes de la jouissance, car au-delà de ce qui s'imaginarise et se significantise se tient le réel, dont le *Séminaire, L'éthique de la psychanalyse,* posera les premiers jalons, avant l'invention de l'objet α (*Séminaire* que je propose de travailler pour aborder le paradigme 3)
De nombreuses autres questions étudiées par Freud mettent sur la voie de la jouissance, comme le masochisme, « un plaisir lié à la souffrance »[13], à entendre du côté d'un *au-delà du principe de plaisir*.

Clinique : les cas freudiens

Repérer la jouissance dans les cas freudiens c'est ce que s'emploient à faire les auteurs de l'ouvrage *La jouissance chez Freud*. Le cas d'Elisabeth von Her, tiré des *Études sur l'hystérie*, permet à Freud de souligner chez sa patiente des éléments surprenants : la belle indifférence de celle-ci devant

---

[9] Cf Ph. De Georges, *La Jouissance chez Freud, op. cit.,* p. 26.
[10] « Projet d'une psychologie », *in* Freud S., *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, *op. cit*., p 639.
[11] *Ibid*., p. 642. « Ce que nous qualifions d'"objets" est fait de reliquats échappant au jugement », et p. 351 de l'édition PUF de 1956, traduit par Anne Berman.
[12] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-60), Paris, Seuil, 1986, p. 67.
[13] Cf Joseph Attié, *La Jouissance chez Freud*, *op. cit.,* p.118.

l'incapacité consécutive à son symptôme locomoteur qui la coupe du lien social (Elisabeth se plaint de sa solitude, que pourtant elle entretient en se mettant au service de son père malade, puis de sa mère, après la mort de son père) mais également, lors de l'examen clinique de celle-ci « la singulière expression de satisfaction plutôt que de douleur » qui le mettra sur le chemin d'une représentation libidinale refoulée, parce qu'insupportable, qui concerne l'attachement inavoué d'Elisabeth pour son beau-frère. Mais Freud veut aller trop vite, il livre à Elisabeth l'interprétation de la transformation du refoulé (l'amour et le désir pour le beau-frère) en douleur. Cela permet de rappeler que chez les patients, la jouissance s'exprime comme souffrance, et « qu'à vouloir trop se presser à "serrer le réel", il arrive que des analystes poussent le patient en dehors du dispositif »[14], c'est ce qui arrive à Freud, repoussé définitivement par sa patiente lorsqu'elle apprend de la bouche de sa mère toutes les interprétations de celui-ci concernant sa vie affective.

Le cas bien connu de « L'homme aux rats » a amené Freud à remarquer que, alors qu'il évoque le fameux supplice aux rats censé le rebuter, il affiche, selon Freud, « l*'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée* »[15].

En contrepoint, chez le Président Schreber, le signifiant *jouissance* est relevé par Freud chez le patient lui-même, précisément dans son écrit[16] sur lequel repose le travail de Freud, qui ne l'a jamais rencontré. « La béatitude consistait en un état de jouissance ininterrompue, associée à la contemplation de Dieu »[17].

Schreber est en proie à une hypocondrie grave, sentant son corps morcelé, mortifié par l'action de rayons, jusqu'à la construction d'une métaphore délirante qui attribuera la jouissance à l'Autre, le médecin qui le soigne, puis à Dieu[18].

Que la souffrance soit aussi une jouissance, que l'affect exprimé malgré soi ne corresponde pas à ce que l'on dit, que l'envahissement par des pensées

---

[14] Briole G., « Aggiornamento », *La Cause du Désir*, n° 94, 2016, p. 181.

[15] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle. L'homme aux rats » 1909, *in Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 1954, p.199-261, citation p. 207.

[16] Schreber D. P., « Mémoires d'un névropathe », Seuil, Paris, 1975.

[17] *Ibid.*, p. 31.

[18] Cf. Christophe Delcourt, *La jouissance chez Freud, op. cit*., p 95.

délirantes soit traduit en termes de « volupté » par le sujet lui-même nous met sur la voie de la jouissance et de ses paradoxes.

Philippe Giovanelli

L'égarement de nos jouissances ?

J'ai choisi d'aborder notre thème en questionnant l'intitulé de cette année : « L'égarement de nos jouissances ».
Quel est cet égarement ? Et pourquoi mettre « jouissance » au pluriel dans cet intitulé (« nos jouissances »), alors que Lacan met la jouissance au singulier dans sa formule (dont s'inspire ce titre) « L'égarement de notre jouissance » ? Est-ce que cela dit quelque chose de notre époque ?
Dans le livret de présentation de notre thème, l'argument nous apprend que cette formule de Lacan apparait en 1974 dans un enregistrement vidéo qui sera retransmis la même année à la télévision. Cette émission (intitulée « Télévision ») est facilement disponible et on peut la suivre telle qu'elle a été enregistrée il y a presque 50 ans. C'est passionnant à suivre. Écoutez et observez ce personnage – Lacan – scander ses phrases parfois complexes, parfois fulgurantes, avec une énonciation hors du commun. Il nous fait entrer de plain-pied dans le thème de la jouissance (dont l'une des figures est la jouissance de la parole). Je vous recommande cette vidéo qui donne du cœur à l'ouvrage !
Au chapitre V du texte rédigé pour cette émission, il nous dit que « Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe[1] ». En 74, il fait donc le constat que notre jouissance, celle « dont nous pourrions nous orienter »[2], est égarée, nous n'en savons pas la teneur. Ainsi, pas de jouissance qui vaille sans les coordonnées qui viennent de l'Autre. Le grand Autre est ici une instance, un principe logique, c'est le lieu de la détermination symbolique du sujet.
Mais dans ce contexte, ce grand Autre peut signifier aussi ce qui nous est le plus étranger. « Seul l'Autre situe notre jouissance », serait alors dire que c'est l'écart avec la jouissance de l'Autre qui situe notre propre jouissance. Les différents ateliers de cette année permettront certainement de revenir

[1] Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509-545.
[2] Laurent E., « Le racisme 2.0 », *Lacan Quotidien* N°371.

sur ce point où se loge spécialement la logique du racisme. Nous pourrons aussi évoquer l'actualité des implications de cet égarement de nos jouissances à propos du syntagme « identité de genre » qui fait l'objet de promotions diverses dans le discours courant.

L'égarement de notre jouissance apparait donc de structure et se télescope avec ces jouissances multiples, immigrées (venant de l'étranger par rapport au pays qui les accueille), telles que Lacan y fait référence dans « Télévision ». Le racisme se fonde de cet égarement qui est « un non savoir fondamental sur la jouissance[3] ».

Quelques années auparavant, Lacan fonde la logique du lien social sur la peur primordiale d'être rejeté de la collectivité des hommes. Méconnaitre foncièrement ce qui condense ma jouissance a pour conséquence que je me hâte d'épingler cette jouissance sous une identité. Sera alors rejeté hors de la communauté celui auquel j'attribue une jouissance distincte de la mienne. Je rejette comme barbare, étranger, à l'extrême je rejette comme sous-homme, celui ayant une jouissance distincte de la mienne. Celui qui ne jouit pas comme moi, ou comme la communauté à laquelle je m'identifie, sera à rejeter. Un ensemble humain s'identifie et s'agrège donc autour de cette affirmation d'une identité construite par la ségrégation (séparation radicale des individus, discrimination sociale de fait à l'égard d'individus ou de groupes en raison d'un attribut spécifique). Dans cette logique, nous ne savons donc que rejeter la jouissance de l'autre, tant que nous reste insu le ressort de notre propre jouissance.

L'effritement de l'Autre laisse chacun toujours davantage dans l'autoérotisme de sa propre jouissance. C'est ici que se télescopent les effets de la structure et ceux de l'époque. C'est ici que les jouissances multiples, celles de la multitude de nos semblables, nous apparaissent, plus ou moins proches, inquiétantes et/ou étrangères. « Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas[4] ».

Ce passage du singulier de "notre" jouissance, au pluriel de "nos" jouissances serait-il l'indice de la mutation de notre époque marquée par l'individualisme globalisé (narcissisme de masse) ? L'Autre se désagrège et

---

[3] Laurent E., *Le racisme 2.0* Lacan Quotidien N°371

[4]Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509-545

l’effritement de la fonction symbolique en tant qu’ordonnancement du monde n’est pas sans conséquence. Il y a prolifération des objets plus de jouir qui circulent et nous prolongent, voire même constituent pour certaines personnes une jouissance "augmentée".
Le pluriel de "nos" jouissances sera donc à lire à partir de ces textes que nous étudieront ensemble cette année : « Les six paradigmes de la jouissance » et « L’économie de la jouissance ». Vous pouvez déjà repérer que dans ces deux titres, le mot « jouissance » est au singulier, c’est donc "la" jouissance qu’essaient de cerner ces textes. Mais nous verrons au long de l’année que J.-A. Miller indique plusieurs modalités de la jouissance. Il en fait (en 1999) une déclinaison en six paradigmes, c’est-à-dire six conceptions théoriques de la jouissance, ayant cours à une certaine époque. Puis, en 2001, il cernera de façon supplémentaire dans la période du dernier enseignement de Lacan la jouissance Une et ses différentes figures.
La psychanalyse qui s’intéresse aux différents « modes de jouir » tente d’éclairer et d’accueillir la singularité de ces jouissances multiples qui se manifestent par une diffraction toujours plus étendue. Là aussi nos lectures commentées pourront nous apporter des outils pour aborder la clinique de ces « modes de jouir » dont l’égarement est parfois radicalisé par l’absence d’appui d’un discours établi.

Frank Rollier

« Les six paradigmes de la jouissance »

Ce texte est la reprise d'une conférence donnée par J.-A. Miller à Los Angeles en 1998, avant qu'il ne retravaille ce thème dans son séminaire de l'année suivante[1].

Pourquoi ce texte ?

Miller s'en explique dès les premières lignes : il s'agit « d'essayer de recomposer (…) le mouvement qui anime ce que nous appelons l'enseignement de Lacan quant à la doctrine de la jouissance »[2]. Marie-Hélène Brousse l'a qualifié de « réduction phénoménale » opérée sur l'enseignement de Lacan, réduction qui est basée sur « une extraction préalable » du concept de jouissance[3].

C'est dire que la doctrine de Lacan a évolué tout au long des trente années de son enseignement, qu'il a tourné autour de ce concept comme autour d'un astéroïde que l'on découvre et que l'on cherche à examiner sous ses différentes faces et dans ses relations avec d'autres objets, et qui serait lui-même transformé par l'observateur. En effet, qu'est-ce qu'un paradigme ? Le dictionnaire nous apprend que c'est l'ensemble des différentes formes que peut prendre un mot. Ce mot, ce concept, c'est « jouissance ».

Mais pourquoi six ?

Nous nous serions plutôt attendus au chiffre trois, auquel Lacan nous a habitués avec le ternaire RSI, réel-symbolique-imaginaire. Eh bien ! Ces trois registres sont bien présents ici, dans l'ordre dans lequel Lacan les a successivement mis en valeur dans son enseignement.

Rappelons que ces trois plans ont été distingués par Lacan, spécialement à partir du *Séminaire* III sur « Les psychoses », dans lequel il passe d'une

---

[1] Miller J.-A., Cours d'orientation lacanienne, « L'expérience du réel dans la cure analytique », cours des 24 mars, 31 mars et 7 avril 1999.

[2] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, N° 43, pp. 7-29.

[3] Brousse M.-H., « Les six paradigmes de la jouissance. L'imaginarisation et la significantisation ». *Quarto* N°112/113, p. 11.

approche purement imaginaire des symptômes, du « tout imaginaire », à une séparation des plans. Cliniquement, il s'agissait de différencier la forme imaginaire du délire et la dynamique de la psychose qui est d'un autre ordre[4], de « distinguer entre quelque chose qui a été symbolisé et quelque chose qui ne l'a pas été[5] ». Mais il n'est alors pas question de jouissance et nous verrons que si Miller en vient à parler de la jouissance liée à ce registre imaginaire, c'est parce qu'il fait une lecture après-coup, après Lacan, ce qui lui permet de dégager une dimension qui était restée « voilée »[6] chez ce premier Lacan.

– A ce registre d'une « satisfaction imaginaire »[7], qui constitue le premier paradigme, va succéder le second paradigme dans lequel la jouissance est liée au registre symbolique – celui de la parole et du signifiant. Elle est « captée dans le symbolique »[8] et même, dit Miller, « effacée par le signifiant »[9].

– Puis, avec le *Séminaire* « L'éthique de la psychanalyse » et le personnage d'Antigone, apparait une jouissance réelle, que l'imaginaire et le symbolique s'emploient à contenir ; ce sera le 3ème paradigme.

Mais Lacan ne s'est pas arrêté à ce triptyque. Après avoir longuement mis l'accent sur la dimension symbolique du langage, il a développé dans les années 70, dans ce que l'on appelle son dernier enseignement, la topologie du nœud borroméen qui permet de se représenter les trois registres comme disjoints tout en étant noués[10] ; avec le nœud borroméen, la suprématie du symbolique disparait. Suivant Lacan dans cette logique de nouage-dénouage, Miller décrit trois autres paradigmes.

– Avec le 4ème paradigme, il décrit la jouissance « fragmentée », c'est-à-dire telle qu'elle apparait dans les différentes formes de l'objet petit α, ce concept inventé par Lacan, spécialement décrit dans son *Séminaire* XI sur « Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse ». L'objet (α) réalise une

---

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, Seuil, Paris, 1981, p. 166.
[5] *Ibid.,* p. 74.
[6] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 7.
[7] *Ibid.,* p. 9.
[8] *Ibid*., p. 12.
[9] *Ibid.,* p. 11.
[10] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 20.

« articulation étroite entre le signifiant et la jouissance[11] » ; il représente « la face docile de la jouissance » dont la « place lui est assignée là où elle doit l'être, par le signifiant[12] ». Miller ira jusqu'à parler à son propos de « jouissance normale[13] ».

Puis, à la logique de séparation, de distinction de différents plans de la structure et d'isolation de l'objet plus-de-jouir dit « petit α », succède une logique de nouage et, relisant Lacan, Miller va ensuite présenter différentes modalités de relation entre le signifiant et la jouissance, que Lacan a élaborées.

– Le 5ème paradigme est proposé par Miller à partir de sa lecture des « discours » que Lacan a schématisés dans son *Séminaire* « L'envers de la psychanalyse ». Pour mémoire, il s'agit des discours du maître, de l'hystérique, du discours universitaire et du discours de l'analyste, dont Lacan a écrit les formules, ce qu'il appelle des mathèmes, une écriture destinée à faciliter leur transmission ; Miller a pu dire que les mathèmes étaient « un encouragement à penser[14] ». Chaque discours comporte quatre termes – le Signifiant maître S_1, le savoir S_2, le sujet $, et l'objet petit α, qui s'agencent dans un ordre et selon une logique qui sont différents selon chaque discours. Cette écriture des discours fait apparaitre un « rapport primitif » et même une circularité primitive, entre le signifiant et la jouissance. Lacan propose alors que « l'être préalable à la mise en marche du système signifiant […] est un corps affecté de jouissance[15] ».

– Le 6ème et dernier paradigme s'appuie sur le *Séminaire* XX de Lacan, « Encore ». Il met en opposition la jouissance et le « rapport sexuel » impossible à écrire. Au départ, dit Miller, « il y a la jouissance […] en tant que

---

[11] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 15.

[12] Miller J.-A., « Conversation sur les embrouilles du corps », Ornicar N° 50, p 229.

[13] *Ibid.*, p. 14.

[14] Miller J-A : Cours d'orientation lacanienne, « Un effort de poésie », cours du 26 mars 2003.

[15] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991, p. 21.

propriété d'un corps vivant[16] », une jouissance qui n'a pas de rapport avec l'Autre, qui « en son fond est idiote et solitaire[17] ».

La lecture que fait Miller, fait apparaitre que Lacan n'a pas cessé de repenser les relations entre le signifiant et la jouissance. Dans ce « mouvement[18] », c'est la conception même de l'inconscient « structuré comme un langage » (ainsi qu'il le formulait au début de son enseignement) qui va s'en trouver remaniée. Ceci aura des conséquences sur la praxis analytique, les cures venant à s'orienter plus sur la jouissance que sur le sens. Cette direction nouvelle modifie la pratique de l'interprétation et aussi la conception que l'on se fait de la fin d'une cure, des variétés de fin dont les Analystes de l'École témoignent.

Notre lecture accompagnera la vôtre du texte de Miller qui est un texte riche et complexe. Elle s'efforcera d'être rigoureuse et de souligner les connexions et conséquences cliniques de l'évolution du concept de jouissance chez Lacan.

De Los Angeles à la Baie des Anges, nous avons un océan à traverser, voire à faire un tour du monde lacanien… Pour ce voyage, le désir – le nôtre mais aussi le vôtre – sera le vent qui nous permettra d'avancer vers cette question : qu'est- ce que la jouissance ? Et en quoi la jouissance nous égare-t-elle ?

---

[16] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 26.

[17] *Ibid*., p. 29.

[18] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 7.

Lectures commentées du séminaire de Jacques-Alain Miller :

« Les six paradigmes de la jouissance »

Christine De Georges

Paradigmes 1 et 2 de la jouissance[1]

La lecture du texte de Jacques-Alain Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », à vrai dire, donne le tournis.
Miller nous dit que les six paradigmes « sont prévus pour essayer de recomposer, par l'effet de cette superposition rapide, le mouvement qui anime ce que nous appelons l'enseignement de Lacan quant à la doctrine de la jouissance ». Oui, il y a une superposition rapide, oui le mouvement est vif. Ce qui donne le tournis, c'est l'enchainement des éléments plutôt dans une continuité, sans rupture, mais avec des renversements qui parfois donnent l'idée que ces différents éléments se contredisent, sans s'exclure pour autant. Au bout du compte, si Miller annonce une doctrine de la jouissance, on ne peut pas dire : *voilà, j'ai compris la jouissance, c'est ça !* Aucune certitude sur ce qu'est la jouissance, aucune évidence. Elle est difficile à attraper et pourtant elle est partout dans le fonctionnement psychique. Et au bout du compte, s'il s'agit d'une doctrine, il n'y a pas vraiment de doxa.
Les deux premiers paradigmes concernent les débuts de l'enseignement de Lacan, à partir de son premier *Séminaire*, en 1951, jusqu'au *Séminaire* VI, « Le désir et son interprétation », de l'année 1958-1959.
Si l'on peut coupler les deux premiers paradigmes, comme je vais essayer de le faire, c'est qu'ils campent deux dimensions importantes au départ : le paradigme 1 concerne l'imaginaire, le paradigme 2, le symbolique.
Le paradigme 1, c'est l'imaginarisation de la jouissance, le 2, c'est la signifiantisation de la jouissance. Les paradigmes 1 et 2 nous permettent de poser la question : Au commencement était la jouissance du corps vivant imaginarisée ou bien au commencement étaient les signifiants qui vont concerner le sujet ?

[1] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *Revue de la Cause freudienne* N° 43 (version numérique), Octobre 1999.

L'imaginarisation de la jouissance correspond à la prise en masse de la jouissance du corps. C'est ce qui se passe quand un parent prend son enfant dans les bras, qu'il le regarde, qu'il le considère dans son entièreté et qu'il lui renvoie une image de satisfaction. Le parangon de l'imaginarisation de la jouissance chez le tout jeune nourrisson, c'est le stade du miroir. Lacan dira au début de son enseignement que la jouissance, c'est la jouissance imaginaire, comme celle du stade du miroir. Cette prise en masse donne son caractère d'inertie et de stase à la jouissance.
Avec la signifiantisation de la jouissance – qui est la façon dont la jouissance va s'allier au symbolique, au langage et au signifiant – il n'y a pas de stase ni d'inertie. La jouissance imaginaire peut faire obstacle au symbolique. Mais la signifiantisation de la jouissance marque qu'il y a un mouvement, une dialectique. Le symbolique cherche à s'appliquer sur la jouissance imaginaire et dans l'autre sens la jouissance s'endigue, s'oriente par le symbolique.
Le schéma L de Lacan[2] montre justement que la jouissance imaginaire peut faire obstacle au symbolique, mais qu'en même temps elle est croisée par le symbolique. Et c'est ce croisement, cette articulation, qui nous intéresse.

Paradigme 1 **: l'imaginarisation de la jouissance**
Le modèle en est le stade du miroir. Lacan parle *d'assomption jubilatoire* pour dire la jouissance en jeu lorsque le petit homme, environ âgé de huit mois, se trouve devant son image dans le miroir alors « qu'il est encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage ».
Le terme d'imaginarisation de la jouissance comprend le processus qui va s'engager devant l'image. Le corps, α, est face à l'image spéculaire, α', qui montre la forme totale du corps comme extérieur au petit sujet. Nous sommes sur l'axe imaginaire : α→α'. Le processus qui s'enclenche est celui d'une identification à cette image. Cette identification va constituer une matrice toute prête à être liée au symbolique, toute prête à être représentée par un signifiant. Lacan dit que : « le *je* se précipite en une forme primordiale[3] ». Cette forme primordiale, c'est le moi. « Lacan interprète le

[2] Lacan J., « Le séminaire sur "La lettre volée" », *Ecrits,* Paris, Seuil, p. 53.
[3] Lacan J., « Le stade du miroir », *Ecrits,* Paris, Seuil, p. 94.

moi à partir du narcissisme et le narcissisme à partir du stade du miroir[4] ». Le moi comme instance imaginaire localise la satisfaction libidinale qui ne rentre pas dans une dialectique signifiante. Cette forme en l'état reste instable.
Lacan dira qu'il faut un deuxième temps au stade du miroir. Il faut que l'enfant qui se retourne vers la mère reçoive d'elle un deuxième élément de langage qui, s'articulant au premier qui épingle déjà l'image, va permettre l'apparition d'une paire signifiante, point de départ de la constitution subjective.

On peut tirer beaucoup de conséquences de l'imaginarisation de la jouissance.
Si on reprend le schéma L complet, on peut dire qu'il y a une croisée des chemins pour la thérapeutique. Soit on privilégie l'axe imaginaire – c'est ce qu'ont fait certains postfreudiens et l'Ego-psychologie, par le renforcement du moi. Soit on choisit la voie du symbolique – c'est-à-dire, dans le premier temps de l'enseignement de Lacan, celle de l'inconscient (« l'inconscient est structuré comme un langage ») – et c'est la psychanalyse.
Si l'enfant reste sur l'axe imaginaire $\alpha \rightarrow \alpha'$, c'est le transitivisme : moi et l'autre peuvent être confondus. Un jeune enfant dira que c'est l'autre qui l'a tapé quand c'est l'inverse qui s'est produit. Il ne ment pas, il le croit ; son semblable c'est lui-même, par identification imaginaire.
Ces phénomènes de transitivisme existent dans la psychose, dans une différenciation instable entre le moi et l'autre. De nombreux autres phénomènes de la psychose peuvent être rapportés à cette formation instable du moi et du narcissisme. Citons tour à tour les phénomènes de corps jusqu'au morcellement, la diffluence du discours mal arrimé au symbolique, l'indistinction entre l'imaginaire et la réalité. Enfin, citons aussi les phénomènes hallucinatoires.
Si le fonctionnement du Moi et le narcissisme peuvent évoluer dans une relative autonomie, ils donnent ce que l'on appelait autrefois en psychiatrie : les personnalités narcissiques. Elles évoluent dans une certaine fragilité,

[4] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause Freudienne* N°43, p. 9.

entre les illusions du Moi et leur pendant, les déceptions cruciales. Nous pourrions qualifier maintenant ces personnalités de psychoses ordinaires, ou de psychoses non déclenchées.

Un homme vient me rencontrer. Il a vécu dans un milieu bourgeois et cultivé. Son père, extrêmement autoritaire, était un homme d'affaire qui pouvait gagner énormément d'argent ou avoir des revers de fortune. Jeune, il vivait de l'argent que lui donnait sa famille et montait lui aussi, de temps à autre, des affaires. Pendant plusieurs années, il a consommé des drogues dures qui devaient lui procurer une jouissance qui n'est pas sans résonner avec la dimension jubilatoire de la jouissance au miroir. Pendant toutes ces années, il dit qu'il ne vivait que dans l'instant, ignorant le passé, fuyant l'avenir. Dans le fond, en se passant d'une dimension dialectique, signifiante, de son existence. Il dit avoir été spolié de l'héritage familial et se retrouve aujourd'hui dans une extrême précarité sociale, désarrimé des relations aux autres. Il pense pouvoir se relever parce qu'il aurait fait, dans le huis clos de son appartement, sur son ordinateur, une découverte qu'il considère comme une petite révolution… si jamais elle finissait par être exploitée. Les situations de sa vie sont toujours marquées d'un battement de plus et de moins, sans autre médiation, ce qui est propre à l'imaginarisation de la jouissance et aux illusions du Moi.

D'autres phénomènes liés à une jouissance imaginarisée, ne relèvent pas forcément de la psychose.

Entre le paradigme 1 et le paradigme 2. Entre l'imaginaire et le symbolique

Revenons au schéma L.

« Ce premier paradigme n'est pas sans équivocité puisque, d'un côté, l'imaginaire est bien ce qui reste en dehors de la prise du symbolique, tandis que, par un autre côté, Lacan ajoute toujours que cet imaginaire est en même temps dominé par le symbolique[5] ». Dès le stade du miroir, il avançait l'idée que l'image du corps au miroir était une matrice pour le symbolique.

Dans les deux premiers paradigmes, est évoquée l'autonomie de l'imaginaire, mais Miller rappelle aussi que Lacan « a dégagé de façon

[5] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit*., p. 10.

inoubliable l'ordre symbolique dans son autonomie[6] » et que dans ce premier temps de son enseignement « il a enseigné aux analystes qu'il y avait quelque chose comme la logique, se passant de toute référence à la jouissance du corps[7] ». C'est à cette logique, qui est une logique structuraliste, qu'à cette époque l'inconscient répond. Elle se passe du corps, avant qu'il ne revienne plus tard au-devant de la scène. Donc, à cette époque de l'enseignement de Lacan :
– L'imaginaire peut être autonome.
– Le symbolique répond à une logique qui lui est propre.
– Il y a domination du symbolique sur l'imaginaire.

Je voudrais glisser là une petite incise, concernant le fait simple que, dans une relation à un analyste, le langage peut venir dominer des phénomènes imaginaires. Je reçois une jeune adolescente, que j'avais déjà rencontrée quand elle était enfant. Enfant, elle était angoissée dans la situation où ses parents se séparaient et où son père, un homme brillant auquel elle avait cru, venait de déclencher des phénomènes pathologiques. Jeune adolescente, elle revient en consultation. Elle se plaint d'être critiquée par ses camarades de collège : on la trouve grosse, on la dit prétentieuse, on l'écarte, on l'isole. Elle passe des heures sur les réseaux sociaux à guetter les commentaires la concernant. Elle attend des autres – ses pairs, disons ses semblables, sur l'axe α→α' – d'être qualifiée de ceci ou de cela. Ce n'est pas vraiment du harcèlement, Il n'y a pas de dimension paranoïaque, elle ne succombe pas sous le coup des commentaires. Mais c'est une situation où grouille l'imaginarisation de la jouissance, entre fascination et ravage. Elle est triste, inquiète, se désespère. Elle ira pour se venger, jusqu'à révéler une sorte de petit secret sur les réseaux sociaux concernant son meilleur ami, ce qui aura des conséquences aux couleurs du pire. Les séances avec un analyste, vont lui permettre de dire, de bien dire, l'enjeu qu'elle croyait voir dans ce système. Le langage, qui lui permet de dégager ses questions et ses déterminations, l'a extraite des *blablas* de

[6] *Ibid.*
[7] *Ibid*.

l'imaginarisation. Elle voudrait peut-être devenir avocate ; en attendant elle est devenue cette année, avec brio, déléguée de sa classe.
On peut tirer de cette petite vignette que, si le symbolique s'affaiblit, il peut laisser la place à l'imaginaire. Nous parlons d'ailleurs, dans notre époque, de l'affaiblissement, de la dévaluation du symbolique. A l'inverse, le pouvoir de la parole et du langage peut venir cadrer, capitonner, l'imaginaire de la jouissance. Ceci est valable pour la névrose comme pour la psychose.
Dans le texte des *Six paradigmes*, nous trouvons une phrase intéressante pour notre thème de l'année : « D'une façon générale, c'est lorsque la chaine signifiante se rompt que montent de l'imaginaire les objets, les effets de la jouissance[8] ».

La signifiantisation de la jouissance

Reprise du schéma L.
En reprenant le schéma L, on peut situer la signifiantisation de la jouissance sur l'axe du Sujet et de l'Autre.
Le sujet, qui est le sujet de l'inconscient, est en relation avec son partenaire, l'Autre, écrit avec un A majuscule, qui est l'ensemble des signifiants qui vont concerner le sujet.
Le sujet pourra se satisfaire d'être reconnu par l'Autre, son partenaire, et d'être nommé par lui : "Tu es mon fils", "Tu es la prunelle de mes yeux", etc. Le sujet enfant, tout un temps, veut croire en l'Autre. L'Autre qui pourrait correspondre à une garantie de l'existence. Notre époque, *a contrario,* voit apparaître des mouvements d'autodétermination qui se passent de l'Autre, comme le mouvement *Woke*, qui prône l'auto-détermination des individus quant à leur sexe et à leur race.

Deux notions sont épinglées par Miller dans le processus de signifiantisation de la jouissance entre le sujet et l'Autre : la pulsion et le fantasme.

À propos de la pulsion, disons que ça commence par un appel du petit homme, auquel le partenaire donne la valeur d'une demande. Et du fait qu'il y a un dire – un "tu as faim !" qui interprète l'appel, associé au nourrissage –,

[8] *Ibid*., p. 9.

la jouissance se focalise sur la pulsion orale. La phrase de Lacan, beaucoup plus percutante que ce que je viens de dire, est la suivante : « La pulsion est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire[9] ».
La pulsion, à son tour, se signifiantise par la demande. Du coup, l'entrée dans le circuit de la demande entame le processus d'échange et de communication du sujet avec ses partenaires.
Pour Lacan donc, à cette époque, la pulsion se traduit en termes de demande. Soit la demande est adressée à l'Autre, l'avidité est dans l'attente d'une réponse de l'Autre : c'est le versant oral. Soit la demande vient de l'Autre, qui l'adresse au sujet : c'est le versant anal (" donne-moi l'objet que tu retiens").

La deuxième notion est le fantasme. Là, on s'intéresse à la façon dont le sujet va s'articuler à l'objet, disons, de la pulsion. Cet objet va localiser la jouissance, la condenser, et orientera la pulsion pour obtenir satisfaction. L'objet de prédilection dans la névrose est plutôt oral dans l'hystérie, et anal dans la névrose obsessionnelle. Et Lacan nous dira que la façon dont le sujet va s'articuler à son objet a la structure d'une phrase, et même qu'il n'y a pas de fantasme qui ne soit un scénario.
Nous pourrions convenir que notre époque est marquée par l'exigence des satisfactions immédiates, qui cherchent à se passer des détours de la demande et de l'écran du fantasme qui, en signifiantisant la pulsion, la tempère en même temps.

L'effacement de la jouissance par le signifiant :
A partir du moment où vous parlez, vous pouvez évoquer quelque chose en son absence. Vous évoquez la chose et elle va perdre de son intensité libidinale. Vous pouvez dire que vous aimez les tartes au chocolat, sans vous en empiffrer. Le signifiant efface la jouissance. Dans son premier enseignement, Lacan dira qu'il la mortifie : le mot est le meurtre de la chose. Mais quand vous parlez des tartes au chocolat, vous pouvez quand même éprouver une satisfaction intense.

---

[9] Phrase dont les prémices apparaissent dans le *Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, et qui se complète dans le *Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*.

Quand je vous parle, là, dites-vous qu'il y a une jouissance : à la fois une certaine souffrance à essayer d'expliquer des choses très compliquées et en même temps une satisfaction à dégager quelques éclaircissements.
Il y a donc deux opérations dans la signifiantisation de la jouissance :
– D'un côté le signifiant représente l'objet de jouissance en son absence ; c'est une métaphore.
– D'autre part il détourne la jouissance en satisfaction, qui tient alors au signifiant lui-même ou à la chaine signifiante ; c'est une sublimation.
Lacan a beaucoup utilisé la métaphore à propos du symbolique, en particulier quand il qualifie la fonction du père de « métaphore paternelle ». Le père, c'est celui qui métaphorise la jouissance que la mère manifeste auprès de son enfant. C'est une tentative de rendre en logique l'Œdipe freudien.
Et, alors que notre époque voit se dévaluer le père, nous pouvons dire qu'il y a aussi une dévaluation du langage et du symbolique ; ce qui n'est pas sans conséquences sur le régime de la jouissance.

Un signifiant privilégié : le phallus

« Le grand moment de ce paradigme, c'est le moment du phallus[10] ».
Dans le florilège des objets de la pulsion – oral et anal, auxquels Lacan a ajouté le regard et la voix –, arrive le temps où l'objet convoité pour les garçons comme pour les filles, c'est le pénis. Il a d'abord le statut de l'image enviable, qui le distingue déjà de l'organe, puis il connait toute une élaboration qui, pour aller vite, s'apparente à l'Œdipe freudien. Il circule alors comme signifiant privilégié qui a un statut spécial. Il représente le pénis et, dans cette opération de représentation qui, comme on l'a dit, est une métaphorisation, il engage la castration même. Vous avez accès au signifiant phallique parce que vous n'avez pas le phallus, que vous soyez un garçon ou une fille. Il embarque avec lui les autres objets de la pulsion, on peut dire alors que les objets vers lesquels on tend, desquels on cherche à obtenir satisfaction, sont des objets phallicisés, c'est-à-dire des objets du désir. On pourrait conclure en disant que « c'est dans le concept de désir

[10] *Ibid*., p. 11.

que s'accomplit, que se réalise, que s'effectue la signifiantisation de la jouissance[11] ».
La jouissance est alors essentiellement répartie entre désir et fantasme. Elle est plutôt régulée, en quelque sorte normalisée.

[11] *Ibid*.

Annie Ardisson

Paradigme 3 : La jouissance impossible

Avec le paradigme 3 cesse le « tournis » de « l'enchaînement des éléments, plutôt dans une continuité […] mais avec des renversements qui parfois donnent l'idée que ces différents éléments se contredisent, sans s'exclure pour autant » comme nous l'a exposé Christine De Georges pour les paradigmes 1 et 2, tournis que Jacques-Alain Miller nomme aussi « le ronron du symbolique et de l'imaginaire[1] ». Cette troisième assignation de la jouissance chez Lacan, qui marque une rupture, est celle de la jouissance impossible. L'impossible, c'est un des noms du réel. Elle est impossible à représenter ou à dire ; elle est inaccessible, sinon par la transgression, comme nous le verrons.

Si le maître mot du paradigme 1 était le moi, comme instance imaginaire, et celui du 2ème paradigme, l'Autre comme garantie symbolique, ici c'est la Chose, *das Ding*, que Lacan fait sourdre du texte de Freud, comme un *Witz*, un mot d'esprit, comme si ce n'était qu'un son qui, dans la langue allemande, se détacherait de tout sens. C'est en effet dans le texte de l'*Entwurf* [2] que Lacan isole ce terme (*das Ding*) et ce qu'il vient désigner ; et ce point précis ouvrira son travail à l'orientation vers le réel, en 1959-60, au moment du *Séminaire, L'éthique de la psychanalyse*[3].

À la fin du *Séminaire* précédent, *Le désir et son interprétation*, Lacan cherchait déjà à contrer la perspective de « normativation moralisante[4] » que prenaient alors les analyses, centrées sur les identifications primitives. Il en donne l'exemple dans les cures d'enfants, en soulignant l'action suggestive

---

[1] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *Revue de la Cause freudienne*, N° 43 (version numérique), Octobre 1999, p. 9.

[2] Freud S., « L'esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, pp. 307-396.

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], Paris, Seuil, 1986.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI*, Le désir et son interprétation* [1958-1959], Paris, Édition de La Martinière et le Champ freudien éditeur, 2013, p. 556.

dominant cette conception. Pour Lacan alors, ce qui peut s'y opposer c'est « la place du désir[5] » : une question essentielle, au cœur de l'expérience analytique. Le désir « le plus essentiellement sujet[6] » et en même temps le contraire, car il s'oppose à la subjectivité comme une résistance, un paradoxe, comme un noyau rejeté, réfutable. Ce que nous désirons se confond-il ou non avec ce qui est désirable ? se demande alors Lacan. L'exemple pris avec *Antigone* illustrera ce point de façon remarquable.
Dans un texte paru dans la revue *Quarto* où il commente les paradigmes de la jouissance 3 et 4, Philippe De Georges souligne[7] aussi qu'au moment du *Séminaire L'éthique…,* Lacan entreprend de se replonger *à la lettre* dans l'œuvre de Freud, car son travail est critiqué, trouvé trop intellectualisant (où sont les affects ? Où est le vivant, la pulsion ?) dans une conception centrée sur le langage (« Le symbole est le meurtre de la chose » en référence à Hegel).

Qu'est-ce que la Chose ?

Dans « Lacan Studio » du 4 décembre 2021, dans la rubrique « La thèse neuro tient-elle la route ? », Patrick Landman soulignait encore l'intérêt de lire aujourd'hui ce travail d'allure neurophysiologique de Freud.
Véritable topologie de la subjectivité qui s'édifie à la surface d'un organisme[8], – ou vaine tentative de constituer une science dite psychologique, pour Philippe De Georges –, Freud propose une conception de l'appareil psychique organisé par différents systèmes, théorisant la construction de la réalité chez l'homme, à partir de ce qui est tout d'abord perçu.
Si le principe régulateur de ce système est le principe de plaisir, c'est sous le terme de *Befriedigung* (expérience de satisfaction) qu'y est traduite la jouissance.

---

[5] *Ibid.*, p. 558.
[6] *Ibid*.
[7] De Georges Ph., « Quelques lumières et quelques ombres », *Quarto* 112-113, mai 2016, pp. 56-66.
[8] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit.*, p. 51.

Lacan note, dans le texte de Freud, la différence entre *die Sache* et *das Ding* : « La *Sache* est bien la chose, produit de l'industrie ou de l'action humaine en tant que gouvernée par le langage[9] », et il s'appuiera sur l'utilisation que Freud fera plus tard de ce mot, associant *Sachvorstellung* et *Wortvorstellung* (représentation de choses et représentations de mots, notamment dans l'article « L'inconscient[10] ») pour différencier encore ce terme de celui de *das Ding.* Celui-ci, dans ce schéma, désigne quelque chose qui échappe toujours à la symbolisation : « Ce que nous qualifions d'"objet" est fait de reliquats, échappant au jugement[11] ».
La Chose désigne donc un reste de l'opération de symbolisation et, en ce sens, elle est difficile à appréhender puisque hors langage. C'est dans le complexe du *Nebenmensch* (le prochain secourable), (cf. texte de Christine De Georges), que Lacan le débusque. Le rapport au prochain se divise en deux parties : une qui mobilise les représentations, c'est tout ce qui, du côté de l'objet, peut être qualifié, formulé comme attribut, et qui est lié aux expériences de plaisir/déplaisir (c'est l'exemple de la tarte au chocolat) et une autre « *qui reste ensemble comme chose* – als Ding[12] ». Lacan souligne la médiocrité de la traduction : ce n'est pas ce qui reste, qui renverrait à un tout cohérent, c'est un reste. Le *Ding* est isolé par le sujet « comme étant de sa nature étranger, *Fremde*[13] ». Il y a donc une expérience de satisfaction qui laisse des traces et vers quoi s'oriente le cheminement du sujet, nous dit Lacan[14], mais la satisfaction pulsionnelle désignée par *das Ding* ne se rencontre ni dans l'imaginaire ni dans le symbolique ; elle est de l'ordre du réel.

---

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit*., p. 58.
[10] Freud, « L'inconscient », *Métapsychologie*, Paris, coll. Idées Gallimard, 1968, pp. 65-123 et pp. 114-124 en particulier.
[11] Freud S., « L'esquisse d'une psychologie scientifique », *op. cit.,* p. 351.
[12] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit*., p. 64.
[13] *Ibid.*, p. 65.
[14] *Ibid*.

Pour Philippe De Georges[15], une part est exclue et rejetée hors symbolique, elle ne s'inscrit pas. Au cœur de l'expérience, il y a un noyau de l'être, une jouissance du vivant, étrangère et inassimilable. Il fait l'hypothèse que ce qui est massivement présent dans ce vieux texte freudien est la déréliction de l'être humain, sa détresse originaire, l'*Hilflosigkeit*.

Le caractère d'impossible est donc lié à la recherche d'une Chose dont on ne peut trouver, au-delà de ses coordonnées de plaisir, que le regret de l'absence.
Pour approcher cette place vide, Lacan va recourir à l'image de la cruche ou du vase, développée par Heidegger[16]. C'est autour d'un trou, d'un vide, *ex nihilo*, que se construit toute création. En créant un vase, le potier crée un espace qui pourra servir de contenant, se remplir, se vider ; l'ensemble pourra se nommer : vase, pot de moutarde… En créant cet espace, ce creux, ce moins, le potier crée donc aussi un plus. Lacan souligne ici l'identité « entre le façonnement du signifiant et l'introduction dans le réel d'une béance, d'un trou[17] ». C'est cet acte de création *ex nihilo*, à partir d'un vide, qui donne, dit Lacan « l'exacte situation de la Chose comme telle[18] ». Il cite la plaisanterie du macaroni : qu'est-ce qu'un macaroni ? un trou avec quelque chose autour. On pourrait y ajouter celle du gruyère, qui inclut la satisfaction (qu'est-ce qui est le meilleur dans le gruyère ? Ce sont les trous). L'image du vase permet donc d'approcher la place vide, de réduire la jouissance à une place vide et, dans le même temps, d'approcher la possibilité de remplir cette place. C'est pourquoi J.-A. Miller dit que la Chose annule la castration car cette place laissée vide est toujours susceptible d'être occupée, elle introduit « la notion d'un supplément qui ne sera jamais adéquat », dit Jacques-Alain Miller[19].

---

[15] Cf., De Georges Ph. « Quelques ombres et quelques lumières », *op. cit*., p. 57.
[16] *Ibid*., p. 58, Philippe De Georges souligne la parution du texte « Das ding » de Martin Heidegger, traduit en français en 1958.
[17] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit*., p. 146.
[18] *Ibid*., p. 147.
[19] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 8.

Sublimations

Lacan va alors réinterpréter la sublimation[20], selon les différents modes de défense contre ce vide central qu'est la jouissance irreprésentable : l'art qui est un mode d'organisation autour de ce vide, qui crée autour de ce vide ; la religion qui consiste à éviter ce vide ; et la science qui le rejette, qui le nie, dans la perspective de l'idéal d'un savoir absolu. À ces trois positions, façons de faire avec ce vide, Lacan fait correspondre les trois grandes catégories cliniques : hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa.

Au long de son *Séminaire L'éthique de la psychanalyse*, Lacan va ainsi énumérer toute sorte d'éléments imaginaires et symboliques susceptibles de venir à cette place vide. C'est la révélation de la Chose au-delà de l'objet qui montre une des formes de la sublimation[21]. Lacan définit d'ailleurs la sublimation comme « ce qui élève un objet […] à la dignité de la chose[22] ». N'importe quel terme symbolique est susceptible de venir à cette place s'il est mis en position d'absolu, dit Jacques-Alain Miller[23]. Dans l'amour courtois, par exemple, c'est la Dame qui occupe cette place.

Lacan donne alors l'exemple des post-freudiens, et notamment dans l'œuvre de Mélanie Klein, qui mettent à la place de *das Ding*, le corps mythique de la mère[24], car son rôle est impliqué dans les premières expériences de satisfaction, hors langage.

Un autre exemple[25] de cette position d'absolu est référé par Lacan à Kant dans *La critique de la raison pratique*, qui traite de la morale, avec l'énoncé de l'impératif catégorique : *Agis de telle façon que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir comme principe d'une législation qui soit pour tous.*

Cet énoncé, éminemment symbolique, s'il comporte d'un côté l'annulation de toute jouissance (car il faudrait qu'elle vaille pour tous) a, d'un autre côté, un

---

[20] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit.*, p. 155 et suivantes.

[21] *Ibid.*, pp. 136-137.

[22] *Ibid.*, p. 133.

[23] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 8.

[24] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit.*, p. 127.

[25] *Ibid.*, p. 93 et suivantes.

caractère impératif. Mis dans la position de la Chose, il en prend le caractère muet, aveugle et absolu.
La référence au Marquis de Sade vient alors donner un contre-exemple puisque, contrairement à Kant, c'est le contre-pied de toute loi morale que vante celui-ci, renversant les principes fondamentaux pour prôner l'inceste, l'adultère, le vol, la calomnie. Ici, la maxime universelle serait le droit de jouir d'autrui, quel qu'il soit, comme instrument de son plaisir[26].
Même si les voies sont différentes, c'est dans la tentative d'atteindre *das Ding,* que ces deux conceptions se rejoignent, dit Lacan[27]. La morale limitative de Kant « porte préjudice à toutes nos inclinations » et conduit donc à la douleur du renoncement ; tandis que l'extrême du plaisir qui conduit à forcer la Chose, comme le prône Sade, est insupportable : la douleur d'autrui se confond à celle du sujet, « car ce ne sont à l'occasion, qu'une seule et même chose[28] ».
Marie-Hélène Brousse, dans une conférence à Nice[29], avait donné l'exemple de ceci dans l'un des dialogues de Quentin Tarentino (Kill Bill 2) ; *Bill* : *« Do you find me sadistic? You know, I'll bet I could fry an egg on your head right now if I wanted to. No, Kiddo, I'd like to believe you're aware enough, even now, to know there's nothing sadistic in my actions. Maybe towards those other jokers, but not you. No, Kiddo, this moment, this is me at my most … masochistic*[30] ». (Il tire alors sur la mariée).

Lacan souligne que l'extrême du plaisir, qui consiste à forcer la Chose, est difficilement supportable ; cela se traduit par le côté maniaque des constructions romancées de Sade qui manifeste le malaise de la

---

[26] *Ibid.*, p. 96.
[27] *Ibid.,* p. 97, Lacan cite Kant.
[28] *Ibid*., p. 97.
[29] Brousse M.-H., « La guerre, mode de jouir », *Rivages,* N° 24, pp. 87-88.
[30] « *Tu me trouves sadique ? Je parie qu'on pourrait faire frire un œuf sur ton front, si on le voulait. Écoute, ma grande, j'espère que, même maintenant, tu es bien consciente qu'il n'y a absolument rien de sadique dans mes actes. Avec les autres guignols, peut-être, je ne dis pas. Pas avec toi. Non, ma grande, là maintenant, tel que tu me vois, je n'ai jamais été plus masochiste*. », https://fr.wikiquote.org/wiki/Kill_Bill

construction vivante. Il le rapproche du malaise des névrosés à avouer leurs fantasmes. « Les fantasmes […] ne supportent pas la révélation de la parole[31] ».
C'est le caractère transgressif de Sade qui conduit Lacan à lui comparer Antigone, celle qui, par son désir, viole les limites de ce que Lacan désigne de l'*Até*, la fatalité, le destin funeste de la famille des Labdacides[32].

Antigone, désir, franchissement, jouissance

Antigone est l'une des quatre enfants qu'Œdipe a eu avec sa mère Jocaste et vit dans la mémoire de ce drame intolérable qui a touché la famille. Elle est un modèle de piété filiale et de dévouement fraternel. Après avoir assisté son père aveugle dans ses derniers moments, elle assiste à la lutte acharnée et fatale entre ses frères Étéocle et Polynice. Elle est soumise à la loi de son oncle Créon mais s'insurge contre l'édit de celui-ci qui défend qu'on enterre son frère Polynice : « bientôt tu devras montrer si tu es fidèle à ta race ou si ton cœur a dégénéré[33] », dit-elle à sa sœur Ismène. Sa décision est prise, et au risque d'être condamnée à mort, par deux fois elle transgresse l'interdit de Créon pour donner à son frère Polynice une sépulture lui assurant au royaume des défunts un accueil honorable. Son frère est pour elle irremplaçable, « né dans la même matrice[34] » mais pour Lacan, ce n'est pas seulement pour protéger les restes de son frère, parce qu'il est livré aux chiens et « pâture de choix pour les oiseaux carnassiers[35] »

---

[31] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit*., p. 97.
[32] Antigone au Coryphée : « Ah tu as touché là ma plaie à vif, mon triple sujet de plaintes, le malheur de mon père et de notre famille, le malheur qui n'épargne aucun des Labdacides ! Sur le lit maternel, ô malédiction jetée, ô couple impur du fils et de sa mère, las ! de mon père et de ma mère infortunée… C'est donc là, c'est donc là mes parents ? Malheureuse ! Eh bien chers parents, me voici : maudite et sans mari, je viens habiter avec vous… Et toi, mon frère, dont les noces furent la source de nos maux, en mourant tu m'as pris ma vie. », Sophocle, « Antigone », *Théâtre complet*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, pp. 89-90.
[33] *Ibid*., p. 70.
[34] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit*., p. 324.
[35] Sophocle, « Antigone », *op. cit*., p. 70.

qu'Antigone prend cette décision. « On ne peut en finir avec ses restes en oubliant que le registre de l'être de celui qui a pu être situé par un nom doit être préservé par l'acte des funérailles[36] ».

Pour Lacan, la limite où se tient Antigone n'est rien d'autre que la coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage[37]. Créon la condamne à être emmurée vivante dans son caveau et, de cette zone où elle ne fait déjà plus partie des vivants, Antigone peut encore faire entendre sa plainte. C'est ce qui rend son image fascinante et pousse au franchissement de toutes les limites ; elle abolit le bienfondé de la loi de Créon et tire alors à son avantage les jugements du Chœur, chargé dans la Tragédie, d'en faire le commentaire émotionnel.
« *Antigone* nous fait voir en effet le point de visée qui définit le désir[38] », au-delà des dialogues, de la famille et des discours moralisants, elle nous fascine dans son éclat insupportable. Si l'image d'Antigone semble dissiper toutes les autres, c'est dans sa beauté et dans la place qu'elle occupe, dans la zone de « l'entre-deux-morts[39] », entre deux champs symboliques différents.

Cet effet d'absolu, absolu du désir d'Antigone sur lequel elle ne cède pas, même au prix de sa mort, est obtenu par le franchissement des barrières : de la cité et de sa loi, barrière du beau, pour s'avancer jusqu'à la zone de l'horreur que comporte la jouissance, nous dit J.-A. Miller[40]. La part de son désir sur lequel elle ne cède pas, cette part où la libido est transcrite comme désir, où elle figure entre les signifiants, comme le formule J.-A. Miller, cède la place à l'excès constitutif de la jouissance. C'est cela-même, la Chose, qui prend dans cette tragédie le caractère hors symbolisé et ultime de la mort. C'est l'au-delà du principe de plaisir qui conduit à la pulsion de mort.

---

[36] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], *op. cit*., p. 325.
[37] *Ibid*.
[38] *Ibid*., p. 290.
[39] *Ibid*., p. 315.
[40] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 9.

Disjonction signifiant et jouissance

Il y a donc une profonde disjonction entre le signifiant et la jouissance, qui se manifestait déjà dans le premier paradigme, parce que la jouissance était imaginaire, et l'on retrouve maintenant cette disjonction parce que la jouissance est réelle (hors symbolique), nous dit J.-A. Miller. Cette disjonction, c'est aussi bien ce qui se traduit dans le caractère désagréable qu'il y a à avouer ses fantasmes. C'est ce que veut dire *les fantasmes ne supportent pas la révélation par la parole*. Ici, pour leur part de jouissance.

Comment articuler cette jouissance réelle avec une définition de l'inconscient structuré comme un langage, discours de l'Autre ? C'est par le mensonge que Lacan situe cette séparation, cette disjonction signifiant/jouissance. « Mensonge structural que le sujet porte sur la place de la jouissance[41] » nous dit J.-A. Miller en se référant à la suite de « L'esquisse » avec le cas d'Emma, du *proton pseudos*, que Philippe Lienhard a repris très clairement lors du colloque « Les traumatismes sexuels » dans son texte « Variations freudiennes[42] ». Pour Emma, au souvenir désagréable de l'agression subie au temps un (les attouchements de l'épicier) s'est associé l'attrait sexuel éprouvé dans la deuxième scène (le rire des jeunes vendeurs). C'est le vêtement comme *Vorstellung*, représentation, qui fait le lien entre les deux. Ce mensonge porte la marque du rapport mauvais que le sujet a à *das Ding*, qui ne peut pas être formulé comme tel mais qui l'est dans le symptôme, porteur de souffrance. Le symptôme, c'est ce dont le sujet se plaint, qui réalise aussi une certaine satisfaction. La disjonction signifiant/jouissance, c'est la jouissance énigmatique de l'homme aux rats, jouissance « à lui-même ignorée » qui se traduit par son sourire alors qu'il évoque ce qui le répulse le plus.

Tenter de reproduire l'expérience de satisfaction, retrouver ce qui ne sera jamais retrouvé, *das Ding,* est, à son insu, une orientation première de l'être.

Au refoulement se substitue la défense, parce que cette orientation première de l'être préexiste à ce que Freud a élaboré sous le terme de refoulement qui sous-entend le système signifiant, l'intervention du symbolique. Dans le *Séminaire L'éthique*, Lacan positionne la *Verneinung*, la dénégation, comme

---

[41] *Ibid*.

[42] Lienhard Ph., « Variations freudiennes », *Rivages,* N° 28, p. 91.

une autre manière de rejeter ce qui n'est pas admis par le sujet, sans être refoulé : la négation, qui montre ce qui est caché, et permet de rester à distance de sa jouissance.

Ce nouveau paradigme, qui met la jouissance du côté de la Chose, permet une nouvelle lecture psychopathologique des grandes structures cliniques décrites par Freud.
Retrouver cet état centré par la Chose, par cet objet premier, en tant qu'il peut être le support d'une aversion ou d'une insatisfaction, va ordonner l'expérience de l'hystérique.
Pour l'obsessionnel, cet objet apporte un trop de plaisir et c'est par l'évitement qu'il se défend de ce qui pourrait être à la fois le but et la fin de son désir. Tel le cas de ce patient qui dit avoir construit l'idée du bonheur sur la réussite, le *challenge*, « avoir une belle maison, une belle situation, une belle femme » et souffrir, dans ses rencontres amoureuses, de ne pas pouvoir s'empêcher de ne voir que les défauts des femmes, une fois qu'il les a conquises. S'il les trouve inintéressantes, il peut les quitter au gré de la lassitude ressentie mais lorsqu'il s'attache, c'est de ses propres ressentis affectifs qu'il se sent privé, devenant soudain froid, distant, incapable d'amour, incapable même de quitter la femme aimée. Alors il se fait disparaître. Cela se nomme le *ghosting,* et ce n'est donc pas toujours l'œuvre délibérée d'un « pervers narcissique » qui se joue de sa partenaire.

Dans la paranoïa, Lacan souligne que l'échec de la confiance se produit dès cette expérience de la Chose, expérience de ce premier étranger auquel le sujet a à se référer d'abord : le paranoïaque n'y croit pas. Un patient m'a fait part ainsi d'une sorte de constat survenu « depuis toujours » dans sa vie : aucune « instance » dit-il, enseignement, famille, institutions juridiques… n'est à la hauteur des promesses que leur confèrent les fonctions qui les définissent. Il voue sa vie à les dénoncer jusqu'à perdre son épouse, son logement, la garde de sa fille mais, jusqu'à l'Accueil de nuit où il finit par se retrouver, il poursuit le recueil des preuves des manquements de l'Autre (n'avoir qu'un biscuit alors qu'il en restait, un repas moins copieux…)

Ce n'est plus le refoulement mais le réel de la jouissance et sa défense qui sont dès lors visés par le clinicien : c'est le flot de parole de celle qui vient se plaindre, sans rien entendre de son énoncé ni de son énonciation, qu'il faut arrêter ; c'est la timidité ou la réaction de prestance de tel autre, qu'il faut permettre de contourner. Bouger les défenses dans la névrose et les aménager dans la psychose, comme pour ce patient pour qui la critique incessante de l'Autre permet néanmoins le maintien d'un lien.

Qu'est-ce que la Chose, en définitive ?
La Chose est dans une position Autre. C'est ce qui, par rapport à l'appareil signifiant de l'Autre (du symbolique), gonflé de ce qui a été traduit de l'imaginaire, est Autre en ce qu'elle s'en différencie. C'est donc l'Autre de l'Autre, mais la Chose étant hors signifiant, c'est l'Autre de l'Autre en tant qu'il manque (la place vide du vase), que Lacan écrira comme Autre barré.
Lacan va tenter à partir de là de penser la relation du signifiant avec le hors-symbolisé, la jouissance mise dans ce paradigme 3 du côté de la Chose, jouissance massive, apparaitra ensuite sous les traits de l'objet, car c'est vers la pulsion freudienne, sa recherche de satisfaction, impérieuse, et l'orientation vers son objet, que Lacan se tournera.

François Bony

Le paradigme 4 : La jouissance fragmentée ou la jouissance normale

L'aliénation / séparation et l'équivoque de l'objet α

Le contexte

C'est le moment du *Séminaire* XI. Nous sommes en 1964, Lacan vient d'être exclu de l'I.P.A. Il a, dit-il, été « négocié » et précise qu'être négocié est au principe de la vie sociale, particulièrement de la politique. La Société Française de Psychanalyse (groupe fondé par Lacan et quelques autres, issus de la S.P.P.), a cherché à se faire reconnaître de l'I.P.A. pendant onze ans. L'I.P.A. a alors créé un comité international, destiné à évaluer les activités du groupe. En 1961, il est recommandé au groupe de pratiquer des séances de 45 mn, au rythme de quatre par semaine. L'interdiction est faite aux élèves d'assister aux cours de leurs analystes et, chose singulière, Dolto et Lacan doivent être exclus de la formation des analystes.

Lacan ne se conformera pas aux « recommandations d'Edimbourg » ; aussi le « rapport Turquet » conclura-t-il en 1963 sur « le fait que Lacan soit inacceptable pour l'IPA. Il faut savoir qu'il doit être exclu de toute activité concernant l'enseignement et ce, pour toujours[1] ». En août 63, à Stockholm, Daniel Lagache et Juliette Favez-Boutonnier, cofondateurs de la S.F.P. avec Lacan ainsi que Granoff (un élève de Lacan), proposent une motion visant à approuver (ou non) la radiation de Lacan de la liste des formateurs. Le 19 novembre 1963, lors de l'A.G., est votée à la majorité l'exclusion de Lacan.

Lacan dit, à la page 10 du premier chapitre du *Séminaire* XI qui a pour nom « l'excommunication » : « Être négocié par ceux que j'ai appelés tout à l'heure des collègues, voire des élèves, prend quelquefois, vu du dehors un autre nom. Mais, si la vérité du sujet, même quand il est en position de maître, n'est pas en lui-même, mais, comme l'analyse le démontre, dans un

[1] Brodsky G., *L'argument – Commentaire du Séminaire XI de Lacan*, Collection rue Huysmans, 2006, p. 22.

objet, de nature voilé – le faire surgir, cet objet, c'est proprement l'élément de comique pur[2] ».
Cet objet est ici de l'ordre du déchet. « Lacan se désigne lui-même comme le déchet du mouvement psychanalytique[3] ». Lacan indique donc, dès le début du *Séminaire*, que le sujet n'est pas seulement l'effet du signifiant qui le représente au champ de l'Autre, mais que son être intime a rapport à sa jouissance et avec l'objet qu'il est pour l'Autre. C'est cette « équivalence » entre le sujet et l'objet qu'il va construire avec son mécanisme d'aliénation et de séparation.
La question est : que faire à partir de ce statut propre à tout être humain, que Lacan situe très tôt puisque tout être humain est à la naissance en position déchet du désir de ses parents, en tant qu'objet cause qui choit.
Ce que nous signale aussi Lacan, c'est qu'en position de Maître (comme le sont ses « collègues » de l'I.P.A.), on ne peut que s'abuser soi-même et quelques autres. Ce n'est qu'à partir de cette place de déchet que l'on peut faire quelque chose... G. Brodsky nous dit qu'une des pistes du *Séminaire* XI est celle de l'examen du tour que Lacan donne à sa place de déchet du mouvement psychanalytique. Avec, comme issue, la création le 21 juin (trois jours avant la dernière leçon du *Séminaire* XI) de l'Ecole Française de Psychanalyse, puis la proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'Ecole (où il interroge sur ce qui peut pousser quelqu'un à occuper cette place de déchet en devenant psychanalyste).

Avec le *Séminaire* XI, c'est le début du second temps de l'enseignement de Lacan, où il s'écarte de son « retour à Freud » et commence à prendre ses distances avec Freud qui, selon lui, a organisé l'I.P.A. comme une église où il joue la fonction du père mort. C'est pour cela que le premier chapitre s'intitule *L'excommunication*. Le 20 novembre 63, un jour après son éviction, Lacan avait donné l'unique leçon du *Séminaire* « Les Noms-du-Père », qu'il ne poursuivra pas et qui restera comme un trou dans son enseignement. Il ira jusqu'à refuser à J.-A. M. la publication de cette leçon unique à la suite du *Séminaire* XI.

---

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p.10.
[3] Brodsky G., *op.cit.*, p. 31.

Le 15 janvier 1964, Lacan reprend son enseignement à l'Ecole des Hautes études sous le titre « Les fondements de la psychanalyse ». Il faut voir là, avec J.-A. Miller, « la métaphore constitutive de ce séminaire : Les concepts de Freud mis en question à la place des Noms-du-Père […] Inconscient, répétition, transfert, pulsion, ces noms sont dus à Freud. Sous l'investigation épistémologique ce qui est traqué c'est le désir de Freud (de sauver le Père), c'est ce qui reste de religion dans la psychanalyse […] Ce qui se dessine n'est pas seulement la substitution des noms aux concepts, mais le passage des concepts aux mathèmes, du respect religieux de la tradition freudienne à une transmission plus proche de la science[4] ». Ainsi, dit-il : « la dernière visée de mon discours cette année est de poser la question de la position de l'analyse dans la science[5] ». Tandis que « la fonction (de sujet supposé savoir) et, du même coup, sa conséquence, le prestige […] de Freud, […] constituent le drame de l'organisation sociale, communautaire des psychanalystes[6] ».

La libido organe et le mathème de l'objet α

Nous étions restés, avec le troisième paradigme, à un moment où Lacan isole la jouissance du côté de la Chose. Ce en quoi la jouissance est équivalente à l'Autre de l'Autre, en tant qu'il manque dans l'Autre. La Chose devient équivalente à l'Autre barré, ce qui aboutit à une certaine impasse qui conduit à repenser la relation du signifiant avec le hors-symbolisé. C'est ce à quoi Lacan s'attelle dans le *Séminaire* XI.

Le second chapitre est intitulé par J.-A. Miller « L'inconscient freudien et le nôtre[7] », ce qui dit bien la distance prise avec Freud. Au début de ce *Séminaire*, en effet, Lacan décrit l'inconscient comme il ne l'avait jamais fait. « Depuis son premier paradigme, Lacan avait toujours décrit l'inconscient plutôt comme un ordre, une chaîne, une régularité, et voilà qu'au début des Quatre concepts il recentre tout l'inconscient sur la discontinuité […] Il décrit

[4] Miller J.-A., « Commentaire du « Séminaire inexistant », *Quarto* N°87, juin 2006, p. 7.

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit.*, p. 206.

[6] *Ibid.,* p. 211.

[7] *Ibid*., p. 21.

l'inconscient exactement comme un bord qui s'ouvre et se ferme[8] ». A suivre J.-A. Miller – qui nous indique que la phrase clef de ce *Séminaire* se trouve page 165 : « Quelque chose dans l'appareil du corps est structuré de la même façon que l'inconscient » –, on voit que le procédé de Lacan est inverse : « Il a structuré l'inconscient de la même façon que quelque chose de l'appareil du corps, de la même façon qu'une zone érogène, comme un bord qui s'ouvre et se ferme. Il modèle là la jouissance sur le sujet lui-même. Cela suppose qu'il introduit en miniature, et dans la pulsion elle-même, le modèle du vase. Le creux dont il s'agit dans la pulsion, c'est celui que nous avons rencontré comme le vase heideggérien de *L'éthique de la psychanalyse*, le creux créé par l'annulation signifiante et qui vient se trouver comblé, toujours de façon inadéquate, par un objet. Et dans ce paradigme, la libido c'est cet objet-là[9] ». Et les objets α (en tant que plus-de-jouir) en sont les représentants.

Le mythe de la lamelle, tel que Lacan le construit, à partir de la mythologie freudienne des pulsions, et à partir du mythe d'Aristophane[10], introduit une « nouvelle définition de la libido, non plus comme désir signifié, non plus comme *Das ding*, jouissance massive hors signifiant qu'on atteint par la transgression, mais la libido comme organe, objet perdu et matrice de tous les objets perdus. Il appelle *séparation* en fait la récupération de la libido comme objet perdu, dont il essaye de montrer avec son appareil qu'elle répond nécessairement au manque proprement signifiant qui s'ensuit de l'articulation de l'identification et du refoulement[11] ». C'est ainsi « qu'un manque recouvre l'autre […] Un manque engendré du temps précédent qui sert à répondre au manque suscité par le temps suivant[12] ». Cela constitue les opérations d'aliénation et de séparation.

Ecoutons Lacan : « Je vais vous parler de la lamelle. Si vous voulez accentuer son effet de canular, vous l'appelez l'homme-lette […] Chaque fois que se rompent les membranes de l'œuf d'où va sortir le fœtus en passe de devenir un nouveau-né, imaginez un instant que quelque chose s'envole,

---

[8] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit.,* p. 16.
[9] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit*.
[10] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit*., p.179-180.
[11] *Ibid*.
[12] *Ibid*., p. 195.

qu'on peut faire avec un œuf, aussi bien qu'un homme, à savoir l'hommelette, ou la lamelle. La lamelle, c'est quelque chose d'extra-plat qui se déplace comme l'amibe […] ça passe partout […] C'est comme l'amibe par rapport aux êtres sexués, immortel. Puisque ça survit à toute division […] Et ça court. Eh bien ! Ce n'est pas rassurant. Supposez seulement que ça vienne vous envelopper le visage pendant que vous dormez tranquillement[13] ».

Contrairement au mythe d'Aristophane, l'objet perdu ici n'est pas un partenaire, mais son propre complément anatomique. Je cite Lacan : « Cette lamelle, cet organe, qui a la caractéristique de ne pas exister […] c'est la libido. C'est la libido en tant que pur instinct de vie, c'est-à-dire de vie immortelle, de vie irrépressible […] C'est ce qui est soustrait à l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée. Et c'est de cela que sont les représentants, les équivalents, toutes les formes que l'on peut énumérer de l'objet α. Les objets α n'en sont que les représentants, les figures. Le sein, comme équivoque, comme élément caractéristique de l'organisation mammifère, le placenta par exemple, représente bien cette part de lui-même que l'individu perd à la naissance[14] ». Cette lamelle est un organe irréel précise Lacan, non pas pour autant imaginaire mais « en prise directe avec le réel[15] ».

Dans « … Ou pire », Lacan écrit « le savoir en tant qu'articulation signifiante, affecte le corps de l'être parlant [...] Ceci de morceler sa jouissance, de le découper jusqu'à en produire les chutes dont je fais l'objet petit α, à lire l'abjet ou encore […] l'(α) cause première de son désir[16] ». C'est ici l'opération de la coupure qui est mise en avant comme produisant l'objet. Lacan parle de *sépartition*.

Qu'est-ce que dire cela, sinon que le signifiant affecte le corps du *parlêtre* en ceci qu'il morcelle la jouissance du corps ; ces morceaux, ce sont les objets petit α. Si on regarde de près cette formule, elle suppose qu'il y a un premier statut de la jouissance – celui de la jouissance de la vie – mais que, du fait que le corps dans l'espèce humaine est parlant, du fait d'un passage par la

---

[13] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit*., p. 180.

[14] *Ibid*.

[15] Lacan J., « Position de l'inconscient », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 847.

[16] Lacan J., « …Ou pire », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 550.

demande, (cf. exposé de Christine de Georges) la jouissance s'en trouve modifiée sous les espèces d'un morcellement, d'une condensation dans des zones érogènes freudiennes, chacune relative à un certain type d'objet ; morcellement et condensation, donc.

Mais le plus important, c'est qu'il faut s'apercevoir que « L'objet α est équivoque parce qu'il est essentiellement positif et qu'il comporte en même temps, en son cœur, la castration. Disons que l'objet α est un ambocepteur entre désir et jouissance. Rien ne le montre mieux que les deux définitions que Lacan lui a données au cours du temps. D'une part, l'objet α comme plus-de-jouir et, d'autre part, l'objet α comme cause du désir[17] ».

L'objet cause du désir, c'est une consistance logique, c'est le creux, le vide créé par l'objet perdu, mais perdu depuis toujours, enfin depuis que le sujet est pris dans le langage (comme le vide du vase Heideggérien représentait la Chose), tandis que le plus-de-jouir c'est l'objet partiel, issu d'une coupure, qui vise à combler ce vide, c'est l'objet de la pulsion. En tant qu'il est rencontré dans la satisfaction/insatisfaction de la pulsion, le plus-de-jouir, est fait de ce qui se perd dans le passage à la comptabilité signifiante, dans la conversion d'une partie de la jouissance au signifiant.

La répétition est alors à considérer comme la commémoration de cette perte, comme récupération mais, en quelque sorte, ratée. Dans la répétition c'est par exemple le pouce, la tétine, la cigarette ou le verre, qui viennent comme substituts toujours défaillants du sein (ici l'objet α comme plus-de-jouir) qui, lui, appartenait à l'enfant. L'insatisfaction du ratage passé implique la demande de satisfaction du ratage à venir. Ce ne sera jamais ça…

Le symptôme anorexique peut ici être évoqué, en tant qu'il illustre ce côté double face de la répétition de satisfaction dans l'insatisfaction, d'un plus-de-jouir qui ne s'obtient que par un objet qui est indiscernable de son manque même (ici l'objet rien).

Lacan ne manque pas de souligner que la production de la pluie d'objets en toc, dont le jouir même creuse le manque à jouir, soit ce qui fonde la logique capitaliste dont nous a parlé Armelle la dernière fois, renvoie à cette même logique de répétition.

---

[17] Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne*, N°77, Navarin, février 2011, p. 139.

L'objet α vient donc articuler, à la libido, la mortification liée au signifiant ; pulsion de mort et pulsion de vie. La jouissance étant à l'articulation de la satisfaction de ces deux composantes. C'est ce côté ambocepteur qui fait selon Miller que l'objet α est le mathème le plus utilisé : « il a surclassé les autres mathèmes[18] ».
Ce paradigme dégage l'objet α comme « élément de jouissance[19] », c'est « la menue monnaie de la Chose ». Lacan procède à « une élémentisation de la Chose ». D'un côté il est la figure élémentaire de la Chose, mais d'un autre il tient à l'Autre. « C'est comme si, dans l'objet petit α, L'Autre du signifiant imposait sa structure à la Chose[20] ».

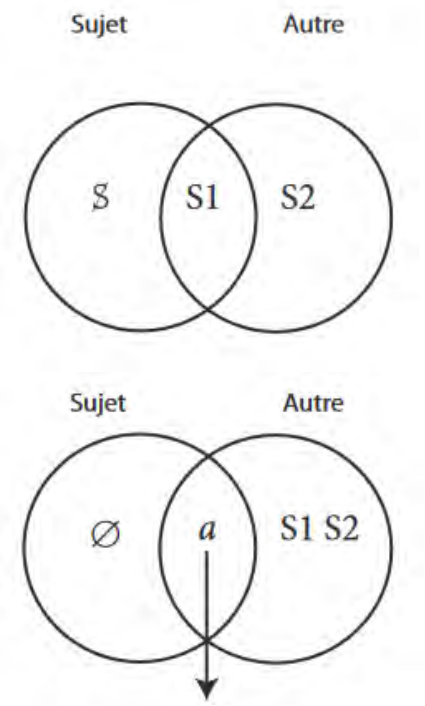
« Si l'on veut le retranscrire en termes freudiens, l'objet α n'est pas autre chose, me semble-t-il, que la satisfaction de la pulsion en tant qu'objet – c'est-à-dire non pas ce qui est recherché par la pulsion en tant qu'objet dans le monde extérieur, ce que la pulsion requiert de ce monde extérieur, mais exactement ce qui se produit, indique Freud, sur le chemin qui va de la source de la pulsion à son but [21]» poursuit Miller. C'est pour cela qu'il parle de *jouissance normale*, c'est la jouissance qui est atteinte par la satisfaction de la pulsion. C'est la jouissance de Mr tout le monde. Ce n'est pas la jouissance d'Antigone ni celle du djihadiste kamikaze.
Nous arrivons donc avec le paradigme 4 à une nouvelle alliance entre le signifiant et la jouissance en articulant le fonctionnement de l'inconscient et celui de la pulsion. Il dément ainsi le clivage du signifiant et de la jouissance du paradigme 3.

Avec **l'aliénation/**séparation,
Lacan forge une articulation étroite du symbolique, du signifiant et de la jouissance. « Il s'agit de montrer que la jouissance ne vient pas en plus (du

[18] Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit*.
[19] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit.*, p. 17.
[20] *Ibid*.
[21] Miller J.-A., « L'objet jouissance », *La Cause du désir*, N°94, Navarin, octobre 2016, p. 101.

mécanisme d'aliénation), qu'elle s'insère dans le fonctionnement du signifiant, qu'elle est connexe au signifiant[22] ».

Lacan distingue donc deux opérations :



– **L'aliénation** est faite pour unifier les concepts d'identification et de refoulement.
L'identification suppose un signifiant qui représente le sujet, « un signifiant en quelque sorte absorbant, qui est dans l'Autre, à quoi le sujet s'identifie, en même temps qu'il demeure ensemble vide. C'est ce que Lacan appelle la

[22] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit.*, p. 15.

division du sujet[23] ». La division du sujet est liée au fait que dès qu'il apparait dans l'Autre (identification S_1/$), aussitôt qu'il apparait comme sens il disparait du fait de son *aphanisis*, du refoulement du S_1. Suivons J.-A. Miller : « D'un côté, le sujet demeure comme ensemble vide et il est représenté comme signifiant. Il rencontre en même temps du refoulement. Si l'on prend une chaîne S_1-S_2, le refoulement veut dire qu'il y en a un des deux qui passe en dessous, celui qui représente le sujet[24] ». C'est *l'aphanisis* du sujet dès que le S_2 apparaît.
Dans l'aliénation on peut dire que « l'Autre manque à dire quelque chose de l'être du sujet[25] ». Le sujet ne se manifeste que dans le premier temps, celui de l'identification (au S_1), avant que le sens ne se constitue et ne le fasse disparaitre. C'est ce qui fera dire à Lacan "Je suis où je ne pense pas", soit une certaine inversion du cogito. On voit ici que la vérité évanescente du sujet de l'inconscient est du côté du S_1 tout seul, tandis que le moi est du côté de l'aliénation à l'Autre. En effet le moi, c'est l'interprète de l'Autre, qui demande le sacrifice de la pulsion au nom de l'amour.

– Ce que Lacan appelle séparation, c'est sa façon de retraduire la fonction de la pulsion comme répondant à l'identification et au refoulement. Là où c'était le sujet vide, alors vient l'objet perdu.
« Par la fonction de l'objet α, le sujet se sépare, cesse d'être lié à la vacillation de l'être au sens, qui fait l'essentiel de l'aliénation[26] » dit Lacan. « Par la séparation le sujet trouve le point faible […] de l'articulation signifiante, en tant qu'elle est d'essence aliénante. C'est dans l'intervalle entre ces deux signifiants que gît le désir offert au repérage du sujet dans le repérage du discours de l'Autre, du premier Autre auquel il a affaire […], la mère à l'occasion. C'est en tant que son désir est au-delà ou en-deçà de ce qu'elle dit […], c'est en tant que son désir est inconnu, c'est en ce point de

[23] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit*.
[24] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit*.
[25] Chatenay G., « Séparation et aliénation », https://sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/2021/04/19-06-Chatenay-SCN-Livre-XI-chap-181920-SITE.pdf
[26] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XI*, op.cit*., p. 232.

manque, que se constitue le désir du sujet[27] ». Soit que « dans les intervalles du discours de l'Autre, surgit dans l'expérience de l'enfant ceci :
- Il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ? […et] le premier objet qu'il propose à ce désir parental et dont l'objet est inconnu, c'est sa propre perte – Le fantasme de sa mort […] qui est agité communément par l'enfant dans ses rapports d'amour avec ses parents[28] ». Sa propre perte étant équivalente à son *aphanisis* par le S_2.
C'est ici que le manque engendré au temps précédant (celui de l'avènement du sujet dans l'Autre et de son *aphanisis*) répond au manque engendré au temps suivant (« Le manque réel, soit ce que le vivant perd, de sa part de vivant à passer par la reproduction sexuée[29] ».) Le sujet trouve l'équivalence de son manque dans le manque de l'Autre (ce manque qui court entre les signifiants). Lacan crée ainsi une équivalence entre le sujet de l'inconscient ($) et le désir de l'Autre (α). Ou pour le dire autrement : « Dans la mesure où le sujet manque d'un signifiant propre, dans la mesure où le sujet est inconscient et manque d'un signifiant, on ne peut mieux le désigner que par ce qui le supplémente et qui est l'objet α, de sorte que $ est équivalent à petit α [30] ». Ainsi « Nous fondons l'assurance du sujet dans sa rencontre avec la saloperie qui peut le supporter, avec le petit α, dont la présence est nécessaire[31] ». Dans la séparation, le sujet se sépare donc d'une part de lui-même, son être pulsionnel, petit α.

Le jeu du *fort-da* illustre tout à fait ce point d'articulation entre la *sépartition* d'avec l'objet et la signifiance. Pour Lacan, c'est une erreur de faire, comme l'a fait Freud du *fort-da,* uniquement une symbolisation primordiale de maîtrise de l'absence de la mère. Il voit dans ces deux phonèmes l'expression des mécanismes de l'aliénation et de la séparation. Si le sujet peut s'exercer à ce jeu, c'est grâce à la petite bobine qui est en place d'objet

---

[27] *Ibid.,* p. 199.
[28] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit*., p. 194-195.
[29] *Ibid*., p. 186.
[30] Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. Silet » (1994-1995), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 31 mai 1995, inédit.
[31] Lacan J., *ibid*., p. 232.

α. La fonction de ce qui s'exerce avec cet objet est de l'ordre « d'une aliénation et non d'une maîtrise par laquelle se manifeste la vacillation du sujet [32] ». Dans ce geste de répétition, la bobine a la fonction d'un objet α.
Lacan s'intéresse à cette séquence répétitive pour dire que l'enjeu n'est pas la maîtrise de l'absence maternelle, mais la réponse à une absence, par la création d'un espace de signifiance. Une « automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiance va se mettre en perspective[33] ». L'enfant n'est pas devant la porte à guetter le retour de sa mère. C'est à l'endroit où elle l'a laissé qu'il est attentif. Ce qu'il lance, ce n'est pas un symbole de l'Autre en tant qu'absent, ce n'est pas la mère réduite à une petite boule, mais la bobine liée à lui-même par un fil qu'il retient. Cela situe la bobine comme « un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu[34] ». Lacan ajoute : « C'est avec son objet que l'enfant saute les frontières de son domaine transformé en puits et qu'il commence l'incantation. S'il est vrai que le signifiant est la première marque du sujet, comment ne pas reconnaître ici que […] l'objet en acte, la bobine, c'est là que nous devons désigner le sujet. À cet objet, nous donnerons ultérieurement son nom d'algèbre lacanien – le petit α[35] ».
Si la *métapsychologie* freudienne traitait séparément de l'inconscient et des pulsions, Lacan montre en quoi les deux s'articulent : la séparation étant l'insertion de la pulsion en réponse au refoulement.

Qu'en est-il dans la psychose me direz-vous ?
« À la place de l'aliénation ce n'est pas le refoulement, c'est la forclusion. A la place de la séparation, ce sont les phénomènes de corps, c'est-à-dire la pulsion non domestiquée, la pulsion qui ne s'articule pas gentiment à l'objet α […] Dans ce que nous appelons les phénomènes psychotiques de corps, la pulsion émerge dans le réel, elle vous coupe les jambes, vous fend la tête, vous traverse le corps[36] ». Autrement dit, J-A Miller propose que nous

---

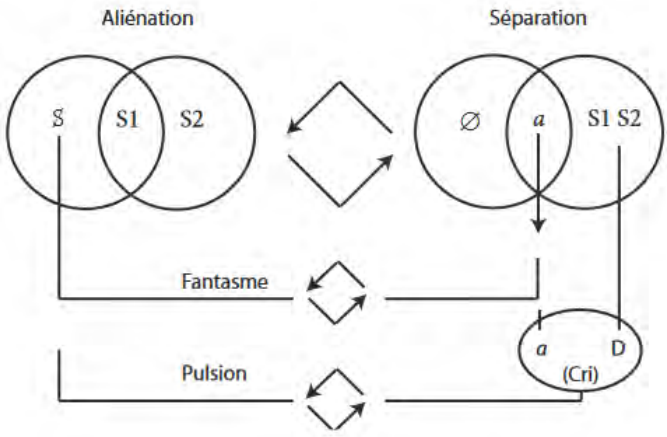
[32] Lacan J., *ibid*., p. 216.
[33] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit*., p. 60.
[34] *Ibid*.
[35] *Ibid*.
[36] Miller J.-A., « Conversation sur les embrouilles du corps », *Ornicar ?* N°50, 2003, Navarin éditeur, p. 239-240.

reconnaissions dans les phénomènes de corps la pulsion passée dans le réel, lorsqu'elle ne s'articule plus à un manque symbolique.

Ces deux opérations de logique formelle sont là introduites par Lacan pour avancer vers une « science de l'inconscient » (et rompre avec la tradition). Pour cela, en partant de l'inconscient structuré comme un langage, « il en déduit une topologie dont la fin est de rendre compte de la constitution du sujet[37] ». Il s'agit aussi de réintroduire « la dynamique sexuelle » dans le fonctionnement de l'inconscient, ce qu'on lui reprochait de négliger en mettant en avant la métaphore et la métonymie. A la barre de la métaphore, Lacan ajoute la coupure qui laisse un reste.
Cette opération d'aliénation/séparation est celle que l'on retrouve dans l'écriture tant de la pulsion que du fantasme, sous la forme du poinçon. Philippe de Georges nous invite à y voir un godet (avec l'équivoque de l'étymologie *gaudeo* voulant dire "je jouis"), ou la « lacune »[38] de Lacan chère à Miss Tic (« A Lacan sa lacune »). « C'est l'algorithme de la béance, de la lacune de Lacan […] Un trajet aller et retour autour d'un vide […] d'un petit creux dans le vide de quoi des bribes de jouissances peuvent se recueillir[39] ». Ce poinçon dessine un bord, qui délimite un trou, trou dans lequel peut venir fonctionner un objet, le plus-de-jouir.

---

[37] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit*., p. 185.
[38] *Ibid.,* p. 168, « le sujet est un appareil lacunaire et c'est dans la lacune que le sujet instaure la fonction d'un certain objet en tant qu'objet perdu ».
[39] De Georges Ph., « Quelques lumières et quelques ombres », *Quarto*, N°112/113, revue de l'ECF, Avril 2016, p. 60.



Notons qu'avec l'aliénation séparation, nous avons déjà l'ébauche de l'écriture du discours du Maître, soit du discours de l'inconscient avec l'intégration de la pulsion dans le dispositif, de la pulsion la plus radicale, la pulsion de mort.

Conséquences cliniques **de l'invention de l'objet α**

– Le transfert

L'objet α a-t-il été cédé lors du choc du langage avec le corps ou le sujet l'a-t-il dans la poche ?

Dans la névrose le sujet va chercher l'objet perdu, l'objet partiel, dans l'Autre (là où il l'a placé). C'est en cela que lorsque l'analyste se propose comme semblant d'objet α pour permettre de nouveaux arrangements libidinaux - un nouveau chemin de satisfaction - l'analyse apparait elle-même comme un symptôme artificiel.

En revanche si le sujet a l'objet dans la poche, c'est l'Autre qui est susceptible de lui vouloir quelque chose. Soit c'est le versant érotomaniaque de l'amour, soit c'est la persécution. D'où l'intérêt de se faire partenaire du sujet pour l'aider à se défendre ce cet Autre d'une façon moins coûteuse pour lui, tout en évitant de l'incarner.

Quant à son maniement, notons que : « Si le transfert (qui en tant qu'amour du sujet-supposé-savoir est fermeture de l'inconscient) est ce qui de la pulsion écarte la demande, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène. Et par cette voie il isole le petit α, il le met à la plus grande distance possible de l'idéal (I) que lui, l'analyste, est appelé par le sujet à incarner. C'est de cette idéalisation que l'analyste a à déchoir pour être le support de l'α séparateur[40] ».

– L'angoisse

Dans *Le Séminaire* X, *L'angoisse*, Lacan met en série toutes les modalités de l'angoisse. L'angoisse sous toutes ses formes fait signe au sujet de la présence voilée de l'objet cause de son désir. Chaque fois qu'elle se fait sentir, l'analyste est averti que quelque chose est en train de se jouer à l'interface entre le sujet et son Autre.

A différentes étapes, le sujet est confronté au désir de l'Autre, à cette énigme qu'est le désir de l'Autre au "*Que Vuoi ?*", au "*Que veut-il ?*" du graphe.

Cette question se pose lors de l'expérience du sevrage, lors de la demande de cession de l'objet annal et lors de la menace sur l'appendice phallique. A ces trois formes freudiennes de l'objet, Lacan en ajoute deux qui concernent le regard et la voix.

A ces formes de l'objet, Lacan ajoute deux faces : La face agalmatique – qui attire le désir, objet désiré que l'on va chercher dans l'Autre – et la face paléa, qui renvoie au déchet hors symbolisation, face pulsionnelle (*Un-Lust*) non reconnue comme m'appartenant. Ici niche l'objet cause, primitivement éjecté. L'angoisse est le signe de la présence de cet objet, de sa mise en fonction. La forme que prend l'angoisse a la couleur et le style de la forme que prend l'objet.

– L'aliénation

A ce propos, Lacan nous invite à reprendre le cas de L'Homme aux loups : « Je vous prie de prendre une des plus grandes psychanalyses de Freud, et nommément la plus grande de toutes, la plus sensationnelle –

[40] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op. cit.*, p. 245.

parce qu'on y voit, mieux que partout ailleurs, où vient converger le problème de la conversion du fantasme et de la réalité, à savoir dans quelque chose d'irréductible, de non-sensical qui fonctionne comme signifiant originellement refoulé (donc comme S_1) – je parle de l'observation de *L'Homme aux loups*[41] ».

Il s'agit de Sergueï Pankejeff, un jeune russe de 22 ans, qui a hérité deux ans auparavant d'une fortune de son père, et qui a fait une analyse avec Freud de février 1910 à 1914. Il sera ruiné par les évènements de Russie au cours de sa cure.

Freud se centre sur la névrose infantile, déclarée avant l'âge de quatre ans, et qui commence par une phobie d'animaux (loups, papillons…), pour se convertir en névrose obsessionnelle à caractère religieux.

Lorsqu'il se présente à Freud, quatre ans après le déclenchement de sa maladie (à 18 ans, dans les suites d'une gonorrhée), « il était devenu dépendant des autres et désadapté à la vie[42] ». Il met en avant une symptomatologie qui intéresse la sphère annale, apparue à l'âge de 4 ans ½. Il s'agit de défécations impérieuses ou d'une rétention excessive l'obligeant à des lavements. Lors de ses périodes de rétention, il se sent coupé du monde par un voile. Ce n'est qu'à la suite de lavements que ce voile se déchire.

Freud s'attache donc à la « névrose infantile » de son patient. C'est un rêve fait à l'âge de quatre ans qui lui donne son « nom de jouissance » : « Il dort, tout à coup la fenêtre s'ouvre et il voit six ou sept loups blancs assis immobiles sur un arbre qui le regardent fixement, ils ont de grandes queues et les oreilles dressées. En proie à une grande terreur il crie et se réveille[43] ». Il faut noter que, sur le dessin qu'il fera à Freud, il n'y a que cinq loups.

A partir de ce rêve d'angoisse, Freud et Pankejeff reconstituent une scène dite primitive, dont le rêve ne serait qu'une transposition. L'enfant, âgé de 1an ½, à cinq heures de l'après-midi, se serait réveillé et aurait vu ses parents à demi-dévêtus (portant des dessous blancs). « Il fut témoin d'un *coitus a tergo*, trois fois répété, il put voir l'organe de sa mère ainsi que le

---

[41] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op. cit.*, p. 226.
[42] Freud S., *Cinq psychanalyses*, PUF, 2001, p. 325.
[43] Freud S., *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 342-346.

membre de son père[44] ». Le sujet est figé par cette scène, « presque catatonique » dit Lacan. C'est une défécation qui lui permettra de s'extraire de cette fascination.
Le débat sur la « réalité » de cette scène est très présent dans l'œuvre de Freud. Lacan[45] ira jusqu'à dire que l'empressement de Freud à aller chercher à tout prix une scène réelle, dans la réalité « historique » et non fantasmatique, n'est pas pour rien dans le déclenchement de la psychose de son patient. Mais ce n'est pas ce qui nous préoccupe ici.

Dans *Le Séminaire* X, Lacan commente ainsi la scène : « Dans la révélation de ce qui apparaît à L'Homme aux loups par la béance et le cadre de la fenêtre ouverte, et qui est identifiable en sa forme à la fonction du fantasme sous son mode le plus angoissant, où est l'essentiel ? […] Il est là dans la réflexion même de l'image, qu'il supporte d'une catatonie qui n'est point autre chose que celle même du sujet, l'enfant médusé par ce qu'il voit, paralysé par cette fascination au point que l'on peut concevoir que ce qui dans la scène, le regarde, et est invisible d'être partout, n'est rien d'autre que la transposition de l'état d'arrêt de son propre corps, ici transformé en cet arbre, l'arbre couvert de loups […] Qu'il s'agisse là de quelque chose qui fait écho au pôle vécu que nous avons défini comme celui de la jouissance, me paraît ne pas faire question. Cette jouissance est là présentifiée sous cette forme érigée. Le sujet n'est plus qu'érection dans cette prise qui le fait phallus, le fige tout entier, l'arborifie. Quelque chose se passe alors au niveau du développement symptomatique de cette scène […] Cet élément qui n'a été que reconstruit, c'est la réponse du sujet à la scène traumatique par une défécation[46] ». Il y a un « renversement de la fascination du regard. C'est dans le regard de ces loups, si angoissant dans le compte rendu qu'en donne le rêveur, que Freud voit l'équivalent du regard fasciné de l'enfant devant la scène qui l'a marqué profondément, et a dévié toute sa vie instinctuelle[47] ».

---

[44] *Ibid*., p. 350.
[45] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op. cit*., p. 54.
[46] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Seuil, Paris, 2004, p. 301-302.
[47] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1980, p. 208.

Dans *Le Séminaire* XI, Lacan reprend donc le cas du point de vue de l'aliénation : « Dans l'homme aux loups, je dirai […] que la brusque apparition des loups dans la fenêtre du rêve joue la fonction du s, comme représentant de la perte du sujet. Ce n'est pas seulement que le sujet soit fasciné par le regard de ces loups […] C'est que leur regard fasciné, c'est le sujet lui-même[48] ». Le sujet est là pur objet ($ est équivalent à α).
Lacan reprend : « Qu'est-ce que vous démontre l'observation ? C'est qu'à chaque étape de la vie du sujet, quelque chose est venu à chaque instant, remanier la valeur de l'indice déterminant que constitue ce signifiant originel. Ainsi est saisie proprement la dialectique du désir du sujet comme se constituant du désir de l'Autre[49] ».
Quel est ce signifiant originel, ce signifiant premier, ce S_1 que Lacan ne nomme pas dans le *Séminaire* XI, mais qu'il nous indique dans le *Séminaire* IX[50] ? C'est ce « V en ailes de papillons, qui renvoie aux jambes de la mère », mais aussi au V romain des cinq heures de l'horloge, au nombre de loups et qui aussi, redoublé, donne le W de *Wolf* et de *Wespe* (la guêpe) – dans la prononciation duquel S.P retrouvait ses initiales.
Ce S_1 est « pur non-sens » une fois refoulé, inscrit au champ de l'Autre, il représente le sujet. C'est ce signifiant que doit viser l'interprétation, précise Lacan (elle ne doit pas viser le sens, mais « faire surgir les signifiants irréductibles, non-sensical – faits de non-sens[51] »).

---

[48] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op. cit*., p. 226-227.
[49] *Ibid*., p. 227.
[50] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IX, *L'Identification*, Leçon du 20 juin 1962, inédit : « Je veux dire que c'est la structure même du sujet devant cette scène. Je veux dire que, devant cette scène, le sujet se fait loup regardant, et se fait cinq loups regardant. Ce qui s'ouvre subitement à lui cette nuit de Noël, c'est le retour de ce qu'il est, lui, essentiellement, dans le fantasme fondamental. Sans doute la scène elle-même dont il s'agit est-elle voilée – nous reviendrons tout à l'heure sur ce voile – ; de ce qu'il voit n'émerge que ce V en ailes de papillon des jambes ouvertes de sa mère, ou le V romain de l'heure d'horloge, ces cinq heures du chaud été où semble s'être produite la rencontre ».
[51] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op. cit*., p. 226.

Ce S_1 « constitue le sujet dans sa liberté à tous les sens, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y soit pas déterminé » car, en fonction des rencontres (et de la dialectique du désir(α) de l'Autre(S_2)), une série de significations vont se faire jour « qui donnent au rapport du sujet à l'inconscient une valeur déterminée[52] ». Voyons cela :

Notons d'abord que c'est la scène de séduction par la sœur, à l'âge de 3 ans et 3 mois, qui fait rupture au niveau symptomatologique entre un enfant docile et un enfant "méchant" : Alors qu'ils vont aux toilettes, celle-ci lui propose : « "montrons-nous nos panpans" et elle joint le geste à la parole. […] elle saisit son membre et joue avec en lui disant que sa nurse Nania fait la même chose avec tout le monde, par exemple avec le jardinier, qu'elle le mettait sur la tête et saisissait alors ses organes génitaux[53] ». L'enfant éprouve alors ses premières excitations sexuelles.

Cette intrusion de jouissance s'articule immédiatement au désir de l'Autre. Le sujet désire *se faire* toucher aux organes génitaux. Il tente d'abord de séduire Nania, en se masturbant devant elle mais, lorsqu'elle le menace d'une blessure de l'organe s'il persiste dans ses pratiques, il se détourne d'elle. Il se fixe alors sur le père. C'est de lui qu'il attend désormais la satisfaction sexuelle. La position féminine du sujet se complète maintenant du choix inconscient du père comme objet sexuel. Les crises de colère de l'enfant doivent en effet être saisies comme une tentative de séduction à l'égard du père pour obtenir de lui la satisfaction sexuelle recherchée. L'enfant redoutait en effet de se faire battre par le père pour cette méchanceté. Il s'agit donc plutôt d'une position masochiste que sadique. Le rêve réalise ce fantasme d'être l'objet du père.

Soulignons que Lacan ne parle pas de L'Homme au loup lorsqu'il s'agit de séparation. Ne serait-ce que parce que l'objet n'est pas complètement séparé, comme en témoigne l'hallucination du doigt coupé. Certes il y a cession de l'objet sous la forme de la défécation lors de la scène primitive. La cession de l'objet anal vaut comme extraction momentanée de l'objet α. Elle normalise le rapport du sujet à la réalité (disparition du voile) et, lui qui est soumis à des angoisses de mort, se sent de nouveau vivant. Cependant, elle doit être sans cesse renouvelée par un acte (introduction d'un clystère)

---

[52] *Ibid*., p. 227.

[53] Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 334-336.

où il est en position d'objet féminin. Il est identifié à la mère dans l'acte sexuel. « Les symptômes intestinaux constituent en ce sens un évènement de corps. Avec l'évènement de corps intestinal, la pulsion anale parvient à construire un bord à la jouissance avec chaque "acte de faire"[54] ».

– La séparation

Dans la séparation, en tout cas dans le processus de séparation qui accompagne la traversée du fantasme (soit la passe de 1967), le sujet réalise l'objet qu'il a été pour l'Autre.

Nous avons vu l'année dernière que le fantasme est ce qui interprète la rencontre avec le désir de l'Autre, le *Que Vuoi ?* sur le graphe. Lacan l'écrit $<>α. Dans la névrose il y a une dialectique où les places du sujet et de l'autre sont interchangeables, ce qui n'est pas le cas dans la perversion ni dans la psychose où le sujet se fait objet d'un Autre jouisseur.

Dans le cas de B. Seynhaeve, là aussi il y a un fantasme d'être l'objet du père – que ce soit être battu par le père ou être la femme violée du fantasme adolescent. Mais il y a une certaine mobilité dans le fantasme, le sujet pouvant occuper l'une ou l'autre place. Il est tout autant le violeur que la femme violée. Ce qui a pour conséquence dans le transfert d'avoir peur que son analyste le frappe.

Après avoir verbalisé sa peur, l'interprétation "vous aimez trop vos fantasmes" provoque la lecture de sa place de femme violée dans son fantasme adolescent, sa place d'enfant battu (et donc aimé par le père), et la fracture du fantasme. Cette position d'objet auquel il était identifié choit, et le sujet « peut faire le deuil de l'objet α qui faisait le miracle de son fantasme[55] ».

Il ne s'agit donc plus de jouir de la façon dont l'Autre jouirait de nous ! Le sujet ne croit plus au rapport sexuel que faisait exister le fantasme.

Après cette traversée du fantasme, il fit face au désir de l'analyste sans le secours du fantasme.

---

[54] Aflalo A., « L'homme aux loups et les problèmes de sexuation », Publication électronique de l'Institut de l'enfant : https://institut-enfant.fr/zappeur-jie6/lhomme-aux-loups-et-les-problemes-de-sexuation/

[55] Laurent É., Barcelone, AMP, 2018.

L'amour du père est le symptôme qui parcourt le trajet de la cure de B. Seynhaeve. On le retrouve bien sûr condensé dans le fantasme (être battu), mais il est présent dans toute la trajectoire du sujet, dans son désir d'être curé, dans son choix d'être directeur d'un établissement religieux recevant des enfants désarrimés. C'est cet amour du père qui est réduit à sa plus simple expression dans le rêve terminal. En effet, il lui est extrait du crâne – lors de l'autopsie du patient que vient de perdre son psychanalyste – un pâté gélatineux (un *Pater* sans R), qui vient symboliser son être sous la forme d'un objet. *Pater* dont il va pouvoir se passer tout en s'en servant. Quant à l'objet regard, il est passé du côté de l'analyste, puisque c'est l'analyste qui le regarde dormir et se réveiller pour lui dire que c'est fini.

Frank Rollier

Lecture du 5ème paradigme de la jouissance : la jouissance discursive

✓ Rappel :

- Premier paradigme : la jouissance est du registre d'une « satisfaction imaginaire[1] ».
- Deuxième paradigme : la jouissance est « captée dans le symbolique[2] » au point d'être « effacée par le signifiant[3] ».
- 3ème paradigme : il s'agit de la jouissance impossible, réelle, « connectée à l'horreur[4] », contre laquelle l'imaginaire et le symbolique se défendent en tentant de la contenir.
- 4ème paradigme : la jouissance est « fragmentée », telle qu'elle apparait dans les différentes formes de l'objet petit α. J.-A. Miller parle d'une « jouissance normale[5] ».

✓ Les points clefs du 5ème paradigme

- Lacan établit un rapport entre signifiant et jouissance et il pose qu'il y a une jouissance originaire, localisée dans le corps, qui est préalable à l'entrée du sujet dans le langage.
- Cette rencontre de la jouissance avec les signifiants, va produire une perte au niveau de la jouissance originaire et produire aussi un *plus-de jouir* pour tenter de récupérer ce qui a été perdu, récupération qui est une mission impossible.
- La répétition signifiante que l'on observe en clinique se révèle être une répétition de jouissance que le sujet recherche.

---

[1] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *Revue de la Cause freudienne* N°43 (version numérique), Octobre 1999, p. 9.
[2] *Ibid*., p. 12.
[3] *Ibid*., p. 11.
[4] *Ibid*., p. 15.
[5] *Ibid*., p. 14.

- J.-A. Miller fait équivaloir la répétition avec le symptôme. « Lacan nous invite à penser l'inconscient et la répétition ensemble[6] ».

✓ Le paradigme 5 : la jouissance discursive

Le Séminaire de référence est *Le Séminaire* XVII, *L'envers de la psychanalyse*, que Lacan a tenu en 1969-70. Il y poursuit son effort de logique, une logique qu'il définit comme « la science du réel, la science de l'impossible[7] ».

Les discours

Ce paradigme est proposé par J.-A. Miller à partir de sa lecture des « discours », au nombre de quatre, que Lacan a « élaborés à partir de son expérience[8] » et schématisés dans ce *Séminaire*.

Le discours n'est pas la parole ; il est conçu comme un « statut de l'énoncé[9] » ; il « sert d'abord à ordonner » et il a une « intention[10] ».

Surtout, avec l'invention de l'écriture des discours, qui est la réponse de Lacan aux tenants de la révolution en 1968, la grande nouveauté, c'est la place que Lacan donne à la jouissance, puisqu'il pose qu'il y a entre les signifiants et la jouissance – entre le savoir et la jouissance – « une relation » qui, précise-t-il, est « une relation primitive et originaire[11] ». C'est le point vif de ce paradigme et c'est précisément la relation entre ces deux termes – signifiant et jouissance – qui constitue ce que Lacan a appelé un discours.

En référence au paradigme précédent, la jouissance normale, J.-A. Miller note qu'un discours « unifie en un » les deux opérations d'aliénation et séparation ; l'aliénation est une articulation signifiante S_1-S_2 d'où « émerge »

---

[6] Miller J.-A., « Autour du sujet supposé savoir », *Lettre Mensuelle* N°260.

[7] Miller J.-A., « En-deçà de l'inconscient », *La Cause freudienne*, N°91, p.120.

[8] Lacan J., Interview à France Culture, 1973, *https://www.youtube.com/watch?v=P325MohzxhI*

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991, p. 11.

[10] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (inédit), leçon du 18 avril 1977.

[11] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit.*, p. 18.

le sujet divisé[12], ce qui peut aussi se lire avec la célèbre définition que Lacan donne du signifiant : « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant[13] ».

$$\frac{S_1 \rightarrow S_2}{\$}$$

La séparation est le moment pulsionnel de production de l'objet de jouissance petit α, ce qui apparait clairement avec l'écriture du discours du maître.

$$\frac{S_1 \rightarrow S_2}{\$ \qquad \alpha}$$

Chacun des quatre discours détermine un mode de jouissance particulier et donc un « mode de lien social[14] » à chaque fois spécifique. Pour mémoire, il s'agit des discours du maître, de l'hystérique, du discours universitaire et du discours de l'analyste. Lacan a écrit la formule de chacun, ce qu'il appelle un mathème, qui est une écriture destinée à faciliter sa transmission. Chaque discours comporte quatre termes – le signifiant maître S_1 qui est « l'intervenant[15] », le savoir S_2 appelé aussi « batterie des signifiants », le sujet barré et enfin l'objet petit α – qui s'agencent selon une logique différente pour chaque discours, les quatre termes restant dans le même ordre, mais faisant l'objet d'une permutation circulaire[16] autour de quatre places : l'agent, l'Autre, la production, la vérité.
La relation Agent - Autre prend la forme d'un commandement, d'un impératif qui va produire un effet ; c'est pourquoi J.-A. Miller a pu dire que les quatre discours sont « si l'on veut, quatre types de maîtrise[17] ».

---

[12] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *op. cit.,* p. 11.
[13] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, Paris, Seuil, p. 819.
[14] Lacan J., Interview à France Culture, 1973, *op. cit.*
[15] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 11.
[16] *Ibid.,* p. 43.
[17] Miller J.-A., « Cinq variations sur le thème de *l'élaboration provoquée », Lettre mensuelle* N°61, pp. 5-11.

- Dans le discours du maître, il s'agit d'un « appel au travail[18] », tandis que la vérité qui fait parler le maître (figuré par $) reste cachée, sous la barre ; le maître « ne sait pas ce qu'il veut » dit Lacan[19] ; or, l'inconscient est précisément ce qui est « insu du sujet » et c'est pourquoi ce mathème du discours du maître écrit aussi le discours de l'inconscient[20] ; il en est un nom. Le produit de ce discours est petit α, la jouissance, un *plus-de-jouir* que le maître cherche à obtenir de l'esclave qui travaille pour lui[21] et qui est celui qui a le savoir-faire.

- Dans le discours universitaire, le savoir S_2 est en place d'agent, c'est un « savoir-maître » qui conduit, dit Lacan, à un « Je qui maîtrise », à une « Je-cratie[22] », ce qui, ajoute-t-il, est « d'une prétention insensée[23] ». S_2 domine petit α, l'objet *plus-de-jouir.* Le pédagogue, a pu écrire J.-A. Miller, veut « brider la jouissance pour que le savoir triomphe et il y a chez lui une haine du *plus-de-jouir* du sujet[24] ». Le savoir ne sert pas à faire jouir, mais il produit un sujet divisé, égaré.

- Avec le discours hystérique, c'est le symptôme qui ordonne. $ est à la place de l'agent[25] et, à la place de la vérité, se trouve l'objet α, sous la barre, cet objet « qu'il [lui] faut être » – à l'hystérique – « pour être désirée[26] ».

- Dans le discours de l'analyste, l'objet petit α est « la dominante » et l'analyste prend sur lui cet objet, pour autant qu'il est présent dans la séance avec son corps. L'objet α « représente l'effet de rejet du discours[27] », ce qui

---

[18] *Ibid*
[19] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 34.
[20] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre,* Seuil, Paris, 2006, p. 385.
[21] *Ibid.*, p. 370.
[22] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 71.
[23] *Ibid*., p. 203.
[24] Miller J.-A., « Le triangle des savoirs », *Cahiers ACF-VL,* N° 7, p. 6-10.
[25] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 48.
[26] *Ibid*., p. 205.
[27] *Ibid*., p. 47-48.

en fait un « bouc émissaire[28] » dit Lacan. Dans l'analyse, la mise en fonction de ce discours produit « une hystérisation du discours[29] » et cette « règle du jeu[30] » conduit à la production de S_1, de signifiants maîtres, ce qui, précise Lacan, amène peut-être à « un autre style de signifiant-maître[31] » que celui qui préside au discours du maître.
Lors de la parution du *Séminaire L'envers*…, J.-A. Miller a indiqué que l'on assistait au passage du Lacan 1 au Lacan 2 : « Le Lacan 1 est celui qui a mis en évidence l'effet de sens et l'effet de vérité de la parole, de la chaîne signifiante […] Dans ce séminaire « L'envers… », Lacan ajoute qu'à côté de cet effet de sens ou de vérité […] il y a un effet de jouissance ». Ce nouvel horizon a eu des conséquences sur la pratique analytique, les cures venant à s'orienter plus sur la jouissance que sur le sens. Cette direction nouvelle modifie la pratique de l'interprétation et aussi la conception que l'on se fait de la fin d'une cure, ce dont témoignent les Analystes de l'École, et ce dont J.-A. Miller parlera plus loin dans son texte.

Le signifiant véhicule « la jouissance comme objet perdu ».

L'« effet de jouissance » qu'écrit un discours équivaut à introduire l'idée qu'un signifiant ne représente pas seulement « le sujet pour un autre signifiant » – formule qui résume l'aliénation symbolique –, mais qu'un signifiant « représente une jouissance pour un autre signifiant[32] ». J.-A. Miller se permet de « substituer le terme de jouissance à celui de sujet » et, dans ce texte, il va justifier sa lecture en revisitant les tentatives de Lacan pour « introduire la jouissance dans le système signifiant[33] ».
J.-A. Miller nous rappelle d'abord qu'en représentant le sujet, le signifiant « manque » le sujet, puisque celui-ci est un pur effet de langage ; le sujet n'est qu'un « effet du signifiant[34] », il reste barré et même « figé » dans son

---

[28] Lacan J., *D'un Autre à l'autre, op. cit.,* p. 351.
[29] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 35.
[30] *Ibid*., p. 36.
[31] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 205.
[32] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit*., p. 18.
[33] *Ibid*., p. 21.
[34] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 188.

manque à être et son « vide constitutif[35] ». Il est en fait une pure coupure entre deux signifiants, *représenté* par eux, mais en tant que tel « jamais présenté » ; il n'apparait que comme « *je ne suis pas ».* C'est un sujet qui « ne sait pas ce qu'il dit, parce qu'il ne sait pas ce qu'il est[36] », ainsi Lacan le formulait déjà dans le *Séminaire* II. De même, dans la nouvelle formulation que donne J.-A. Miller, le signifiant manque aussi la jouissance, c'est-à-dire qu'il manque à l'attraper toute.

J.-A. Miller nous fait ensuite remarquer que la formule classique « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » est une formulation circulaire, qui correspond au fait qu'on « ne pense pas le signifiant tout seul », que le signifiant « se présente essentiellement sous la forme d'un binaire », ce qui est « le principe d'une chaine, d'une répétition ». Ce binaire qui s'écrit S_1-S_2 est, dit J.-A. Miller, « la structure du langage réduite au signifiant, telle qu'elle est présente pour Lacan dans l'inconscient[37] ». Et c'est parce qu'aucune représentation ne parvient à représenter complètement le sujet qu'elle « tend à se répéter ».

Le signifiant tend à se répéter mais il rate toujours à réaliser complètement la représentation du sujet. Cette dimension du ratage témoigne d'un impossible, ce que J.-A. Miller développera dans le 6ème et dernier paradigme sur « le non-rapport » ; c'est déjà ce qui apparaissait chez Lacan quand il écrivait que « la chaine de la répétition qui *insiste* à se reproduire dans le transfert (…) est celle d'un désir mort[38] ».

Ce paradigme amène non seulement l'idée d'un rapport entre signifiant et jouissance, mais qu'il y a une jouissance première. Christine De Georges l'a déjà indiqué dans son introduction, en mentionnant que Lacan parlait dans le *Séminaire l'Ethique* d'une « situation originaire de jouissance[39] », ce qu'elle

---

[35] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit.,* p. 19-20.

[36] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la théorie de la psychanalyse,* Paris, Seuil, p. 286.

[37] *Ibid*., p. 19.

[38] *Ibid*., p. 20 [J.-A. Miller cite Lacan dans « L'instance de la lettre », *Écrits*, p. 518 : « …cette chaine qui *insiste* à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir mort ».]

[39] Lacan. J., *Le Séminaire*, Livre VII, *l'Ethique de la psychanalyse,* Paris, Seuil, p. 141.

imageait en évoquant aussi le frétillement du gardon. On ne trouve pas cette expression telle quelle dans « Les six paradigmes », mais J.-A. Miller se demande « de quelle matière première le signifiant fait-il surgir le sujet[40] » ? Il va cheminer dans l'enseignement de Lacan pour nous amener la réponse.
Lacan, le premier Lacan, parlait d'un « être qui n'a pas encore la parole[41] », donc avant que l'appareil signifiant ne se mette en place par l'opération de l'aliénation. J.-A. Miller propose que lorsque Lacan, à cette époque, avance que « la jouissance est interdite à qui parle comme tel, ou encore qu'elle ne puisse être dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même[42] », Lacan « esquisse » alors que le signifiant ne véhicule pas seulement le sujet barré, le sujet qui manque, mais aussi « la jouissance comme objet perdu[43] ». C'est pourquoi, J.-A. Miller dit s'être permis de faire reposer ce paradigme 5 « sur une équivalence entre le sujet et la jouissance ». La proposition que « se permet[44] » J.-A. Miller est que « l'être préalable » dont parlait Lacan « est un être de jouissance, c'est-à-dire un corps affecté de jouissance », ce que Lacan formule dans le *Séminaire L'envers*…, en disant que « l'on peut parler de jouissance à l'origine même de l'entrée en jeu du signifiant[45] ».
Jusqu'à présent, on avait l'idée que « ce qui se véhicule dans la chaîne signifiante, c'est le sujet barré, la vérité, la mort, le désir » ; maintenant, dit J.-A. Miller, cela « est retraduit dans les termes de *ce qui se véhicule dans la chaîne signifiante, c'est la jouissance* ». C'est sur cette jouissance première du corps que la chaine signifiante va s'insérer, avec pour effet une « perte de jouissance » par l'effet du signifiant[46] », ce qui peut s'écrire : A / J barrée.
La rencontre du corps affecté de jouissance avec le monde des signifiants, ce que Lacan nomme « l'emploi du langage », produit donc d'abord une

[40] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance", *op. cit*., p. 20.
[41] Lacan J., « Position de l'inconscient », *Ecrits*, p. 840.
[42] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits,* p. 821.
[43] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 21.
[44] *Ibid*.
[45] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 206.
[46] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 21.

perte irrémédiable au niveau de la jouissance primordiale, originaire, – effet qu'il qualifie d'entropie[47].

D'autre part, elle fait jaillir dans le corps un « supplément de jouissance. Lacan introduit dans ce *Séminaire L'envers*… l'objet petit α comme *plus-de-jouir,* ce qui traduit littéralement l'expression de Freud, *Mehrlust*[48], que l'on trouve dans les *Trois essais*[49].

Le *plus-de-jouir* est une valeur différente de celle que Lacan donnait auparavant à *petit α* comme jouissance liée aux orifices corporels, comme on le voyait dans le paradigme sur la jouissance normale. Ici, *petit α*, en tant que *plus-de-jouir*, indique une jouissance qui tente de « récupérer » quelque chose de la perte de jouissance originaire. Ainsi, « le plus de jouir prend corps d'une perte[50] », et J.-A. Miller peut écrire le mathème :

A / J barrée → α

Avec ce paradigme, Lacan opère donc « un retour au corps[51] » ; le signifiant n'est plus indépendant du corps.

La répétition de jouissance

Ce paradigme constitue aussi une rupture par rapport au paradigme 3, la jouissance réelle exemplifiée par Antigone, car ici il n'y a pas de transgression[52].

Ce que Lacan oppose à la transgression est la répétition, qui est « répétition de jouissance » (J.-A. Miller). Voilà qui est nouveau. Jusqu'au *Séminaire*

---

[47] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 54.

[48] *Ibid*., p. 56.

[49] Freud S., « Trois Essais sur la théorie sexuelle », *Les transformations de la puberté,* Idées Gallimard, Paris, 1974*,* p. 116 « [...] quand, par exemple, chez un individu qui n'est pas excité sexuellement, une zone érogène, telle que la peau des seins chez une femme, est excitée par des caresses. Cet attouchement provoque à lui seul un sentiment de plaisir, mais, en même temps, il est plus que tout autre propre à éveiller l'excitation sexuelle, laquelle réclame un supplément /un surcroit de plaisir *(ein Mehr von Lust)*. Comment le plaisir ressenti peut-il engendrer l'exigence (*Bedürfnis*) d'un plus grand plaisir ? Voilà justement le problème ».

[50] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 22.

[51] *Ibid*.

[52] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 18.

L'envers…, la répétition signifiante était conçue comme « nécessitée par la division du sujet qui laisse toujours une part du sujet irreprésentable ».
Dans le *Séminaire* XI, où il fait de la répétition l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Lacan, relisant la clinique du traumatisme élaborée par Freud dans « Au-delà du principe du plaisir », dégage que dans la répétition traumatique, c'est le réel qui est en jeu[53] ; mais il ne parle pas alors de jouissance.
Dans *L'envers*, Lacan formule maintenant que cette « fonction » est nécessitée par la jouissance[54] et il ajoute qu'« il y a recherche de la jouissance en tant que répétition[55] ». Mais cette recherche de jouissance, même quand la jouissance est portée, représentée, par le signifiant, va fondamentalement échouer – tout comme le signifiant échoue à représenter l'être du sujet. Donc, la jouissance « rate » toujours à être tout à fait représentée, et c'est ce ratage « qui conditionne la répétition[56] » ; du coup, la répétition apparait comme étant « la forme fondamentale du signifiant[57] » et Lacan a pu dire que le « quelque chose qui se répète dans la vie » d'un sujet, « c'est ça qui est le plus lui [...] c'est un certain mode du jouir[58] ».

Vignettes cliniques

La dimension de la répétition apparait souvent dans la clinique ; elle n'est pas à considérer seulement dans sa dimension temporelle – sur le modèle de « ce dont je me plains aujourd'hui m'est déjà arrivé dans le passé ou dans l'enfance » –, mais elle est à entendre dans sa dimension d'une jouissance qui ne cesse de s'écrire.

Que la répétition soit une recherche de jouissance peut apparaitre selon différentes modalités :

---

[53] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Paris, Seuil, p. 54.
[54] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 51.
[55] *Ibid*.
[56] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 22.
[57] *Ibid*.
[58] Lacan J., Interview à France Culture, 1973, *op.cit.*

Par exemple, dans le cas de *L'Homme aux loups,* Freud reconstruit que la vie sexuelle de son patient s'enracine dans une expérience précoce de jouissance qu'il ne cessera pas de répéter. Freud nous dit que les premières excitations sexuelles de *L'Homme aux loups* sont nées de son regard porté sur Grouscha, la bonne d'enfants, quand elle se trouvait à quatre pattes pour laver le sol, excitation qui l'avait conduit à uriner sur le plancher de la chambre[59], ce que Freud interprète comme une tentative de séduction à laquelle Grouscha aurait répondu par une menace de castration[60]. Freud note que cette scène a présidé au « choix définitif d'objet » du patient et déterminé les modalités de sa « compulsion amoureuse ultérieure[61] ». Freud ajoute que l'attitude de Grouscha dans cette scène répète celle de la mère de *L'Homme aux loups*, lors la scène primitive du coït des parents.
Le rapport entre répétition et jouissance est ici une construction établie par l'analyste.

Ce rapport peut aussi être découvert par l'analysant, sous transfert.
Ainsi cette jeune femme qui, après plusieurs années d'analyse peut formuler qu'elle avait commencé sa vie sexuelle par une recherche compulsive de partenaires violents sur des sites de rencontre, et qui réalise aujourd'hui qu'elle revivait avec ces hommes l'humiliation et la douleur des coups que lui infligeait son père dans l'enfance. Ce qui peut s'entendre comme une répétition visant à commémorer cette jouissance et à entretenir celle de son père, tout en gardant à distance son désir de femme.

L'analyste peut aussi parfois questionner l'existence d'une répétition. Si, au moment opportun, il pointe la dimension réelle de cette répétition, s'il en fait une interprétation, son acte peut avoir des effets thérapeutiques ou subjectifs. A titre d'exemple, j'extrais de *la Conversation de Barcelone* sur « Les effets thérapeutiques rapides en psychanalyse », le cas Marta et ses

---

[59] Freud S., « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », *Cinq psychanalyses,* PUF, 1971, p. 394–395.
[60] *Ibid*., p. 396.
[61] *Ibid*., p. 395.

trois séances[62]. Marta consulte parce qu'elle s'est rendu compte récemment que son mari ne cesse de la maltraiter en paroles ; il lui dit « qu'elle ne sert à rien, qu'elle est une merde ». Elle se plaint aussi de la contrainte qu'exerce sur elle sa belle-mère, la mère de son mari, qui est omniprésente et qui dicte à son fils sa conduite. Elle envisage une séparation mais elle ne travaille pas et a trois enfants de son mari. L'angoisse de Marta est intense et l'analyste, Antoni Vicens (de Barcelone), note qu'elle « obstrue et signale en même temps le chemin de son désir ». Puis, il questionne l'existence d'une répétition – lui est-il déjà arrivé quelque chose de semblable – angoisse, absence de désir ? Elle répond que oui, lorsqu'étudiante, elle avait perdu sa grand-mère maternelle qui l'avait élevée ; elle allait très mal, prenait de la cocaïne, avait arrêté ses études, puis elle avait rencontré son mari. A. Vicens souligne cette répétition : de nouveau, comme lors de la mort de sa grand-mère, elle doit se débrouiller seule, « agir pour son propre compte » ; il ajoute que son angoisse, ce point de réel, « c'est sa dignité » ; et il lève la séance.

Lors de la séance suivante, la seconde, la patiente dit avoir réalisé qu'un autre élément se répète : à l'âge qu'elle a aujourd'hui, sa grand-mère s'était retrouvée veuve avec trois enfants, donc dans une situation semblable à la sienne. C'est d'ailleurs la prise de conscience de cette répétition qui semble avoir déclenché son urgence à consulter. Elle parle aussi de sa troisième grossesse, qui avait été difficile, et dit qu'elle s'était « confiée aux soins » de sa belle-mère, non sans culpabilité. Mais aujourd'hui elle se montre décidée à devenir économiquement indépendante.

Lors de la troisième séance, elle parle de sa grand-mère d'une manière qui fait dire à A. Vicens que « cela ressemble à un deuil non fait ». Elle annulera la quatrième séance en disant qu'elle a trouvé un travail et ne peut se libérer. Contactée, elle dit qu'elle va s'arranger pour venir, mais elle ne s'est plus manifestée.

J.-A. Miller, dans la discussion, souligne que Marta « a compris qu'elle avait un rôle de tiers[63] » et qu'en réalité son mari était marié avec sa propre mère. Il ajoute que « si elle a accepté de rester mariée douze ans » et d'avoir trois

---

[62] Collectif, « Effets thérapeutiques rapides en psychanalyse ». *La conversation de Barcelone*, Navarin 2005, p. 41-58.

[63] *Ibid*., p. 48.

filles « avec un homme qui est marié avec sa mère, c'est parce qu'elle–même est mariée à sa grand-mère morte[64] ». Ce nouage se défait en trois séances.
Si nous suivons Lacan dans le *Séminaire* « *L'envers*… », on entend avec ce cas que « la répétition est fondée sur un retour de la jouissance[65] ». Je fais l'hypothèse que ce qui s'est répété est une jouissance qui, à travers sa position d'objet de sa belle-mère, maintenait le « mariage » à sa grand-mère dont elle n'a pas fait le deuil ; cette répétition, comme l'écrit Lacan, « va contre la vie[66] » ; la jouissance « déborde le principe du plaisir[67] » et lui barre l'accès à son désir. Le nouage se défait et son désir se réveille – elle cherche à être indépendante – après que l'analyste a pointé que l'angoisse suscitée par sa position d'objet rejeté par le mari, répétait celle provoquée par la mort de sa grand-mère.

Donc, on peut repérer deux niveaux de répétition :
- L'angoisse suscitée par sa position d'objet rejeté par le mari répète celle provoquée par la mort de sa grand-mère : ce qui est pointé par l'analyste.
- Et l'interprétation qui n'est pas verbalisée en séance : elle est avec un homme marié avec sa propre mère, parce qu'elle reste mariée à sa grand-mère morte (Miller).

Lors des journées de l'AMP, un collègue argentin rappelait que, en un temps déjà ancien, Octave Mannoni soulignait que « la clinique n'existe pas pour illustrer la théorie », mais que bien sûr c'est la clinique qui est première. Lacan ne manque d'ailleurs pas d'indiquer que la construction de ses discours lui est dictée par son expérience d'analyste. J'aurais donc dû, logiquement, commencer par présenter des vignettes cliniques. La clinique démontre que c'est le transfert et la mise en fonction du discours analytique qui ont permis de faire apparaître le rapport répétition-jouissance, que ce soit par une intervention de l'analyste ou par une construction du patient. C'est bien le discours de l'analyste qui peut aussi permettre de faire bouger ce

---

[64] *Ibid.,* p. 49.
[65] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.,* p. 51.
[66] *Ibid*.
[67] *Ibid.*

rapport du signifiant à la jouissance. Il y a donc une circularité entre clinique et théorie.

Savoir, vérité, jouissance, impuissance

Je reviens au texte de J.-A. Miller qui note que la perte irrémédiable d'une jouissance primordiale, causée par la rencontre du signifiant, puis suivie par le jaillissement d'un plus-de-jouir, conduit logiquement Lacan à dire que le savoir, qui est véhiculé par les signifiants, ce qui s'écrit S_2, est un moyen de jouissance. En effet « le savoir a un effet de manque et il produit le supplément, le plus de jouir[68] ».

Une leçon de *L'Envers* a été intitulée par J.-A. Miller « Vérité, sœur de jouissance ». En effet, Lacan articule les deux termes de ce couple – vérité et jouissance – ce qui fait de la vérité, tout comme le plus-de-jouir, un « résidu de l'effet de langage[69] ».

Lacan fait référence au discours de l'hystérique[70], sans déplier ce point. Il me semble que dire que la vérité et la jouissance sont deux sœurs, ne signifie pas qu'elles sont identiques, bien qu'elles proviennent de la même source. Elles apparaissent même comme des ennemies au cours d'une analyse. L'analysant jouit de toujours chercher la vérité mais il/elle ne veut rien savoir de sa propre jouissance. Le savoir que l'hystérique peut obtenir, S_2, reste séparé, coupé de la vérité du petit α. Et c'est le point où le désir de l'analyste opère.

Symptôme et fin d'analyse

Cette nouvelle façon d'envisager la jouissance modifie aussi notre conception de la fin de l'analyse. J.-A. Miller nous rappelle que cette fin, « chez Lacan, concerne toujours la relation du sujet à la jouissance et la modification qui peut y être apportée », donc précisément le couple signifiant-jouissance dont il est question dans ce paradigme 5. Mais cette relation à la jouissance était pensée jusque-là par Lacan en référence au fantasme, lequel articule le sujet barré, manquant, avec l'objet petit α ($<>α)

---

[68] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.,* p. 22.
[69] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit*., p. 76.
[70] *Ibid*.

– une construction qui « complète le sujet avec un élément corporel[71] » – et la fin de l'analyse était envisagée comme traversée de ce fantasme.
J.-A. Miller met cette traversée sur le plan d'une transgression qui a pour l'analysant un effet de vérité. Or, si la relation à la jouissance est pensée comme répétition, alors le symptôme prend une autre valeur. Laquelle ? Et bien, J.-A. Miller fait tout simplement équivaloir la répétition avec le symptôme. Il dit : « La répétition, c'est ce qui mérite de s'appeler le symptôme[72] », une répétition de jouissance « qui n'est pas concentrée sur le fantasme fondamental à trouver ». Plutôt que de transgression, il s'agit dans cette nouvelle logique, dit Lacan, de « se faufiler », de « l'irruption de quelque chose qui est de l'ordre de la jouissance – un boni[73] » ; ou de *savoir-y-faire* avec son symptôme, comme J.-A. Miller le formalisera. Le symptôme n'est alors plus compris comme effet de sens – ainsi que Freud l'avait démontré avec les hystériques –, mais comme émergence de jouissance dans le corps, comme « événement de corps ». Ceci laisse cependant ouverte la question de savoir si à la fin de l'analyse il se produit « un arrêt de la répétition ou d'un nouvel usage » de celle-ci ? – question qui contient aussi sa réponse.

Manque à jouir

J.-A. Miller résume ensuite ce dont il s'agit avec l'introduction dans ce paradigme de la « notion de plus-de-jouir ».

✓ Dans le 3ème paradigme, celui de la jouissance réelle, celle-ci n'est pas symbolisée, elle est « hors système[74] », on ne peut y accéder que par une transgression ; c'est Antigone et son « héroïsme de la jouissance[75] ».

✓ Dans le 4ème paradigme, la jouissance est « fragmentée » dans les différentes formes de l'objet petit α, dont on peut faire une liste en suivant celle des pulsions (oral, anal, scopique, vocal).

✓ Avec le 5ème paradigme, la jouissance est pensée comme *plus-de-jouir* qui tend à combler la perte de jouissance inaugurale, mais sans jamais y

---

[71] Miller J.-A., « Biologie Lacanienne », *La Cause Freudienne* N°44, p. 48.
[72] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 23.
[73] Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 19.
[74] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 13.
[75] *Ibid.*

parvenir. Il reste donc toujours un « manque-à-jouir[76] » et la liste des objets petit α s'amplifie, elle s'étend « à tous les objets de l'industrie, de la culture, de la sublimation ». Lacan parle de « menus objets petit α » et, de façon encore plus évocatrice, de « lichettes de jouissance[77] » qui peuplent notre quotidien. On ne peut jouir que « par petits morceaux[78] ».
En effet, l'économie capitaliste à laquelle nous sommes assujettis[79], amène une « production extensive, donc insatiable du manque-à-jouir[80] ». Or ce manque ne s'inscrit aucunement comme une perte qui pourrait mobiliser le désir, sous-tendu par le fantasme ; celui-ci est court-circuité par le surgissement de l'objet, ce qui ne va pas sans susciter l'angoisse ; dans le discours capitaliste, qui dénie la castration, $ est à la place du S_1. L'idéal du moi tend à s'effacer au profit du surmoi, cette petite voix qui susurre *Jouis !*[81] et presse de posséder la dernière nouveauté devenue indispensable. Cet impératif précipite le sujet dans une spirale addictive. La promotion de la jouissance par le marché s'opère aux dépens des idéaux, des figures paternelles et de toute forme d'autorité. Et, disait Lacan, « Quand on n'y sait plus à quel saint se vouer […] on y achète n'importe quoi, une bagnole, notamment...[82] ». Alors que le discours du maître imposait de refouler et d'inhiber la jouissance – c'est la thèse de Freud dans *Malaise dans la civilisation* –, le discours capitaliste a conduit à ce que J.-A. Miller a nommé « une libération de la jouissance[83] ». La conséquence en est l'égarement de nos jouissances ; le mode de jouissance devient « précaire » souligne Lacan, car il « ne se situe plus que du *plus-de-jouir*, qui même ne s'énonce plus autrement…[84] ».

---

[76] *Ibid.,* p. 23.
[77] *Ibid.,* p. 24 et Lacan J., *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 124.
[78] *Ibid.,* p. 24.
[79] Cf. Rollier F., « L'addiction comme style de vie », *La cause Freudienne* N°88, p. 21-25.
[80] Lacan J., « Radiophonie », *Autres Ecrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 435.
[81] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 177.
[82] *Ibid*., p. 414.
[83] Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental* N°15, p. 19.
[84] Lacan J., «Télévision », *Autres Ecrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 534.

J.-A. Miller termine son exposé sur la jouissance discursive en notant que les discours figurent donc un rapport entre signifiant et jouissance, sous la forme d'« une circularité primitive » entre les deux : en effet, d'une part le signifiant émerge de la jouissance primordiale et, d'autre part, il est aussi moyen de jouissance.

Philippe Giovanelli

Lecture du paradigme 6 : le non-rapport

Le 6ème paradigme de la jouissance se déduit du *Séminaire Encore* (Livre XX du *Séminaire* tenu par Lacan en 1972-73). Cette scansion, établie par J.-A. Miller avec ce repérage de six statuts successifs de la jouissance[1], permet une traversée à grande vitesse de l'enseignement de Lacan. J.-A. Miller développe cette répartition en six paradigmes dans plusieurs leçons de son cours intitulé « L'expérience du réel dans la cure psychanalytique »[2] (en 1999). La jouissance est alors posée comme « foncièrement Une », c'est ce que je vais exposer ce matin.

Avec les paradigmes 1 et 2, Lacan assignait la jouissance aux registres imaginaire puis symbolique. C'est avec le 3ème paradigme que Lacan introduit la jouissance dans une dimension autre que l'imaginaire ou le symbolique, celle du réel. Il cherche à formuler une articulation entre la jouissance et le langage. Situer la jouissance dans le réel sera sa solution, mais il lui attribue dans le 3ème paradigme un lieu qui ne s'atteint que par forçage, par transgression.

Les paradigmes 4 puis 5 continueront cette idée d'un rapport de la jouissance avec le réel. Le paradigme 4 est fondé sur une articulation étroite, la jouissance est « fragmentée » et insérée dans le fonctionnement signifiant. Le paradigme 5 établit une conjonction, un rapport circulaire entre les signifiants et la jouissance. Ensuite l'inversion opérée par Lacan introduira un 6ème paradigme.

Comment agir sur la jouissance à partir du champ du langage ? Cette question est au cœur de l'expérience analytique. C'est vouloir savoir comment opérer sur une jouissance qui « exclut le sens », et qui existe donc comme opaque pour chacun. Dans ce 6ème paradigme, qui introduit ce que

---

[1] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », disponible sur internet : https://www.causefreudienne.net/wp-content/uploads/2015/04/JAM-Six-paradigmes-jouissance.pdf

[2] Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « L'expérience du réel dans la cure psychanalytique », (1998-1999), inédit.

Miller a nommé le dernier enseignement de Lacan, cette question se présente encore, mais la proposition de Lacan pour la résoudre sera nouvelle. Nous aborderons à la fin du texte quelques conséquences de ce 6ème paradigme pour l'expérience analytique, par exemple quelle nouvelle modalité d'interprétation accompagne ce changement de statut de la jouissance ?
Établir la jouissance comme première est l'avancée supplémentaire de Lacan dans ce questionnement du rapport entre la jouissance et l'Autre. Avec cette sixième proposition, il poursuit son enseignement en cherchant à s'extraire de l'impasse où il resterait s'il maintenait le concept de la structure comme *a priori*. Il cherche aussi à rendre compte des évolutions conjoncturelles de la société depuis 1968, qu'il avait anticipées, et plus spécialement celle de l'égarement de notre jouissance.

I) Pourquoi ce nouveau changement de statut de la jouissance s'impose pour Lacan ?
II) Quels sont les grands axes de ce paradigme ?
III) Ce 6ème paradigme fixe-t-il un statut définitif à la jouissance ?
IV) Quelles conséquences pour la pratique analytique ?

I) Pourquoi ce nouveau changement de statut de la jouissance **s'impose**-t-il pour Lacan ?

Ce 6ème paradigme est à la fois une continuation du 5ème par l'affirmation d'une relation originaire du signifiant et de la jouissance, mais en même temps c'est une déconstruction par Lacan du cheminement qui précède. Ce paradigme pose la jouissance comme première. C'est donc en partie aussi une inversion de ce qui a été posé auparavant. Dans le paradigme 1, la jouissance est repérée comme première mais l'axe de la jouissance imaginaire est placé en travers de l'axe symbolique. Dans le 5ème, la jouissance est aussi spécifiée comme première mais là, c'est un rapport de circularité qui l'articule au signifiant. Alors que dans le 6ème paradigme, la disjonction est au principe même de cette jouissance première, aussi appelée jouissance *Une*.
Ce mouvement opéré par Lacan introduit à ce 6ème paradigme, celui d'une disjonction généralisée. C'est cette nouveauté qui apparait avec le

Séminaire Encore, dont Miller dit que « c'est vraiment le *Séminaire* des non-rapports ». Lacan y établit que « les termes qui assuraient la conjonction », qui « apparaissaient comme des termes primordiaux » sont, au-delà de ces apparences, régis par la disjonction. À la suite de ce renversement, l'Autre, le Nom-du-Père et le phallus, tous ces éléments sont « réduits à être des connecteurs[3] » et ne sont plus envisagés comme fondement de son enseignement. Ce n'est plus par leur fonction qu'ils sont distingués mais par leur statut d'être des éléments, des termes connecteurs parmi d'autres. [Soit le sujet se fonde d'une croyance au père (alors le connecteur « Nom-du-Père » fonctionne entre la jouissance et le signifiant, et c'est donc la tradition qui procure un usage), soit cette croyance n'est pas disponible ou est précaire (alors c'est l'invention qui sera mobilisée pour établir un connecteur sur-mesure, singulier)].

Ce renversement situé avec *Encore* produit donc une inversion avec le paradigme précédent où la structure des quatre discours donnaient une écriture de différents modes de lien social et assignaient une place à la jouissance (sous la forme du plus-de-jouir) différente selon le type de discours. Mais ce nouveau paradigme est aussi une continuation par Lacan dans son désir de rendre compte de l'impossible. Ce registre de l'impossible était alors marqué par la double barre séparant les deux places, du *produit* et de la *vérité*. Cette notion d'un impossible est à la fois déplacée pour être nommée disjonction et étendue pour atteindre les différents éléments sur lesquels Lacan appuie son enseignement. Cette recherche d'une écriture de l'impossible est une constante de son enseignement, le non-rapport en serait une version nouvelle qui tiendrait compte de « l'égarement de notre jouissance ».

Au début de la construction de son enseignement, Lacan pose que le ciel de la structure signifiante englobe le monde du petit d'homme avant même sa naissance et donne la mesure du monde qu'il va habiter. Le dépassement de cette notion d'une structure qui préexiste au monde subjectif, introduira des « trous » dans cette voute céleste signifiante. L'ordre du monde n'est plus clos selon une structure déjà là, mais se dévoile troué et fait de connecteurs.

---

[3] Miller J. -A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 25.

Cette prééminence de la structure dans l'univers des humains a accompagné les constructions et les avancées théoriques de Lacan jusqu'au *Séminaire Encore*. Depuis son utilisation du couple métaphore-métonymie avec les deux axes sur lesquels des éléments s'articulaient, jusqu'à la construction des quatre discours où les quatre places s'articulent avec les quatre éléments qui occupent successivement ces places, le concept de structure est présent dans ses élaborations successives. Nous avons repéré à la séance précédente que la permutation circulaire, qui est le principe de fonctionnement des quatre discours, nécessite la différenciation entre la place et l'élément qui l'occupe. Cette répartition entre place et élément (ou terme) est à la base du structuralisme, avec les combinatoires possibles à partir de ce repérage. En permutant leur place, les éléments peuvent assurer des fonctions différentes.

Le concept de structure est fait pour donner accès à un système par-delà les phénomènes. Dans une perspective clinique, les symptômes sont donc des phénomènes qui se manifestent de la structure. Dans l'enseignement classique de Lacan, « les classes cliniques anciennes, héritées d'une tradition, y figurent comme autant de structures[4] ». Cependant les structures cliniques ne sont pas seulement des ensembles de signes (ex : des symptômes) listés pour constituer une classe. Le concept de structure ajoute une articulation (cf. permutation des places).

Cependant cette place privilégiée donnée au symbolique a mis en retrait le concept de la pulsion tel qu'il est introduit par Freud, « mixte de psyché et soma. […] Dès les débuts théoriques [de Freud, ce concept] témoigne de [sa] conviction qu'il y a tension et nouage entre corps et langage[5] ».

Un nouveau changement de statut de la jouissance permettra à Lacan de mettre en avant l'intrication du corps et du langage. Par son travail, il a « épuré le concept de structure » jusqu'à le réduire à son algèbre, et ceci le porte à en apercevoir la limite, à savoir que « toute structure est une superstructure » c'est-à-dire « une structure qui se surimpose à des

[4] Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », *La Cause freudienne*, N°71, p. 64.

[5] De Georges Ph., *La jouissance chez Freud*, Ed. Michèle, Paris, 2016, p. 36.

éléments préalables[6] ». Avec cette formule de J.-A. Miller, nous prenons l'ampleur du franchissement opéré par Lacan. Avec ce changement, il reconnait comme disjoints, c'est-à-dire marqués d'un non-rapport, les éléments qu'il avait précédemment mis en rapport et à partir desquels il a construit pendant 20 ans son enseignement. Le pas supplémentaire sera d'établir que ce qui était articulation dans la structure devient connexion entre des éléments (Nom-du-Père, Autre, phallus). Il en est de même pour la relation entre les sexes, celle-ci est livrée à la rencontre, donc comme la structure ne peut pas rendre compte de la contingence, c'est là encore une limite à l'usage de la structure.

II) Quels sont les grands axes de ce paradigme ?

Lacan avance le terme de jouissance, son statut variera au long des avancées successives de son enseignement.

Dans le moment de son enseignement où l'extension de l'ordre symbolique s'impose au réel et à l'imaginaire, la mortification de la jouissance par cette généralisation du symbolique sera nommée la signifiantisation (Paradigme 2). La mise en fonction de l'objet petit *α* permettra ensuite de conceptualiser un élément faisant en quelque sorte médiation entre le sens et la jouissance. L'objet petit *α* fixe la jouissance, mais c'est la part de jouissance cernée par le signifiant, « l'objet petit *α*, c'est-à-dire ce qui de la jouissance fait sens[7] » (Paradigmes 4 et 5). Il y a ce reste de jouissance, irréductible au sens, et Lacan cherche à s'en orienter pour l'expérience analytique.

Plus tard, le constat s'imposera que l'objet petit *α* n'arrive pas à rendre compte de la part de jouissance qui ne se laisse pas négativer. Cette part irréductible apparait sous plusieurs modalités (l'ombilic du rêve, les restes symptomatiques, donc des bouts de réel). Cela amènera Lacan à avancer vers un autre statut de la jouissance, encore un autre paradigme, le 6ème.

Il cherchera donc à rendre compte de cette part de jouissance qui reste marquée d'une antinomie foncière avec le symbolique, celle qui n'est pas

---

[6] Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Choses de finesse en psychanalyse », 2008, p. 67.

[7] Miller J.-A., *L'orientation lacanienne,* « L'Un tout seul », Cours N°8, p. 11.

soumise à la castration *(en tant que cette dernière « procède du langage*[8] *»).* Une part de jouissance dite féminine existe sans subir l'interdiction, donc elle échappe à la machine signifiante (à la loi phallique). En suivant cette part de jouissance, Lacan passe au-delà de « l'empire de la structure » et son cortège de relations ordonnées. Ce nouveau statut de la jouissance laisse place à une interrogation sur la nature des relations entre les éléments. Apparaissent ainsi « la disjonction du signifiant et du signifié, [celle] de la jouissance et de l'Autre, [ainsi que] la disjonction de l'homme et de la femme sous la forme *Il n'y a pas de rapport sexuel* ».

Alors qu'auparavant l'intérêt pour le signifiant était situé dans l'articulation entre signifiant (S_1-S_2) et ses effets de signifié, cette disjonction du signifiant et du signifié porte notre attention sur la contingence de leur rencontre. L'intérêt est alors mis sur la matérialité de *lalangue*, là où la jubilation de l'enfant manifeste la jouissance de son corps à faire vibrer le sonore de la parole, en être traversé, avant le sens.
Le *Séminaire Encore* met en question le concept du langage et celui de la parole. Concevoir la structure du langage qui supporte une parole conçue comme communication, est très efficace dans une clinique qui s'oriente du sens. Mais Lacan ajoute un soubassement essentiel, avec ce qu'il appelle *lalangue* qui est la parole avant son « ordonnancement » par les systèmes de codes tels que la grammaire mais aussi le classement et la définition des mots (la lexicographie). Dans « *L'étourdit* » (1972), il dit de *lalangue* que l'inconscient est « assujetti à l'équivoque dont [chaque *lalangue*] se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister[9] ».

La disjonction de la jouissance et de l'Autre constitue une rupture avec les paradigmes 4 et 5 (qui proposaient une alliance étroite ou bien un rapport de circularité entre ces deux termes).

---

[8] Miller J.-A., « Petite introduction à l'au-delà de l'Œdipe », *La Cause freudienne*, N°21.
[9] Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, p. 490.

En ce début des années 1970, la « libération sexuelle » manifeste que la loi symbolique ordonne progressivement moins les jouissances. Lacan en prend acte et cerne un autre statut de la jouissance, qui l'éloigne des mathèmes (et des discours). Il va à l'envers de son parcours précédent. Ce n'est plus la jouissance issue d'un moins, négativée, dont il veut rendre compte mais plutôt qu'il y a de la jouissance d'emblée positivée. Tout de la jouissance n'est pas assignable à une interdiction. Il y a une « jouissance Une, c'est-à-dire jouissance sans l'Autre[10] ». La jouissance figure dans les paradigmes précédents en tant que liée à la castration, négativable. À partir du *Séminaire Encore*, il y a aussi une jouissance qui n'est plus négativable.

Que l'Autre soit devenu progressivement inconsistant, délesté de la tradition, a des conséquences sur nos modes de jouir. Faut-il préciser qu'ils ne sont pas essentiellement orientés vers le sexuel, Lacan établissait ainsi la jouissance comme « asexuée[11] ». La subjectivité contemporaine est exposée au dévoilement de l'ordre symbolique qui est « désormais très largement conçu comme une articulation de semblants ». La psychanalyse a tenu une part importante dans ce constat, ce que l'on croyait fait d'une nécessité immuable « c'est-à-dire de qui ne cesse pas de s'écrire[12] », n'est en fait que semblant, que construction symbolique ou relation imaginaire.

À ce dévoilement s'ajoute l'apparition de nouveaux modes du lien social (ultralibéralisme, circulation mondialisée des personnes et connexion en réseau à l'échelle du monde globalisé) ayant pour effet de « mêler » de plus en plus les jouissances. Tout ceci laisse apparaitre l'Autre comme foncièrement inconsistant. Le prélèvement d'un signifiant dans l'Autre pour constituer le socle de l'Idéal du moi au temps des discours empreints de la tradition, n'apparait plus comme le seul mode qui fonde le processus de l'identification symbolique. Une pluralisation de signifiants identificatoires vient combler la faille de l'identité à soi. De plus, l'imaginaire infiltre notre société par de multiples canaux et l'identification est aussi prise dans cette étendue.

Cette pluralisation inscrit l'évidence d'une absence de rapport donné d'emblée pour tous et avec fixité. De ce constat s'impose un questionnement

---

[10] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 25.
[11] *Ibid.*, p. 27.
[12] *Ibid*., p. 23.

sans cesse à renouveler : « n'y aurait-il pas là non-rapport, c'est-à-dire faits de routine ou d'invention ?[13] ». Dans le *Séminaire Encore*, Lacan moque « cette bonne routine qui fait que le signifié garde en fin de compte toujours le même sens. Ce sens est donné par le sentiment que chacun a de faire partie de son monde, c'est-à-dire de sa petite famille et de tout ce qui tourne autour[14] ».

S'adressant à ceux qui se coltinent le réel de la clinique, Lacan donne l'indication de commencer par ne pas croire que l'on comprend, pour ne pas injecter du sens qui aurait pour effet d'obturer, de figer le sujet de l'inconscient. Il va à la pointe de cette idée, mettant en question ce qui fait tenir ensemble pour tel sujet le signifiant et le signifié. La place qu'occupait le grand Autre, qui capitonnait jadis l'articulation entre le signifiant et le signifié, est devenue défaillante. Ceci conduit chacun à se procurer où il peut son agrafe pour tenir ensemble ces deux éléments. S'il n'y a plus de signifiants-maitre permettant de négativer et de localiser la jouissance, qu'est-ce qui vient maintenant à cette place ?

L'extension de ce questionnement amène J.-A. Miller à qualifier de secondaire et fait de hasard ce qui auparavant était pris pour premier et fait de nécessité.

La disjonction de l'homme et de la femme, répercute la dissymétrie des modes de jouissances côté homme et côté femme. Ce non-rapport se situe au niveau du réel. C'est notre rapport à la parole qui nous fait manquer d'un rapport univoque entre les êtres et les sexes.

En établissant la jouissance comme « asexuée[15] », Lacan cherche à rendre compte de l'articulation entre la jouissance (auto-érotique et pulsionnelle) et le sexuel. La disjonction de l'homme et de la femme est faite de cette dysharmonie introduite par la parole. Le signifiant dénature le corps parlant en introduisant des marques de jouissance.

En 1973, la même année du *Séminaire Encore*, Lacan enregistre une émission pour la télévision, ce qui en sera publié aura pour titre *Télévision*. Il

---

[13] *Ibid*.

[14] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XX*, Encore*, Paris, Seuil, p. 42.

[15] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 27.

met en lumière une dysharmonie généralisée, en soulignant que la jouissance excède le principe de plaisir, le langage sépare l'être parlant d'une mythique harmonie, l'objet petit *α* participe du sentiment d'exil du sujet, et de l'Autre à l'Un, il y a un impossible rapport. Les éléments qui constituent ces binaires (homme-femme, le sexuel et la jouissance, l'Autre et l'Un) n'établissent de rapport entre eux qu'à la suite d'un recours à la tradition ou à l'invention. Ce qui supplée à ce qu'était autrefois la structure, lorsque celle-ci n'apparait plus donnée *a priori*, c'est soit la routine, soit l'invention. Le non-rapport permet à J.-A. Miller de souligner en quoi la tradition n'est en fait qu'une routine dissimulée derrière une façade d'ordre et de fixité, qui passe inaperçue. Routine dit que la teneur symbolique dont se pare la tradition n'est faite que d'habitude et de répétition. Elle peut alors aussi bien être défaite, ce qui l'inscrit radicalement du côté des semblants. Une tradition ne serait là qu'une routine impensée, et une fois le voile soulevé, ce qui avait valeur de nécessité s'estompe.

La jouissance Une, c'est-à-**dire sans l'Autre.**

Au long du *Séminaire Encore*, Lacan met en évidence qu'il y a de la « jouissance Une, c'est-à-dire jouissance sans l'Autre[16] ». Différentes acceptions de l'Autre peuvent occuper cette place. « Quand on part du signifiant, l'Autre c'est le lieu du code, le lieu du signifiant […] » donc cette jouissance foncièrement Une se passe de cet Autre. « Mais lorsqu'on part de la jouissance[17] », « L'Autre […] cela ne peut être que l'Autre sexe[18] ». Il précise plus loin que « la jouissance de la femme est radicalement Autre[19] ».

Dans son cours de 1999, « L'expérience du réel dans la cure analytique », J.-A. Miller détaille les quatre figures de cette jouissance Une, sans rapport à l'Autre.

• La jouissance du corps propre : Le lieu de cette jouissance Une, c'est le corps propre. C'est « le corps qui *se* jouit » c'est-à-dire qu'il est le lieu de l'expérience de jouissance. Cet éprouvé de jouissance est à distinguer de la jouissance phallique.

---

[16] *Ibid.*, p. 25.
[17] *Ibid.*, p. 27.
[18] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XX*, Encore*, *op. cit.*, p. 40.
[19] *Ibid.*, p. 77.

• La jouissance phallique : « La masturbation [que Lacan nomme] la jouissance de l'idiot[20] ». Cette jouissance phallique n'est donc pas réservée à l'homme, car il n'est pas le seul à connaitre cette jouissance d'organe[21].
• La jouissance de la parole : « Là où ça parle, ça jouit[22] ». C'est dans *Encore* que Lacan éclaire ce court-circuit possible entre la parole et le corps. Il va donc inverser le rapport du signifiant et de la jouissance. Le signifiant n'est plus seulement ce qui capture la jouissance, et qui s'impose avec l'ordre symbolique, mais aussi un signifiant qui est cause de jouissance.
• La jouissance sublimatoire : La sublimation comme l'issue propre de la parole de jouissance, de la parole solitaire. Telle que J.-A. Miller la présente dans ce texte, cette jouissance sublimatoire parait branchée exclusivement sur la parole. Dans « L'inconscient et le corps parlant », Miller distingue la jouissance de la parole qui inclut le sens (cf. *l'escabeau*). Celle-ci serait radicalement différente de la jouissance propre au *sinthome*, car cette dernière exclut le sens. Chez Freud, la sublimation passe par l'Autre, alors que là, elle passerait par le corps.
La jouissance Une se présente comme sans rapport à l'Autre. Cette jouissance, « c'est du réel[23] ».

III. Ce 6ème paradigme fixe-t-il un statut définitif à la jouissance ?

En s'orientant selon la part féminine de la jouissance, Lacan introduit un changement radical. Il y a une part de jouissance qui n'est pas marquée par un moins, qui se présente comme indicible et qui concerne le corps. « C'est toujours le corps propre qui jouit, par quelque moyen que ce soit[24] »mais ici

[20] *Ibid.*, p. 75.
[21] Entretien avec Brousse M.-H., « Les modes du sexe », *LacanWebTV,* https://www.youtube.com/watch?v=kM2Ogcq3CaU&ab_channel=LacanWebT%C3%A9l%C3%A9vision
[22] Lacan J., *Encore*, p. 104
[23] Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 27.
[24] *Ibid*.

ce n'est pas le corps pris en tant qu'image dans le stade du miroir, c'est « un corps qui jouit de lui-même[25] ».

Lacan avance que la part de jouissance initialement aperçue du côté de la féminité peut se généraliser à chaque être parlant. Le langage introduit dans ce registre du corps « l'irruption d'une jouissance inoubliable », qui se fait toujours sur le mode de « l'effraction », c'est-à-dire « la rupture par rapport à un ordre préalable[26] ». Continuant la suite de son enseignement vers le réel de cette jouissance, elle sera généralisée.

La jouissance prend alors un statut d'événement de corps. C'est une jouissance réduite hors de l'articulation signifiant/signifié (donc qui ne répond pas au sens). Il n'est plus question de rendre compte d'une chaine signifiante mais d'un élément signifiant isolé. *Lalangue* est un mot écrit d'un seul bloc, pour souligner sa singularité.

« Toute vie, [tout corps vivant], comporte jouissance » mais Miller distingue en plus une « jouissance *bis*, celle qui prend consistance et se fixe à partir de l'incidence du signifiant, [c'est-à-dire] à partir du fait qu'il y a de la parole[27] ». Cette Autre jouissance, vient avant le sens, mais notons bien qu'elle « n'est pas avant le signifiant », « elle n'est pas antérieure au signifiant, bien qu'elle soit du corps[28] ». (« Le corps [de l'être parlant] n'est pas, lui non plus, d'avant le signifiant ».)

Dix ans après le texte des *six paradigmes de la jouissance,* J.-A. Miller propose dans son enseignement un cours intitulé « Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009). Le texte titré « L'économie de la jouissance » condense plusieurs leçons de ce cours. Miller revisite ces statuts successifs de la jouissance cités dans *les six paradigmes*. On y retrouve la jouissance du corps et celle de la parole. Il cherche à clarifier la « distribution de la jouissance ».

Ces statuts qui diffèrent en se succédant ne sont pas à prendre de façon exclusive, le suivant n'annule pas le précédent. Cette succession serait plutôt l'indice d'une substitution de la jouissance. « Le sujet hystérique peut

---

[25] Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « L'Un tout seul », Cours du 23/03/2011, p. 10.

[26] *Ibid.*

[27] Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne*, N°77, p. 152.

[28] *Ibid.*, p. 159.

attacher ses symptômes à tous les organes du corps, […] qui sont autant de satisfactions sexuelles substitutives. [Lorsque Freud dit] que les organes corporels acquièrent une signification sexuelle [cela indique très bien] l'affinité de la jouissance substitutive et du signifiant[29] ».
Miller souligne que pour Freud la jouissance est toujours substitutive. Il ajoute que « La conséquence de la formule selon laquelle le rapport sexuel n'existe pas, c'est de nous dessiner une économie de la jouissance qui est, de part en part, substitutive […][30] ». Donc Lacan « généralise l'économie substitutive de la jouissance ».

IV. Quelles conséquences pour la pratique analytique avec ce 6ème paradigme de la jouissance ?

Donner toute sa place au primat de la jouissance, c'est placer la pratique analytique sous la question : « Qu'est-ce que ça satisfait ? » Cette question est fort différente de « Qu'est-ce que ça signifie ? » C'est même un renversement, « qui va de la signification à la satisfaction ». Ce sera donc une invitation pour l'interprétation à « chercher là où ça jouit[31] ».
Considérer la structure du langage comme subordonnée à la jouissance modifie aussi le registre de l'interprétation. L'interprétation est alors à élaborer « comme un mode de dire spécial, qui n'est pas de la dimension de la signification, de la vérité, mais qui accentue, dans le signifiant, la matérialité, le son ». Afin de souligner le renversement, qui fait rechercher la coupure entre la matérialité et le sens, (entre S_1 et S_2) il nomme cette modalité l'interprétation à l'envers. Cette coupure vise à entraver l'effet de signification et à orienter le sujet vers le réel, à savoir l'opacité de sa jouissance. « À l'envers » parce qu'il y a un usage du signifiant Un, le Un détaché du deux, et pas le S_1 attaché au S_2 et prenant sens à partir de là.
Cette jouissance d'emblée positivée, qui reste réfractaire à la négativation rend caduque l'idée de céder sur la jouissance. « […] on peut déplacer la

[29] Miller J. -A., o*p. cit.*, p. 160.
[30] *Ibid.*, p. 162.
[31] *Ibid.*, p. 169.

jouissance, elle peut se répartir autrement. Elle peut se métonymiser autrement, mais elle ne peut pas se négativer[32] ».

La visée de l'expérience analytique sera d'accéder à cette jouissance impossible à négativer afin de permettre au sujet de passer avec elle une nouvelle alliance. C'est une visée pragmatique de l'expérience, où l'exploration concerne aussi bien tout ce qui est pris dans la routine que dans l'invention. Poser la jouissance comme foncièrement Une, c'est proposer à chacun d'apercevoir ce qui fait son plus singulier, et de prendre appui sur cette « nouvelle alliance », pour s'orienter dans l'égarement de nos jouissances.

[32] *Ibid.*, p. 163.

Conférence

Dossia Avdelidi

« La clinique du sinthome »

La psychanalyse n'est pas la clinique

« La clinique du sinthome » est un terme que Jacques-Alain Miller évoque dans son cours *Choses de finesse en psychanalyse*. Il s'agit d'un terme qu'il met entre guillemets. Pourquoi entre guillemets ? Parce que la clinique n'est pas la psychanalyse. Tout d'abord, parce que la psychanalyse est intrinsèquement liée au transfert. Il ne peut y avoir de psychanalyse sans transfert d'un côté et, de l'autre, le transfert a une puissance dissolvante sur la clinique. Aussi parce que la clinique classe les phénomènes à partir de signes et d'indices préalablement répertoriés, tandis que le sinthome se réfère au singulier qui, lui, est hors clinique et hors classification. Le sinthome est « le singulier dans son absoluité[1] ».

La clinique discerne des classes, névrose psychose et perversion. Mais pour Lacan, les structures cliniques ne sont pas seulement des ensembles de signes symptomatiques ou des amas de signes listés. Pour Lacan, « le concept de structure ajoute à la classe la cause[2] ». C'est-à-dire qu'il ajoute l'articulation. L'articulation minimale est S_1-S_2. Du seul fait qu'on parle, le S_1 s'articule au S_2 ; du seul fait qu'on parle, la parole s'ordonne. Effectivement, ce que le sujet raconte, est comment il est arrivé à produit du sens par le hasard. Le sujet interprète ce qui lui est arrivé. Il ajoute un S_2 au S_1 hasardeux qu'il a rencontré dans sa vie. « Le hasard prend sens[3] », dit Miller.

Pourtant, le sujet qui parle est aussi un sujet parlé ; l'articulation S_1-S_2 n'est pas nécessairement la sienne, on dirait même qu'elle est primordialement celle de l'Autre. Dans son texte *L'os d'une cure*, Miller parle des trois

---

[1] Miller J.-A., *Choses de finesse en psychanalyse* (2008-2009), *L'orientation lacanienne*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'Université Paris VIII, cours inédits. Cours du 10 décembre 2008.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

mécanismes de l'opération-réduction dans une analyse. Il s'agit de la répétition, de la convergence et de l'évitement. Je ne les reprendrai pas ici. Je dirai juste ceci, par rapport à la convergence : les dires du sujet convergent vers un énoncé essentiel. Il s'agit de quelque chose qui lui a été dit, n'a jamais été oublié, et par rapport auquel il s'est toujours déterminé. Il s'agit des effets de l'inscription d'une parole dans l'histoire du sujet. Il se peut que les avatars de sa vie se réduisent à l'effet de la marque de cet énoncé. Il s'agit du signifiant-maître, « le signifiant devenu maître du destin du sujet[4] ».

L'articulation du sens est une superstructure, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une structure qui se surimpose à des éléments préalables. Le dernier enseignement de Lacan commence, comme le précise Miller, avec le « clivage entre la structure et les éléments de hasard préalables qu'elle enchâsse et qu'elle fait signifier[5] ». Dans cette perspective, la pratique analytique serait de « reconduire la trame destinale du sujet de la structure aux éléments primordiaux, hors articulation c'est-à-dire hors sens », dit Miller. Il s'agit notamment d'enlever les couches de significations pour dévoiler le réel en jeu. L'interprétation dans cette clinique ne consiste pas à proposer un autre sens, mais à défaire l'articulation destinale pour viser le hors sens. De ce point de vue, l'interprétation est une opération de désarticulation.

On a alors d'un côté l'articulation destinale qu'on vise à défaire mais, de l'autre côté, du destin il y en a, ça s'appelle le sinthome. Et la proposition de Miller est d'incarner ce sinthome. Il y a la singularité du sinthome chez chaque parlêtre, mais elle est recouverte. « On met des couches par-dessus pour pouvoir vivre avec les autres » et, au lieu d'incarner le sinthome, on incarne tout autre chose qui vient principalement du discours l'Autre.

Le sinthome est conditionné par lalangue qui est en-deçà de toute articulation. Dans la clinique du sinthome, on est confrontés à un mode de jouir singulier et irréductible, on est devant un statut qui n'est susceptible d'aucune transformation, qui ne changera pas. On est devant l'incurable. En même temps, la singularité du sinthome exprime une vérité universelle : « tout le monde est fou, tout le monde fait une élucubration de savoir sur le

---

[4] Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 32.

[5] Miller J.-A., *Choses de finesse en psychanalyse* (2008-2009), *op. cit.*

sinthome[6] ». Et le Nom-du-Père n'est qu'un mode de jouir saisi dans son caractère universel. La pratique de l'analyse dans la perspective de la clinique du sinthome serait, selon Miller, de « viser à restituer, dans leur nudité et leur fulguration, les hasards qui nous poussent à droite et à gauche[7] ».

Mettre, au centre de la clinique, la jouissance

J'ai choisi de vous parler du sinthome parce que, prendre le point de vue du sinthome, c'est mettre au centre de la clinique la jouissance. La jouissance au-delà de la fiction. La jouissance Une qui n'a pas d'Autre. Cette jouissance, on la rencontre de plus en plus dans notre clinique. C'est la jouissance en tant que débordement, déviation, effraction.

Dans un cours beaucoup plus récent, qui s'intitule *l'Etre et l'Un ou L'Un tout seul*, Jacques-Alain Miller avance que « La jouissance n'est pas articulée à la loi du désir, elle est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard. Ça s'oppose terme à terme à la loi du désir. La jouissance n'est pas prise dans une dialectique, elle est l'objet d'une fixation[8] ». La jouissance en tant que telle est a-symbolisable, indicible et a des affinités avec l'infini. Et si les mots manquent pour la désigner, c'est également un impossible de la structure : Le réel ne parle pas, dit Lacan. Et il faut parler pour dire quoi que ce soit. Le symbolique ne dit que des mensonges quand il parle, tandis que l'imaginaire a toujours tort[9]. Impossible donc de saisir la jouissance par le symbolique et l'imaginaire.

Cette jouissance Une, alors, ne s'articule pas avec le champ de l'Autre. Si Autre il y a dans cette jouissance, ce n'est que le corps. Dès 1967, dans *La logique du fantasme*, Lacan avait affirmé que l'Autre c'est le corps.

L'Un de la jouissance qui n'a pas d'Autre, frappe le corps et crée une marque. C'est cette marque de jouissance qui a frappé le corps, qui se

---

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*

[8] Miller J.-A., *L'Être et l'Un* (2011), *L'orientation lacanienne*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'Université Paris VIII, cours inédits, cours du 9 février 2011.

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIV (1976-1977), *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, séance du 15 février 1977.

répète dans le sinthome. Je vais essayer de prendre ces termes un par un : L'Un de la jouissance ; la cause et le contingent ; le corps ; le langage (puisque le corps est frappé par le langage) ; le sinthome.

Le déclin de l'Œdipe

Dans l'argument de votre section, on trouve la réponse de Lacan sur le fait qu'on jouit mal. Le refoulement est premier (le refoulement produit la répression et pas l'inverse) et la gourmandise du surmoi est symptôme de civilisation (et non pas effet). Le mythe, dit Lacan un peu plus loin dans « Télévision », « c'est la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure[10] ». Autrement dit, l'Œdipe n'est qu'une formation imaginaire qui tente de donner une explication à un fait structural. L'Œdipe n'est qu'un voile du réel, c'est une tentative d'imaginariser le réel.

Dans *…ou pire*, Lacan nous prévient que si le père est *l'au moins un* pour qui la castration ne fonctionne pas, il « existe au moins autant que Dieu c'est-à-dire pas beaucoup[11] ». L'*au moins un* dont se supporte le Nom-du-Père n'est qu'un mythe. Le père de la horde primitive n'est qu'un mythe, un rêve de Freud, un paravent pour masquer sa castration.

Dans ce *Séminaire,* Lacan illustre avec les termes suivants le chemin qu'on doit parcourir pour passer du mythe à la structure : « Il s'agit dans la psychanalyse d'élever l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel)[12] ». Il s'agit de passer de l'imaginaire du père au réel de la structure, de l'interdiction à l'impossible, du rêve de Freud à l'au-delà du père.

Dans *Les Non-dupes errent*, Lacan marque un tournant important par rapport à sa conception du Nom-du-Père. En tenant compte des changements sociaux au point de l'histoire où il était, il affirme qu'au Nom-du-Père se substitue le *nommer à*. Dans un premier temps, il avance que le Nom-du-Père est un non qui se monnaye par la voix de la mère. Dans un deuxième temps, il précise qu'au Nom-du-Père se substitue la fonction du *nommer à*, et que « la mère suffit généralement à elle toute seule à en

---

[10] Lacan J., « Télévision » (1973), *Autres écrits, op. cit.,* p. 532.

[11] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XIX (1971-1972), *…ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 36.

[12] *Ibid*., p. 243.

designer le projet, à en faire la trace, à en indiquer le chemin[13] ». Même si la mère est absente, c'est son désir qui nommera. La fonction de *nommer à* prend le pas sur le signifiant du Nom-du-Père et ouvre la voie à la pluralisation. La nomination n'est plus le privilège du Nom-du-Père. En tous cas, Lacan avait essayé déjà de frayer cette voie avec son *Séminaire* inexistant qui portait justement sur les Noms-du-Père.

De l'articulation à la désarticulation

Le dernier enseignement de Lacan est plutôt antistructuraliste, ce qui signifie que l'articulation est remplacée par la désarticulation. Dans le dernier enseignement, on assiste à une sorte de renversement, où le symbolique n'est plus un ordre mais un désordre et où, inversement, le symptôme n'est plus un désordre mais un ordre. Donc, vous comprenez bien qui si le symbolique n'ordonne plus la jouissance, on ne peut qu'être égarés.

Dans son cours *Le lieu et le lien,* Miller nous expose les substitutions qui ont eu lieu du premier au dernier enseignement de Lacan. À la place de l'ordre vient le traumatisme. Le symbolique n'est plus ce qui ordonne mais ce qui perturbe, ce qui provoque le traumatisme. Corrélativement, Lacan met plus l'accent sur le trait que sur le signifiant, ce qui est à la racine de la substitution de la parole par l'écriture. Le résultat est qu'à la place de l'articulation vient la répétition : « là où il y avait articulation se substitue comme concept fondamental la répétition du trait, la répétition de ce trait unaire commémorant une jouissance[14] ». Je vais revenir à la notion de répétition et surtout dans son versant d'itération, qui est une répétition sans Autre, c'est-à-dire une répétition de l'Un de la jouissance.

Le refoulement est substitué par la défense. La défense étant un mécanisme qui ne se prête pas à l'interprétation, elle indique le rapport subjectif à la pulsion. Finalement, l'ordre symbolique est remplacé par le mode de jouir.

Le dernier enseignement de Lacan, est alors régi par la référence au sinthome qui change notre conception de la clinique. Je vais essayer

---

[13] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXI (1972-1973), *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 19 mars 1974.

[14] Miller J.-A., « Le lieu et le lien » (2000-2001), *L'orientation lacanienne*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'Université Paris VIII, cours inédits, cours du 28 mars 2001.

d'illustrer ce changement dans l'enseignement de Lacan, changement qui a des conséquences dans la pratique même de l'expérience analytique. Il s'agit du passage de l'Autre du signifiant, comme facteur déterminant pour le sujet, au corps comme Autre du sujet. Une autre façon d'illustrer ce passage c'est de dire que, dans son dernier enseignement, Lacan abandonne le deux au profit de l'Un.

Y a de l'Un

C'est avec le *Séminaire …ou pire,* et la jaculation *Y a de l'Un*, que commence le dernier enseignement de Lacan. Il se demandera au cours de ce *Séminaire*, ce que veut dire l'Un, d'où il surgit, comment et pourquoi il y a l'Un. Dans un premier temps, il rapproche l'Un avec le signifiant et le signifiant-maître ; mais dans un deuxième temps, il affirmera que l'Un a affaire avec autre chose. Il clarifie qu'il parle de l'Un comme d'un réel. Pour Lacan, l'Un est au principe de la répétition. Ainsi il distingue l'Un du S_1, de l'Un de la répétition.

L'Un n'a aucun rapport avec l'Être. Quand il s'articule, ce qui ressort c'est qu'il n'y en a pas deux, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Finalement, ce que Lacan énonce c'est : « Il n'existe que de l'Un[15] ». Dans ce *Séminaire*, il avance que le signifiant est coupé du signifié. Il dit précisément que « le signifiant se distingue en ceci, qu'il n'a aucune signification[16] ». C'est la fin de la détermination et le début de la contingence. Le S_1 est coupé du S_2 : $S_1//S_2$.

En effet, Lacan évoquera le S_1 tout seul, pris dans la répétition – constitutif du sinthome – et non plus connecté au S_2. Il récuse le deux de la chaîne signifiante au profit de l'Un de la jouissance, de l'Un tout seul. Jacques-Alain Miller illustre ce changement, dans le texte en quatrième de couverture du *Séminaire …ou pire*, d'une manière fort pertinente. Je le cite : « Lacan enseignait le primat de l'Autre dans l'ordre de la vérité et celui du désir. Il enseigne ici le primat de l'Un dans la dimension du réel. Il récuse le Deux du rapport sexuel comme celui de l'articulation signifiante. Il récuse le grand Autre, pivot de la dialectique du sujet, il lui dénie l'existence, et le renvoie à la fiction. Il dévalorise le désir et promeut la jouissance ».

---

[15] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIX (1971-1972), *…ou pire*, Paris, *op. cit.*, p. 200.
[16] *Ibid.,* p. 225.

Dans son dernier enseignement, Lacan va en deçà de l'Autre. Il s'intéresse plutôt au sinthome qu'il loge dans l'Un, qu'au discours de l'Autre. Il n'y a pas d'Autre pour situer la jouissance. Dans un premier temps, ce qui régit les effets déterminants pour le sujet est le symbolique, la loi de la chaîne symbolique. La causalité et la détermination sont du côté du symbolique. Mais cette détermination symbolique est ébranlée par la contingence.
Le tout dernier enseignement de Lacan, c'est la critique de la formule *un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant*. On ne peut pas affirmer que le sujet est représenté par le signifiant parce que, pour l'affirmer, nous avons besoin de deux signifiants et, entre S_1 et S_2, il y a une faille. Entre S_1 et S_2, ce n'est plus une flèche mais une barre. Le signifiant n'est plus le ressort déterminant, ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche. Il s'agit d'une expression de Lacan dans son *Séminaire Le sinthome*.

Causalité et contingence

En fait, Lacan avait abordé la catégorie de la contingence dès son *Séminaire* XI. C'était à travers la *tuché* et l'*automaton* d'Aristote qu'il avait essayé d'aborder la rencontre traumatique avec le réel. Si donc l'*automaton* constitue le réseau des signifiants, la *tuché* n'est que la rencontre du réel. Lacan situe le réel au-delà de l'*automaton*[17]. Il précise que la fonction de la *tuché*, de la rencontre avec le réel, rencontre toujours manquée, s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous la forme du traumatisme. Le traumatisme est une absence de sens, un trou dans le langage, un réel inassimilable. La rencontre avec le réel est hors sens et c'est justement ce manque de signification, ce trou dans le signifiant, qui constitue le trauma.
Avec *tuché* et *automaton,* Miller distingue deux répétitions différentes. Celle de l'*automaton* où ce qui se répète c'est le même, et celle de la *tuché* où il n'y a pas de loi. Je le cite : « Avec l'*automaton*, nous avons la répétition qui se poursuit comme gouvernée par le même algorithme : c'est le même que l'on voit revenir et qui est associé par Lacan à l'homéostasie, au maintien d'un équilibre. Et puis nous avons la répétition comme *tuché*, qui elle, n'a

[17] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Paris, Seuil, 1973.

pas d'algorithme, n'a pas de loi. Elle fait irruption avec une valeur de rencontre d'un élément hétérogène qui introduit une altérité et qui dérange l'harmonie homéostatique se soutenant de l'algorithme automatique[18] ». Dans l'*automaton* s'incarne l'ordre symbolique, tandis que la *tuché* se réfère au réel, au réel sans loi. Dans la *tuché*, on a affaire à une répétition qui troue l'homéostasie de l'ordre symbolique. La *tuché* est plutôt liée à la rencontre.

Je disais tout à l'heure que Lacan a abandonné la catégorie de la cause au profit de celle de la contingence. Miller nous propose trois instances de la cause : la cause imaginaire, la cause symbolique et la cause réelle. Lacan a abandonné la causalité imaginaire pour la causalité symbolique, jusqu'à ce que lui apparaisse la causalité réelle.

La causalité imaginaire, où l'image est la cause, a comme pivot le texte « Propos sur la causalité psychique ». Au cœur de la causalité imaginaire se trouve l'image comme *imago*, l'identification et le moi.

Dans la causalité symbolique, Miller articule le signifiant – les paroles qui ont marqué le sujet – avec la contingence, aussi bien de l'événement signifiant que du sens attribué à cet événement par le sujet : « La causalité symbolique montre comment la succession ou l'accumulation des événements de parole comme accidents, c'est-à-dire comme relevant de la contingence, se cristallise et s'articule en une structure de fictions véridiques ou de vérités menteuses[19] ». Dans la causalité symbolique, il y a une double contingence. Il y a d'abord la contingence de l'évènement et ensuite la contingence de l'interprétation du sujet de cet évènement. C'est-à-dire qu'on ne choisit pas l'Autre qu'on va rencontrer, mais on choisit notre réponse, qui est une réponse contingente et non pas déterminée. C'est une réponse subjective, insondable, qu'on ne peut pas calculer à l'avance.

Si donc la causalité imaginaire a comme effet l'*imago*, le résultat de la causalité symbolique est le fantasme.

En suivant cette construction, l'effet central de la causalité réelle est le sinthome. Au centre de la causalité réelle se trouve le *il y a de l'Un* : « Le dernier enseignement de Lacan est précisément ordonné par la donnée pure *il y a / il n'y a pas*, et d'abord avec ceci qu'*il y a de l'Un* – ce qui constitue une réduction sensationnelle du symbolique, et en particulier de l'articulation

[18] Miller J.-A., *L'Être et l'Un* (2011), *op. cit.*, cours du 18 mai 2011.
[19] *Ibid*.

pour dégager, comme son réel et son ciel, l'itération : l'itération comme noyau, comme centre, comme ce qui reste de l'articulation[20] ».
C'est cette causalité qui se relie à la percussion du corps par le signifiant et à ce que Miller appelle le choc initial, qui n'est en fait qu'un évènement de corps. Il s'agit de la rencontre contingente avec la jouissance, rencontre qui est toujours traumatique et qui implique le corps.

Le traumatisme de lalangue

Comme je viens de vous dire, dans l'enseignement de Lacan on passe de l'Autre préalable à la primarité de la jouissance. Ce qui n'est pas sans conséquences. Le *Séminaire Le sinthome,* illustre la primarité du réel. Ce n'est pas le signifiant qui est premier mais le réel, auquel se surajoute le signifiant[21].
Dans ce contexte, le traumatisme de la langue prend une place prépondérante. Dans *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, Lacan considère que lalangue est une obscénité et il assure que lorsqu'un analysant parle de ses parents, ce dont il parle vraiment c'est de la lalangue. Ainsi il affirme, je le cite : « Ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le vrai, il l'ignore. Freud là, délire juste ce qu'il faut, car il s'imagine que le vrai, c'est ce qu'il appelle, lui, le noyau traumatique[22] ». À mesure que le sujet approche son noyau traumatique, à mesure qu'il évoque quelque chose de proche de son noyau traumatique, ce dont il s'agit c'est de la lalangue. Et c'est exactement à ce point que se situe le traumatisme : à la rencontre du petit sujet avec la lalangue. Nous sommes égarés justement à cause de lalangue. C'est un fait de structure valable pour tout être parlant. Personne ne peut y échapper.
C'est dans ce sens que Lacan évoque dans son *Séminaire, Les non-dupes errent*, le troumatisme. Dans le réel, il n'y a rien à découvrir. L'inconscient invente parce que justement dans le réel il y a un trou. Et tout un chacun

---

[20] *Ibid.*
[21] *Ibid.,* cours du 25 mai 2011.
[22] Lacan J., *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.,* séance du 19 avril 1977.

invente ce qu'il peut pour combler ce trou. « Là où il n'y a pas rapport sexuel ça fait troumatisme[23] », dit Lacan.
Le fait même qu'on parle laisse des traces, le fait qu'on parle a des conséquences. C'est ça le sinthome : la conséquence du fait que l'homme parle. L'inconscient est aussi une conséquence du fait qu'on parle : le problème est que le langage est un mauvais outil. Le symbolique est insuffisant et inadéquat pour saisir le réel. C'est de ce défaut du symbolique que souffre l'être parlant.

La jouissance du symptôme

Alors, à la fin de son enseignement, Lacan n'articule plus la préexistence de l'Autre. L'Autre désormais surgit. Ce qu'il y a déjà c'est l'Un qui, justement, n'a pas d'Autre, le S_1 tout seul. Ce qui fait fonction de S_2, c'est le corps. A la place de l'Autre, on a le corps, l'Un-corps. Ce qui se trouvait investi dans le rapport à l'Autre est rabattu sur la fonction originaire du rapport au corps propre. « Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, c'est la conséquence de la primauté de l'Un en tant qu'il marque le corps d'un évènement de jouissance[24] », précise Miller.
En effet, dans le dernier enseignement, ce qui détermine le parlêtre est la jouissance. Il ne s'agit plus du signifiant, mais de la manière dont le langage émerge et mord le corps du parlêtre. Ce qui détermine le parlêtre se situe plutôt dans une rencontre contingente avec la jouissance. Ainsi, Lacan avance que « ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain. C'est, en dernière analyse, ce qui nous permet de parler de structure[25] ».
En fait, le symptôme du parlêtre est un évènement de corps, une émergence de jouissance. Miller nous explique que le sinthome tient au corps du parlêtre : « Le symptôme surgit de la marque que creuse la parole quand elle prend la tournure du dire et qu'elle fait évènement de corps[26] ».

---

[23] Lacan J., *Les non-dupes errent*, *op. cit.*, séance du 19 février 1974.
[24] Miller J.-A., *L'Être et l'Un* (2011), *op. cit.*, cours du 4 mai 2011.
[25] Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines » (1975), *Scilicet,* N° 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 13.
[26] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause freudienne,* N° 88, p. 111.

Il y a donc un versant du symptôme, le sinthome, qui est détaché de l'inconscient et de l'Autre et qui concerne la jouissance du corps. Le sinthome en tant que « ce qu'il y a de plus singulier chez chaque individu[27] » n'est pas une formation de l'inconscient.

Une fois que le sujet en a fini avec l'Autre, il se retrouve avec ce que Freud appelait les restes symptomatiques. Ce qui se présentait à Freud comme un reste n'est en fait que ce que Miller appelle le choc initial, qui est aux origines même du sujet : « c'est en quelque sorte l'événement originaire et en même temps permanent, c'est-à-dire qu'il se réitère sans cesse[28] ». Ces "restes" ne sont que l'Un de la jouissance. Il s'agit de la jouissance comme évènement de corps, qui constitue la véritable cause de la réalité psychique. Il s'agit de la rencontre contingente avec la jouissance, rencontre qui est toujours traumatique et qui implique le corps.

La jouissance du symptôme témoigne qu'il y a eu un évènement de corps après lequel « la jouissance naturelle » s'est trouvée troublée et déviée. Cette jouissance pas naturelle, mais unique, marque un écart par rapport à une supposée normalité, par rapport aux représentations traditionnelles de la sexualité, du couple et de la famille. Dans ces conditions, aucun protocole préalable n'est à appliquer, aucune solution n'est valable pour tous. Chacun est appelé à inventer sa propre réponse et l'analyste, en recevant chaque sujet dans son unicité, n'a pas une réponse préalable ; il doit, lui aussi, inventer.

Dans notre pratique, on est confrontés à la pure réitération de l'Un de la jouissance dans le réel, qui est justement au-delà de la sémantique des symptômes. « Notre expérience, nous dit Miller, met désormais l'analysant aux prises avec ce qui de sa jouissance ne fais pas sens. Elle le met aux prises avec ce qui reste au-delà de la chute de l'objet α. Elle le met aux prises avec l'Un de la jouissance[29] ». C'est le retour du même évènement.

Il s'agirait donc de viser la fixité de la jouissance. Dans ce sens, l'interprétation analytique réduirait le symptôme à sa formule initiale « c'est-

---

[27] Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Le Séminaire*, Livre XXIII (1975-1976), *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 168.

[28] Miller J.-A., *Lire un symptôme*, disponible au site de l'AMP.

[29] Miller J.-A., *L'Être et l'Un*, *op. cit.*, cours du 30 mars 2011.

à-dire à la rencontre matérielle d'un signifiant et du corps, c'est-à-dire au choc pur du langage sur le corps[30] ».
Le réel du sinthome qu'il s'agit d'atteindre est « la pure percussion du corps par le signifiant[31] ». Miller nous explique que retrouver la percussion initiale implique un usage logique capable de tarir le sens.
Au-delà de la fiction, on a affaire à l'événement de corps, c'est-à-dire à la jouissance qui se maintient après la résolution du désir. On est désormais invités à cerner, au-delà de la traversée du fantasme, le traumatisme qui est la rencontre avec la jouissance.
Et quand on est confronté à la racine du symptôme, il n'y plus rien à interpréter ni à analyser. La seule chose que l'on puisse faire est consentir, faire avec cette jouissance qui ne se réduit plus. Il s'agit de s'accommoder avec ce reste hors sens. C'est dans ce sens que Lacan disait, en 1976, que la fin de l'analyse c'est savoir y faire avec son symptôme[32]. En fait, ce dont il s'agit à la fin de l'analyse, c'est de cerner un certain nombre de points qui sont impossibles pour le sujet[33]. C'est me semble-il ce que disait Lacan dans *Le moment de conclure* : « La fin de l'analyse, on peut la définir. La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, ce n'est pas certain que ce soit nécessaire. Il suffit de voir ce dont on est captif »[34].

Le symptôme comme objet fractal

Jacques-Alain Miller, dans son texte *Lire un symptôme*, se réfère à l'addiction comme racine du symptôme. Je le cite : « L'addiction c'est la racine du symptôme qui est fait de la réitération inextinguible du même Un. C'est le même, c'est-à-dire précisément ça ne s'additionne pas. On n'a jamais le « j'ai bu trois verres donc c'est assez », on boit toujours le même verre une fois de plus. C'est ça la racine même du symptôme. C'est en ce

[30] Miller J.-A., *Lire un symptôme*, *op. cit*.
[31] Miller J.-A., *L'Être et l'Un*, *op. cit.*, cours du 25 mai 2011.
[32] Lacan J., *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, séance du 16 novembre 1976.
[33] Miller J.-A., *L'Être et l'Un*, *op. cit.*, cours du 2 mars 2011.
[34] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXV (1977-1978), Le *moment de conclure,* inédit, séance du 10 janvier 1978.

sens que Lacan a pu dire qu'un symptôme c'est un *et cætera*. C'est-à-dire le retour du même événement[35] ».
Par la suite, il compare le retour du même évènement à l'objet fractal. « On peut faire beaucoup de choses avec la réitération du même. Précisément, on peut dire que le symptôme est en ce sens comme un objet fractal, parce que l'objet fractal montre que la réitération du même par les applications successives vous donne les formes les plus extravagantes – on a même pu dire "les plus complexes" – que le discours mathématique peut offrir[36] ».
Cette idée du symptôme comme objet fractal m'a beaucoup intriguée et j'ai écrit un texte pour le blog du congrès de la NLS. J'ai trouvé important d'évoquer l'objet fractal aujourd'hui parce que, justement, il nous montre que la fiction n'est qu'une défense, indispensable pour autant, et que ce qui se répète était là depuis le début. D'abord deux mots sur l'objet fractal. Il s'agit d'un terme mathématique. Une figure fractale est un objet mathématique qui présente une structure similaire à toutes les échelles. C'est un objet géométrique « infiniment morcelé », dont des détails sont observables à une échelle arbitrairement choisie. En zoomant sur une partie de la figure, il est possible de retrouver toute la figure ; on dit alors qu'elle est "auto similaire". J'attire votre attention sur ce terme "auto similaire" puisque Miller l'utilise aussi.
Les fractales sont définies de manière paradoxale, un peu à l'image des poupées russes qui renferment une figurine plus ou moins identique à l'échelle près. Une définition de l'objet fractal pourrait être celle-ci : un objet fractal est un objet dont chaque élément est aussi un objet fractal (donc similaire). En fait, quand Miller dit que le symptôme est un objet fractal, il me semble qu'il essaie d'aborder le *Ya de l'Un* de Lacan. On pourrait lire dans l'objet fractal la dimension de l'Un.
Miller utilise le terme "auto similaire" dans son cours *L'Etre et l'Un*, du 4 Mai 2011, pour parler du symptôme. Il s'agit d'un cours publié dans *Quarto* 124, sous le titre « L'outrepasse ou la passe dépassée ». Je considère ce cours comme très didactique.
Miller nous dit une chose très importante, c'est que la boussole du dernier enseignement de Lacan est le symptôme et que cet enseignement

[35] Miller J.-A., *Lire un symptôme*, *op. cit.*
[36] *Ibid.*

s'inaugure avec la jaculation *Y a de l'Un*. Il affirme également que le symptôme n'est pas une question mais une réponse. C'est la réponse de l'existence du Un qu'est le sujet.

Déjà, aborder le symptôme comme une réponse et non comme une question, apporte un changement important dans notre pratique.
Et puis, il se réfère au symptôme comme un *et caetera* en précisant ceci : « C'est une façon d'exprimer, à partir des signes de ponctuation, que la parole demandée par l'analyste […] dépend d'une écriture, et s'articule à la permanence d'un symptôme qui itère[37] ».
Une itération est une action qui répète un processus et est référable à un « *semel*factif » (*semel* en latin = une seule fois), c'est-à-dire à « un évènement unique qui a valeur de traumatisme ». L'itération est ce qui reste après la fiction. Une fois la fiction défaite, ce qui reste est l'itération d'un évènement de jouissance qui a valeur de traumatisme. C'est ça la fixation. Au-delà de la fiction, alors, est dévoilé l'Un de la jouissance.
Ce *semel*factif est le traumatisme, c'est la rencontre avec la jouissance. Pour pouvoir le cerner, il faut se déprendre des mirages de la vérité, de la fiction, de l'articulation signifiante. Il est en arrière de toute dialectique.
De même le symptôme, une fois réduit à son os, est hors dialectique et répercute le "une seule fois". Miller nous explique que dans sa forme la plus pure, le symptôme est autosimilaire, « c'est-à-dire que la totalité est semblable à l'une des parties, et c'est en quoi il est fractal[38] ».
Ce que l'on rencontre alors à la fin, comme reste, c'est le symptôme comme autosimilaire, « et qui permet d'apercevoir en quoi tout ce qu'on a parcouru répercutait cette même structure[39] ». La racine du symptôme dévoile ce que chacun a de fractal, l'élément autosimilaire qui, dénudé, est ce que le parlêtre a de plus singulier. Il s'agirait alors, à la fin d'une analyse, d'assumer, au-delà du fantasme, « le non-sens de cet Un qui, dans le symptôme, itère sans rime ni raison[40] », comme l'exprime Miller.

---

[37] Miller J.-A., « L'outrepasse ou la passe dépassée », *Quarto,* Nº 124, p. 12.
[38] *Ibid.*
[39] *Ibid.*
[40] *Ibid.*

Être dupe d'un réel

Dans cette ère d'égarement généralisé, comment s'orienter ? Pour tenter d'amorcer une réponse à cette question je vais m'appuyer sur une assertion de Lacan, ou plutôt deux.

La première est celle-ci : « qui n'est pas amoureux de son inconscient erre ». Et Lacan ajoute : « Mais c'est peut-être dans cette erre que nous pouvons parier de retrouver le réel [41]».

La deuxième : « Freud était dupe du réel. La bonne dupe, celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un réel dont elle soit dupe[42] ».

Pour lire ces deux citations de Lacan, je m'appuierai sur un texte de Jacques-Alain Miller intitulé « L'inconscient et le corps parlant ». Il s'agit d'une conférence prononcée en clôture du 9ème congrès de l'AMP, en 2014, dont le titre était : *Le réel au XXIème siècle*.

Ce que Miller remarque dans cette conférence est que la psychanalyse change. Ce n'est pas un désir, c'est un fait, dit-il. Elle change parce que la société elle-même a changé. Il propose alors de prendre comme index de ce qui change dans la psychanalyse la substitution du parlêtre lacanien à l'inconscient freudien. Cette substitution est nécessaire puisque la psychanalyse est confrontée à un autre symbolique et à un autre réel que ceux sur lesquels elle s'est établie.

Analyser le parlêtre n'est pas la même chose qu'analyser l'inconscient, l'inconscient structuré comme un langage. « Analyser le parlêtre, nous dit Jacques-Alain Miller, demande de jouer une partie entre délire, débilité et duperie. C'est diriger un délire de manière à ce que sa débilité [qui est la duperie du possible] cède à la duperie du réel[43] ».

Être dupe d'un réel consiste à « monter un discours où les semblants coincent un réel, un réel auquel on croit sans y adhérer, un réel qui n'a pas de sens, indifférent au sens, et qui ne peut être autre que ce qu'il est[44] », précise-t-il. Toute la difficulté avec les sujets modernes réside sur ce point. Dans l'époque où les semblants ont vacillé, il est difficile d'en faire usage. La question qui se pose alors est : comment s'orienter avec des sujets qui ne

---

[41] Lacan J., *Les non-dupes errent*, *op. cit.,* séance du 11 juin 1974.

[42] *Ibid.*, séance du 11 décembre 1973.

[43] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.,* p. 114.

[44] *Ibid.,* p. 113.

croient pas aux semblants et adhèrent au réel qui, sans la délimitation par le symbolique, devient de plus en plus envahissant.

Le sinthome comme boussole

Là où la fiction s'avère inopérante, il me semble que la seule boussole qui nous reste est le sinthome. Ce que je vous propose est de prendre le sinthome comme boussole. A défaut du fantasme, utiliser le sinthome.

A l'époque de l'itération généralisée sans Autre, s'agit-il vraiment de créer une fiction pour contenir la jouissance ? « L'ordre symbolique est maintenant reconnu comme un système de semblants qui ne commande pas au réel, mais lui est subordonné », précise Miller. Sans la balise du symbolique et sans l'Autre, on ne peut qu'être égarés. Quand les semblants échouent, quand l'ego – qui s'établit du rapport à l'Un-Corps et n'a rien à faire avec le sujet qui passe par la représentation signifiante – se substitue à l'inconscient, s'appuyer sur l'articulation et le sens parait futile. Comment s'orienter quand les sujets qui viennent en analyse sont de plus en plus cyniques et ironiques ? (Pas tous quand-même). Comment s'orienter quand les sujets sont de plus en plus désabonnés de leur inconscient ? Que faire quand l'inconscient échoue à offrir un savoir y faire avec lalangue ? Il n'y a pas de réponses prêt-à-porter, mais l'on peut essayer quand-même d'esquisser une réponse.

Le déplacement de la vérité de l'inconscient à la jouissance du parlêtre marque le changement de notre pratique. Et « Tout ce que l'analyse peut faire, selon l'indication de Miller, c'est s'accorder à la pulsation du corps parlant pour s'insinuer dans le symptôme[45] ». A l'époque du rejet de l'inconscient, à l'époque où l'Autre manque, s'insinuer dans le symptôme, l'incarner et inventer un savoir y faire toujours singulier, serait une boussole pour une praxis analytique qui ne cesse de se questionner sur les changements de la subjectivité de son époque.

Sous un certain angle, selon Alfredo Zenoni, si l'on prend le sinthome comme l'irréductible moment de jouissance et de différence de chaque parlêtre, et le symptôme comme n'étant pas à interpréter mais à en faire usage, on peut établir une certaine parenté entre la psychanalyse pure et la

[45] *Ibid.,* p. 114.

psychanalyse appliquée. « Dans les deux cas, avance Zenoni, il s'agit de mettre à distance la parole et le sens qu'elle véhicule pour une opération qui, d'une manière ou d'une autre, vise plutôt à cerner l'irréductible d'une jouissance qu'aucun sens ne peut résorber[46] ».

Dans notre pratique, il s'agit d'un traitement de la jouissance par le sinthome et non pas par le symbolique. Il s'agit en fait de manipuler le sinthome pour pouvoir traiter le réel. Dans cette perspective, ce qui constituerait un point de capiton pour un parlêtre serait son sinthome, le sinthome comme une façon de se débrouiller avec le réel.

[46] Zenoni A., « Apres l'Œdipe que devient la psychose ? », *Quarto*, N° 104, p. 94.

Les Cahiers Cliniques de Nice

Publication de la Section Clinique de Nice
Dépôt légal Novembre 2022

Directeur de la publication
Jacques-Alain Miller

Responsable
François Bony

Rédaction, conception, mise en page
Nathalie Seban et Salvatore Maugeri